

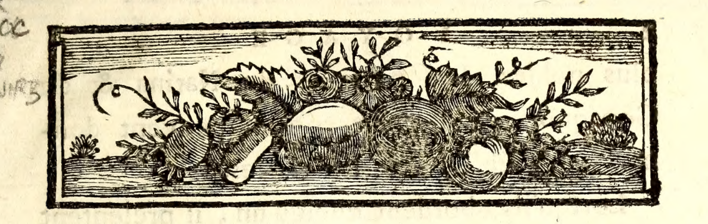
VOYAGE
DE MONSIEUR LE VAILLANT
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE,
PAR
LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE;
Dans les Années 1780, 81, 82, 83, 84 & 85.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LEROY, Libraire, rue Saint-Jacques,
vis-à-vis celle de la Parcheminerie, nº 15.

M. DCC. LXXXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



VOYAGE
DANS L'INTÉRIEUR
DE L'AFRIQUE.

DANS les trente-six heures que je venois de passer avec ces Gonaquois, j'avois eu le temps de faire des observations qui me devenoient utiles, particulièrement sur leur parler. J'avois remarqué qu'ils *Clappent* la langue comme les autres Hottentots; j'expliquerai par la suite ce que c'est que ce *Clappement*, & la manière dont ils le varient. Avec un idiome semblable, ils avoient cependant des finales que ni mes gens ni moi ne comprenions pas toujours.

Ils différoient des miens par la teinte de leur peau plus foncée, par leur nez moins camus, leur taille plus haute, mieux prononcée, en un mot, par un air & des formes

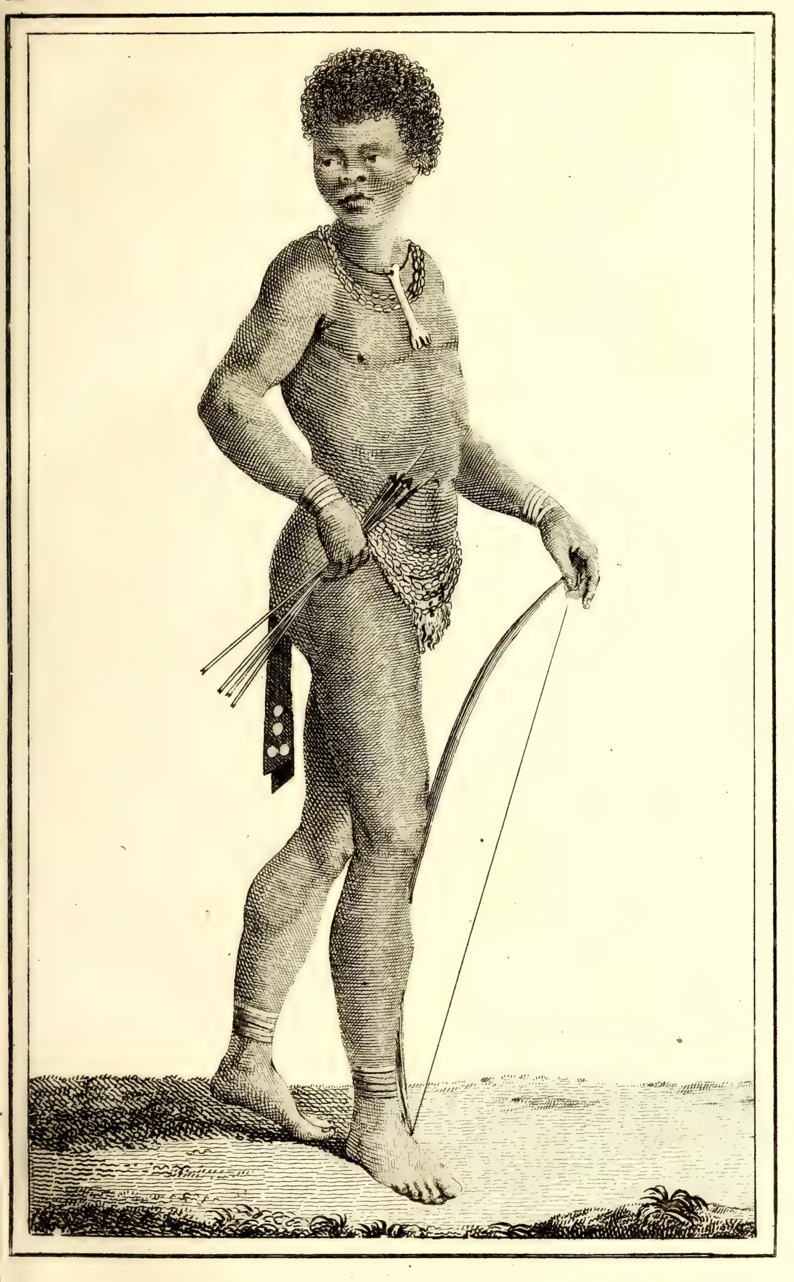
plus nobles. Les portraits de Narina & du Gonaquois, fidèlement copiés, peuvent donner une idée de ces différences.

Lorſqu'ils abordent quelqu'un, il préſentent la main en diſant *Tabé* (je vous ſalue); ce mot & cette cérémonie, qui ſont auſſi d'uſage chez les Caffres, n'ont point lieu parmi les Hottentots proprement dits.

Cette affinité d'uſages, de mœurs & même de conformation, le voiſinage de la grande Caffrerie & les éclairciſſemens que j'ai reçus par la ſuite, m'ont convaincu que ces Hordes de Gonaquois, qui tiennent également du Caffre & du Hottentot, ne peuvent être que le produit de ces deux Nations qui ſe feront antérieurement croiſées.

L'habillement des hommes Gonaquois, avec plus d'arrangement ou de ſymmétrie, a la même forme que celui des Hottentots; mais, comme ceux-là ſont d'une ſtature plus élevée, ce n'eſt point avec des peaux de Mouton, mais de Veau, qu'ils ſe font des manteaux. Ils les nomment également Kros; pluſieurs d'entr'eux portent à leur cou un morceau d'ivoire ou bien un os de Mouton très-blanc,

Pl. III.



HOTTENTOT, GONAQUOI.

& cette opposition des deux couleurs fait un bon effet & leur sied à merveille.

Lorsque les chaleurs sont excessives, les hommes se dépouillent de tout vêtement incommode, & ne conservent que ce qu'ils appellent leurs Jakals; c'est un morceau de peau de l'animal ainsi nommé, dont ils couvrent les parties naturelles, & qui tient à la ceinture; ce voile négligemment placé n'est qu'un vain meuble qui sert assez mal leur pudeur.

Les femmes, plus coquettes que les hommes, se parent aussi bien davantage; elles portent le Kros comme eux. Le tablier qui cache leur sexe est plus ample que celui des Hottentotes : il est aussi très-artistement travaillé. Dans les chaleurs, elles ne conservent que ce tablier avec une peau qui descend par derrière depuis la ceinture jusqu'aux molets.

Les jeunes filles au-dessous de neuf ans vont absolument nues; arrivées à cet âge, elles portent uniquement le petit tablier.

Je reviendrai bientôt à d'autres particularités qui distinguent cette Nation, je ne l'ai point encore quittée.

Il étoit nuit lorſque le Hottentot que j'avois envoyé avec Haabas arriva de ſa Horde. Il étoit accompagné de deux nouveaux Gonaquois, qui m'amenoient un Bœuf gras que leur Chef me prioit d'accepter. Narina en me faiſant ſouvenir de mes promeſſes, m'envoyoit une corbeille de lait de Chèvre; elle ſavoit que je l'aimois beaucoup. Sa ſœur avoit vu les préſens qu'elle avoit rapportés, & regrettoit de n'être pas venue avec elle viſiter mon camp; elle me faiſoit remercier de ceux que je lui avois envoyés par ſa mère, je tenois ces détails des deux meſſagers de Haabas; je reçus le Bœuf & les Moutons qu'ils me préſentèrent; je les fis régaler de tabac & d'eau de vie. L'un deux reſſembloit à Narina; je le pris pour ſon frère; il n'étoit que ſon couſin. Des traits pleins de douceur, & la taille la mieux deſſinée faiſoient de cet homme un des plus beaux Sauvages que j'euſſe encore vus; ce fut lui qui me donna ſur les Gonaquois des détails que m'avoit laiſſé ignorer Haabas; il m'apprit qu'avant la guerre des Caffres, ſa Horde n'étoit compoſée que d'une ſeule famille dont le grand-père de Narina,

avoit été le dernier Chef ; qu'à ſa mort elle étoit reſtée long-temps ſans Capitaine ; mais que, la guerre étant ſurvenue, la Horde de Haabas, qui habitoit autrefois les bords de la rivière près de ſon embouchure, étoit venue ſe joindre à la ſienne pour réunir leurs forces en cas d'attaque de la part de l'ennemi commun ; que, dans les commencemens, l'arrivée de Haabas avoit occaſionné bien des troubles ; que la Horde ne vouloit point le reconnoître, prétendant qu'elle étoit maîtreſſe de ſe choiſir elle-même un Chef, & qu'il n'étoit pas juſte que des nouveaux-venus fiſſent la loi à une Horde qui avoit bien voulu les recevoir chez elle ; il ajoutoit qu'on s'étoit livré de part & d'autre à de longues querelles, à quelques combats ; qu'il y avoit eu du ſang de répandu, quelques Sauvages tués, beaucoup de bleſſés, mais qu'enfin l'intérêt commun les ayant un jour obligés de ſe réunir contre une incurſion ſubite des Caffres, la conduite courageuſe & prudente de Haabas, qui avoit repouſſé cette attaque, l'avoit fait unanimement proclamer Chef de deux Hordes, qui, par les alliances, les mariages & la bonne

amitié, actuellement n'en faisoient plus qu'une seule.

Mon eau de vie commençoit à opérer sur le cerveau de ces deux Gonaquois; ils étoient si fort en train de jaser, qu'ils ne tarissoient point dans leurs récits. Il étoit une heure du matin, lorsque je les quittai, pour aller reposer; je recommandai à mes gens d'imiter mon exemple, attendu que je destinois la journée du lendemain pour une grande chasse aux oiseaux, & que le point du jour étoit marqué pour le départ.

Je me mis en marche avec le Soleil. Le cousin de Narina me demanda la permission de me suivre; il se faisoit une fête, disoit-il, de me voir tirer mon fusil à plusieurs coups, phénomène qu'il ne pouvoit concevoir.

Je lui avois donné ma carabine à porter, parce qu'il pouvoit arriver, chemin faisant, que nous rencontrassions du gros gibier.

La curiosité d'*Amiroo* (c'étoit le nom du cousin de Narina) ne tarda pas à être satisfaite; à la portée ordinaire, nous nous approchâmes d'un Vautour que j'avois vu arrêté sur

une pointe de rocher. Mon premier coup le blessa ; comme il partoit, mon second l'abbatit. Les camarades d'Amiroo de retour à la Horde, lui avoient bien dit que je pouvois tirer plusieurs coups de suite ; mais, jugeant tout naturellement de mon arme par les siennes, il ne pouvoit croire qu'on pût blesser deux fois avec la même flèche décochée ; il fut donc étrangement surpris d'entendre mon second coup, & de voir l'animal abattu. Il auroit bien souhaité, disoit-il, posséder une arme pareille, pour se battre avec les Caffres ; il formoit ce vœu d'un air & d'un ton à me faire présumer que l'homme, s'il n'est pas le plus fort des animaux, en est né le plus noble & le plus courageux. Il me demanda pourquoi les Colons n'avoient point de fusils semblables ; cette question me parut pleine de sens ; quoi qu'il en soit, il me fut impossible d'y répondre. Non-seulement les Colons n'en possédoient aucun en effet, mais même, avant mon arrivée, ils n'en avoient jamais vu, & dans toutes les habitations éloignées du Cap, on parloit de mon fusil comme d'une merveille, une curiosité sans exemple.

Au milieu de nos conversations, j'avois cru m'apercevoir qu'Amiroo imaginoit qu'il m'étoit possible de tirer indéfiniment à ma volonté; j'en fus convaincu par la question embarrassante qu'il me fit bientôt. Un Milan passa sur nos têtes; je lui envoyai mes deux coups, il fit seulement un crochet & continua sa route. Amiroo me demanda pourquoi je ne tirois pas jusqu'à ce que je l'eusse tué; je n'eus d'autre réponse à lui faire, sinon que l'oiseau étoit trop commun, & que je ne m'en souciois pas, que tant de bruit d'ailleurs pouvoit en écarter d'autres, dont j'étois plus curieux; par ce détour tout mal-adroit, j'évitois de lui expliquer ce qu'il étoit prudent qu'il ignorât toujours, & j'augmentois le crédit & l'idée de supériorité qu'imprime part-tout un Blanc à toute espèce de Sauvage.

Ma chasse fut assez heureuse. Entr'autres pièces, je tuai un Coucou qui, dans ce genre, formera une espèce nouvelle entièrement inconnue. Son plumage n'a rien de remarquable; il est presque, par tout le corps, d'un brun noir; son ramage est composé de plusieurs sons diversement accentués, il se fait entendre

de fort loin; comme il paſſe des heures entières à chanter ſans aucune interruption, il ſe trahit lui-même, & appelle le chaſſeur. Je l'ai nommé le *Criard* dans mon Ornithologie.

Je tuai auſſi quelques Gobes-Mouches & beaucoup de Touracos dont nous fîmes des fricaſſées bien ſupérieures à celles de Pintades & de Perdrix, miſes à la même ſauce.

Le couſin de Narina me voyant abattre auſſi légèrement toutes ſortes de petits oiſeaux, auprès de lui, me pria de lui prêter mon fuſil pour eſſayer ſon adreſſe; il n'étoit pas de ma politique de lui donner des leçons utiles; ſans chercher à paſſer pour ſorcier, je voulois qu'il ſe perſuadât par ſa propre expérience qu'il exiſte une énorme diſtance entre un Européen & un Hottentot; je chargeai mon fuſil, mais ſans y mettre de plomb; je le laiſſai tirer tant qu'il voulut; il s'impatientoit de ne rien voir tomber; j'aurois chargé l'arme à l'ordinaire, qu'il n'eût pas été pour cela plus heureux; car, dans la crainte d'avoir le viſage brûlé par l'amorce, il détournoit la tête en même temps qu'il appuyoit ſur la détente; ſa mal-adreſſe auroit pu néanmoins le ſervir; c'eſt pourquoi j'avois

préféré de ne rien donner au hasard; car il est certain que, s'il avoit tué un seul oiseau, mon crédit baissoit aussitôt dans son esprit &, par suite, dans toute sa Horde; si l'opinion ne garantissoit pas ma personne, elle servoit du moins mon amour-propre.

Comme nous regagnions le camp, nous rencontrâmes, à deux cents pas de nous, une troupe de Bubales; j'en tuai un d'un coup de carabine; cela parut bien étrange à mon compagnon; en se rappelant qu'à quinze pas, il n'avoit pu, en plusieurs coups, abattre un misérable oiseau; il mesuroit avec étonnement la distance prodigieuse, entre le Bubale & nous. Ses réflexions l'attristoient; il en étoit accablé. Je le considérai avec attendrissement, & pris soin de le consoler. Bon jeune-homme qui ne savois pas tout ce qu'a de précieux & de touchant cette simplicité, qui te faisoit si petit devant ton semblable! ah! garde long-temps ton heureuse ignorance, puissé-je être le dernier Etranger qui, d'un pas téméraire, ait osé fouler tes champs, & que ta solitude ne soit plus profanée!

Nous couvrîmes le Bubale de branchages;

&, de retour au logis, je l'envoyai chercher avec un Cheval.

Pour amuſer Amiroo & ſon camarade, j'employai le reſte du jour à dépouiller mes oiſeaux; je les retins pour la nuit, en leur annonçant que, le jour ſuivant, ils me conduiroient eux-mêmes à leur Horde; cette nouvelle fut le ſignal d'une joie très-vive; la ſoirée ſe paſſa gaîment; nous prîmes à l'ordinaire le thé à la crême devant un grand feu; j'avois fait tuer un des Moutons que m'avoit envoyés Haabas; le ſouper fut charmant; on danſa; on fit de la muſique, & la Lyre immortelle ne fut point oubliée; j'en donnai deux à mes hôtes; ils en avoient vu dans les mains de tous ceux de la Horde qui m'étoient venu viſiter avant eux; la réputation de cet inſtrument s'étoit bientôt répandue; ils mouroient d'envie d'en avoir, & n'avoient oſé m'en demander; en allant au-devant de leurs déſirs, j'augmentai d'autant la conſidération & l'amitié qu'ils avoient pour moi.

Lorſque l'heure du ſommeil fut venue, je prévins tout mon monde ſur le voyage du lendemain, & je recommandai à Klaas que

mes deux Chevaux fussent prêts à la pointe du jour.

A mon réveil, le camarade d'Amiroo étoit parti pour prévenir Haabas de la visite que j'allois lui rendre, dans le jour même.

Quelle que soit l'immensité des déserts de l'Afrique, il ne faut pas calculer sa population par celle de ces essaims innombrables de noirs qui fourmillent à l'Ouest & bordent presque toutes les côtes de l'Océan, depuis les Iles Canaries, ou le Royaume de Maroc, jusqu'aux environs du Cap de Bonne-Espérance; il n'y a certainement aucune proportion d'après laquelle on puisse établir des aperçus même hasardés; depuis que, par un commerce approuvé par le plus petit nombre, en horreur au plus grand, de barbares navigateurs d'Europe ont porté ces Négres par des appâts détestables à livrer leurs prisonniers, ou les plus foibles d'entr'eux, ils sont devenus, en proportion de leurs besoins, des être inhumains & perfides; le Chef a vendu son sujet: la mère a vendu son fils, & la Nature complice a fécondé ses entrailles!

Mais ce trafic révoltant, exécrable, est en-

core ignoré dans l'intérieur du Continent ; le désert est strictement le désert ; ce n'est qu'à des distances éloignées qu'on y rencontre quelques peuplades toujours peu nombreuses, vivant des doux fruits de la terre, ou du produit de leurs bestiaux ; il faut faire une longue marche, avant d'arriver d'une Horde à une autre. La chaleur du climat, l'aridité des sables, la stérilité de la terre, la disette d'eau, les montagnes décrépites & graniteuses, les animaux féroces & plus que tout cela, sans doute, l'humeur un peu phlegmatique, & le tempérament froid du Hottentot sont des obstacles à la reproduction de l'espèce ; il est peut-être sans exemple qu'un père ait compté six enfans.

Aussi le Pays des Gonaquois où je m'étois enfoncé, ne rassembloit pas trois mille têtes, sur une étendue de trente ou quarante lieues, & la Horde de Haabas qui montoit tout au plus à quatre cents personnes, de tout âge, de tout sexe, passoit pour l'une des plus considérables de la Nation.

Ce n'étoit plus ici ces Hottentots abâtardis & misérables qui languissent au sein des Colonies, habitans méprisables & méprisés, qui

ne connoiſſent de leur antique origine que le vain nom & ne jouiſſent qu'aux dépens de leur liberté d'un peu de paix qu'ils achettent bien cher par les travaux exceſſifs des habitations & le deſpotiſme de leurs Chefs toujours vendus au Gouvernement! Je pouvois enfin admirer un peuple libre & brave, n'eſtimant rien que ſon indépendance, ne cédant point à des impulſions étrangères à la Nature, & faites pour bleſſer leur caractère franc, vraiment philantropique & magnanime.

Je ne voulois point me rendre chez cette Nation reſpectable comme un Chaſſeur haraſſé, que la fatigue & la faim ont contraint de s'arrêter au premier gîte; j'avois formé le deſſein de m'y préſenter *in fiochi*, dans un appareil impoſant & tout à la fois honorable pour ce peuple & pour moi.

Dès le matin, je fis une toilette entière; j'arrangeai mes cheveux; après leur avoir donné une tournure diſtinguée, je les ſurchargeai de poudre, comme j'aurois fait pour me rendre dans un cercle d'élégans. Je peignis ma barbe, & lui fis prendre le meilleur pli

poffible ; ce n'étoit ni par fantaifie ni par un goût bifarre que je l'avois laiffé croître pendant un an, comme on l'a ridiculement débité par le monde ; ce n'étoit pas non plus, comme ces Voyageurs herboriftes paffionnés pour la follicule & le féné, en punition de ce que je ne découvrirois pas affez tôt à mon gré telle plante diaphorétique, ou tel infecte inapercevable ; ma politique m'en avoit fait la première loi ; la longueur de ma barbe n'étoit point abandon, négligence de moi-même ; la propreté Hollandoife la plus fcrupuleufe fait mes délices ; ce n'eft pas pour un Créole d'Amérique un fimple befoin d'habitude, c'eft une volupté ; dans mes courfes je changeois de linge & de vêtemens jufqu'à trois fois par jour ; mais le projet de laiffer croître ma barbe avoit été médité long-temps avant de partir du Cap ; j'étois inftruit des guerres des Caffres avec les Colons, & que ces derniers font en horreur aux Sauvages ; je pouvois être rencontré des uns ou des autres ; il étoit donc effentiel, autant par mon extérieur que par ma conduite & mes manières, de me donner un air abfolument

Etranger qui prouvât qu'il n'y avoit rien de commun entre les Colons & moi. Ce plan m'a très-bien réussi, dans toutes les Hordes que j'ai parcourues, je me suis vu toujours accueilli comme un être extraordinaire & d'une espèce nouvelle. Un dégoût invincible pour le tabac & l'eau de vie, tant prisés des Colons & des Sauvages, ajoutoit encore à leur étonnement ; l'idée de cette prévention favorable qui ne pouvoit m'échapper, me donnoit une assurance, une intrépidité même qui m'ont procuré de grandes jouissances inconnues à d'autres Voyageurs ; rien ne m'arrêtoit ; je marchois & me présentois sans trouble ; c'est ainsi que j'eusse traversé tout le centre de l'Afrique, jusqu'en Barbarie, sans la plus légère inquiétude, si la terre ne s'étoit point, pour ainsi dire, refusée sous mes pas ; mais la soif & la faim cruelle seront à jamais une barrière insurmontable à qui voudroit tenter une entreprise aussi hardie.

Ma barbe étoit donc ma sauvegarde essentielle ; mais elle me rendoit un service journalier non moins précieux ; lorsque j'étois en marche, j'avois, en la lavant, la précaution

d'y

d'y laiſſer toute l'eau qu'elle pouvoit retenir; durant les chaleurs du jour, c'étoit pour mon viſage un rafraîchiſſement qui me ſoulageoit beaucoup.

Cette première partie de ma toilette achevée, je m'habillai le plus proprement poſſible; parmi mes veſtes de chaſſe, j'en avois une d'un brun obſcur, garnie de boutons d'acier taillés à facettes; j'en fis mon habit de cérémonie; les rayons du Soleil tombant ſur ces boutons dans tous les ſens, devoient par leur réfraction jeter un éclat bien propre à me faire admirer par tous ces Sauvages; je mis un gilet blanc ſous cette veſte; à défaut de bottes, je me ſervis d'un pantalon de Nanquin, ce qui m'a toujours paru pour le moins auſſi noble; j'avois encore dans ma garde-robe une paire de ſouliers à l'Européenne, je les chauſſai, & n'oubliai point mes grandes boucles d'argent, par haſard fort brillantes; je déſirois ardemment un chapeau bordé d'or; il fallut s'en paſſer; mon pantalon rendant inutiles les boucles de caillou du Rhin de mes jarretières, j'en fis une agraphe avec laquelle j'attachai ſur mon chapeau, tel qu'il

étoit, un magnifique panache de plumes d'Autruches de toute leur longueur.

Mais que j'étois en peine pour l'équipage de mon Cheval! Il ne répondoit guères aux ornemens du maître ; à la place de cette magnifique peau de Panthère, qu'on eût trouvée ſuperbe en France, & qui ne diſoit rien à l'œil d'un Sauvage, quelle figure radieuſe n'eût pas faite ſur ma bête la plus mauvaiſe des houſſes de drap rouge qui trotte régulièrement toutes les ſemaines de Paris à Poiſſy, tant il eſt vrai que la rareté des objets y met ſouvent tout le prix, en même temps qu'elle en conſtitue le mérite!

J'avois annoncé à mon fidèle Klaas qu'il monteroit à Cheval avec moi, & qu'il me ſerviroit d'Ecuyer ; il s'étoit lui-même arrangé de ſon mieux ; mais jaloux de le faire paroître avec diſtinction, je lui donnai une de mes vieilles culottes qu'il ne mit pas ſans prendre un air de vanité qui annonçoit en même temps le plaiſir que lui faiſoit ce cadeau & l'importance qu'il reçevoit de cette décoration.

Tout étant prêt pour le départ, je dépêchai deux de mes Chaſſeurs avec leurs fuſils, pour

prévenir la Horde de mon arrivée ; & bientôt moi-même, après avoir déjeûné, je mis mon poignard à ma boutonnière, une paire de pistolets à ma ceinture, une autre à l'arçon de ma selle avec mon fusil à deux coups, & je montai à Cheval; Klaas en fit autant; il portoit ma carabine, & me suivoit conduisant quatre de mes Chiens; il étoit suivi, à son tour, de quatre Chasseurs qui escortoient un autre de mes gens chargé de porter une cassette qui contenoit deux mouchoirs rouges, des anneaux de cuivre, des couteaux, briquets & quelques autres présens que je voulois faire à la Horde. Amiroo marchoit à notre tête, pour nous guider dans la route.

Nous côtoyâmes d'abord la rivière en la remontant pendant près d'une heure; après quoi, nous la faisant quitter, Amiroo nous conduisit entre deux hautes montagnes, dans une gorge étroite dont la longueur & les sinuosités n'avoient guères moins de deux lieues. Au bout de ce défilé, revenus à cinq ou six pas de la rivière, le Pays s'ouvrit devant nous, & de là, me montrant du doigt une petite éminence sur laquelle j'apercevois un

Kraal, notre guide m'avertit que c'étoit celui de Haabas ; nous n'en étions qu'à dix portées de fusil ; le chemin avoit été plus long que je ne l'avois compté ; nous avions employé trois grandes heures à cette marche.

Lorsque je ne me vis plus qu'à deux cents pas de la Horde, je lâchai mes deux coups, & j'en fis faire autant à mes quatre Chasseurs ; les deux autres que j'avois envoyés en avant répondirent à notre salut par leur décharge, & ce fut pour toute la Horde le signal d'un cri de joie général. Je n'entremêlerai point de réflexions une scène aussi touchante ; le Lecteur sensible partage les douces émotions de mon ame, & préfère un récit tout véridique & tout simple. Je voyois tout le monde sortir des huttes, & se rassembler en pelotons ; mais, à mesure que j'approche, les femmes les filles & les enfans disparoissent, & chacun rentre chez soi ; les hommes restés seul ayant leur Chef à leur tête, viennent à ma rencontre ; mettant alors pied à terre, TABÉ, TABÉ, Haabas, dis-je au bon veillard en prenant sa main que je pressai dans la mienne. Il répondit à mon salut avec toute

l'effusion d'un cœur reconnoissant & touché de cette marque d'honneur dont il étoit le principal objet. J'essuyai le même cérémonial de la part de tous les hommes, excepté que, supprimant par respect le signe de la main, ils le remplacèrent par celui de la tête de bas en haut; & qu'en prononçant TABÉ, ils accompagnoient ce mot d'un clappement plus sensible.

Chacun en particulier m'examinoit avec la plus grande attention; jusqu'aux moindres détails de ma toilette, tout frappoit leurs regards; Haabas lui-même, qui ne m'avoit vu qu'en négligé dans mon camp ou dans mon équipage de chasse, paroissoit émerveillé de mes rares ajustemens; il me sembloit qu'il me montroit une déférence plus marquée, un air plus respectueux que par le passé.

J'avois quitté mon Cheval à l'ombre d'un gros arbre, sous lequel on étoit venu me complimenter; je n'y restai que quelques minutes pour me rafraîchir; je me faisois une fête de contempler cette Horde intéressante & je m'y rendis escorté de toute la troupe; à mesure que je passois devant une des huttes

qui, comme celles des Hottentots, n'ont qu'une ouverture fort baſſe, la maîtreſſe du logis qui s'étoit d'abord montrée pour me voir venir de loin, ſe retiroit auſſitôt, de telle ſorte qu'obligé de me baiſſer à tous momens pour examiner l'intérieur, c'étoit pour moi un ſpectacle très-curieux que ces viſages bruns, immobiles & colés pour ainſi dire à la muraille, dans le plus profond de la hutte n'offrant par-tout que des portraits à la Silhouette. J'aurois pu me faire écrire chez toutes ces Dames; car je n'y avois été reçu par aucune.

Cependant elles s'apprivoiſèrent peu à peu, & je me vis à la fin entouré. On me préſenta du lait de tous les côtés. Narina n'étoit point encore du nombre des curieuſes; je demandai de ſes nouvelles; on courut pour la chercher; elle arrivoit portant une corbeille de lait de Chèvre tout chaud qu'elle vint m'offrir avec empreſſement. J'en bus de préférence, autant à cauſe des graces naturelles qu'elle mit dans ce préſent, que de la propreté qu'elle avoit eue l'attention de donner à ſon vaſe, que n'avoient point, à beaucoup près, ceux des autres.

Du reste toutes ces femmes, dans leur plus grande parure, graissées & boughoués à frais, les visages peints de cent manières différentes, montroient assez tout le bruit qu'avoit fait dans la Horde la nouvelle de mon arrivée, & la considération singulière qu'elles avoient pour l'Etranger; Narina s'étoit parée des présens que je lui avois faits; mais ce ne fut pas sans une extrême surprise que je m'aperçus qu'elle n'avoit point suivi l'étiquette comme ses camarades, & qu'elle avoit supprimé les onctions; elle savoit à quel point me déplaisoit ce rafinement de coquetterie, & quoi qu'eût dû lui coûter cette privation, elle se l'étoit imposée pour me plaire. Elle me présenta sa sœur qui me parut jolie; mais, soit que la prévention m'aveuglât, soit que l'odeur de ses onguens m'eût rebuté, je ne lui trouvai point l'air agaçant de Narina, & ne sentis rien pour elle.

Arrivé chez Haabas, il me montra sa femme; elle n'avoit rien qui la distinguât des autres, & je vis là, comme on le voit souvent ailleurs, que Madame la Commandante étoit richement vieille & laide; cela n'em-

pêcha point qu'en courtiſan délié, je lui préſentaſſe un mouchoir rouge, qu'elle reçut ſans façon, & dont elle ceignit ſur le champ ſa tête ; j'ajoutai à cette offre un couteau, un briquet ; mais, comme j'avois envie de connoître ſon goût, & que j'étois bien aiſe de voir une femme Sauvage dans l'embarras du choix pour ſes ajuſtemens, je lui montrai toute ma pacotille de verroterie, la priant de choiſir elle-même ce qui lui plairoit davantage ; je ne jouis pas de la ſatisfaction que je m'étois promiſe ; elle ſe jeta ſans balancer ſur des coliers blancs & des rouges ; les autres couleurs, diſoit-elle, trop analogues à ſa peau, ne faiſant nul effet, & n'étant pas de ſon goût. J'ai toujours remarqué qu'en général, les Sauvages ne font pas grand cas du noir & du bleu ; je lui donnai encore du gros fil de laiton pour deux paires de bracelets ; cet article me parut être celui qu'elle eſtimoit davantage.

Ces préſens n'étoient point regardés ſans envie de la part des autres femmes ; elles levoient les mains avec extaſe, & déclaroient à haute voix dans leur admiration, que l'é-

poufe de Haabas étoit la plus heureufe des femmes, & la plus brillante en bijoux qu'on eut jamais vue dans toutes les Hordes de la Nation Gonaquoife.

Je fis enfuite la diftribution du refte de la verroterie que j'avois apportée, & j'avoue de bonne-foi que je manœuvrai de façon que les jeunes & les plus jolies furent les mieux partagées.

Je donnai aux hommes des couteaux, des briquets & des bouts de tabac; mon intention, en venant moi-même vifiter cette Horde, étoit que toutes les familles qui la compofoient fe fentiffent de mes largeffes; & la pacotille que j'avois apportée ne laiffoit pas d'être confidérable.

Haabas me pria de la part de plufieurs vieillards impotens qui ne pouvoient fortir de leur loge, de le fuivre & de les aller vifiter; je me prêtai fans peine à fon défir; nous entrâmes dans leurs huttes. Ils étoient tous gardés par des enfans de huit à dix ans, chargés de leur donner leur nourriture & tous les foins qu'exige la caducité. Cette inftitution refpectable chez des peuples Sauvages me toucha fortement;

j'en témoignai toute ma ſatisfaction à mon conducteur. Quoique ces vieillards, pour la plupart, ne fuſſent retenus que par leur grand âge, & non par ces infirmités qui ſont l'apanage ordinaire des peuples civils, je remarquai avec ſurpriſe que leurs cheveux n'avoient point blanchi; &, qu'à peine appercevoit-on à leur extrémité une légère nuance griſâtre.

Je fus conduit, après cela, vers une hutte abſolument écartée de toutes les autres; elle renfermoit (quel ſpectacle!) un malheureux couvert d'ulcères, de la tête aux pieds. Je me baiſſois pour entrer; une odeur infecte qui ſortoit de cette hutte me fit reculer d'horreur. Cette pauvre créature étoit-là, gîſante depuis plus d'un an, ſans que perſonne oſât l'approcher, tant on craignoit la communication de ſa maladie, qui paſſoit pour contagieuſe! ſa femme, en effet, & deux enfans venoient d'en mourir il n'y avoit pas deux mois. On lui jetoit ſa nourriture à l'entrée de ſa loge ou plutôt de ſa tombe; car ce n'étoit plus un être vivant. Son état, vraiment déplorable, m'inſpira de la pitié; il croupiſſoit depuis

long-temps dans l'ordure & ses déjections. Combien je me sentis peiné de ne pouvoir par un remède efficace, apporter quelque soulagement à ses maux!

J'avois beau me souvenir qu'à Surinam nous recueillons nous-mêmes le baume de Copahu, & celui de Racaffir, qui, je crois, est le Tolu de la pharmacie, & qu'avec ce seul secours nous guérissions facilement nos Nègres. Je n'en étois pas pour cela plus avancé; l'Afrique ne m'offroit aucune de ces plantes salutaires, ou du moins si elles y croissent, dans quel lieu devois-je les aller chercher? Il me vint pourtant dans l'esprit un moyen, sinon de guérir entièrement ses douleurs, du moins d'en suspendre un peu la durée.

Je commençai par tranquilliser les esprits de ces bons Sauvages, en les assurant que la maladie n'étoit point contagieuse; qu'elle ne pouvoit se communiquer ni par le contact immédiat du malade, bien moins encore par l'air environnant; pour les persuader davantage, je leur dis avec fermeté qu'elle m'étoit très-connue; sans cette précaution, le dessein que je formois pour le soulagement du misé-

rable couroit grand risque d'avorter, une prévention invincible leur faisant craindre à tous une épidémie. Ils m'en crurent heureusement, & promirent d'exécuter tout ce que j'ordonnerois.

Je leur dis donc qu'il seroit à propos de faire au moribond une friction générale avec de la graisse de Mouton fondue; que ce remède innocent restitueroit à la peau desséchée de cet homme, un peu de souplesse, & lui procureroit du moins la facilité de se mouvoir. Je lui fis donner plusieurs nattes, en le priant de faire quelques efforts pour les passer sous lui. Tout foible qu'il étoit, il réussit au gré de mon désir. Je proposai alors de lui construire une nouvelle hutte, & de l'y transporter. Cet avis fut reçu avec des exclamations par tous les assistans. Pour ne pas donner à leur bonne volonté le temps de se réfroidir, mes gens & moi mîmes la main à l'ouvrage, & la hutte fut bientôt achevée & en état de recevoir le malade.

J'ai toujours pensé que cet homme avoit été atteint du fléau destructeur qui empoisonne les sources de la vie, & détruit le plaisir

par le plaiſir même. Quoiqu'étrangers à ce fléau, ainſi qu'aux Hottentots du Cap qui le connoiſſent ſi bien, les Gonaquois pouvoient l'avoir reçu de proche en proche: un voyage, une fatale rencontre, ſans doute, avoit cauſé le malheur de celui-ci.

On le fit ſortir étendu ſur ſes nattes. Il fut porté près de ſa nouvelle demeure, & l'ancienne fut au moment même démolie. J'étois un Dieu bienfaiſant pour ces bons Sauvages. Avec quel intérêt ils ſuivoient l'infortuné, les yeux fixés tantôt ſur ſon ſauveur, tantôt ſur le malheureux, pour la ſanté duquel ils concevoient déjà beaucoup d'eſpérance; car ce doux aliment des cœurs rayonnoit ſur tous les fronts, & doubloit leur tendre compaſſion! avec quel empreſſement je les voyois tous accourir, m'environner, s'attendrir ſur les ſouffrances de leur frère, & toutes les femmes ſur-tout, implorer les connoiſſances qu'elles me ſuppoſoient afin de donner, s'il étoit poſſible, quelque relâche à ſon ſupplice, & de le rendre à la vie.

Il n'étoit plus qu'un ſquelette mal recouvert par une peau rétrécie & ſèche, qui laiſſoit

voir à nu des parties d'os aux jambes, aux bras, aux côtés & aux reins; toutes les jointures étoit démesurément enflées, & les vers anticipant sur sa destruction le rongeoient de toutes parts.

Après la friction que j'avois ordonnée, on l'introduisit dans sa hutte; je le recommandai aux attentions & aux soins de toute la Horde, & je priai qu'on ne lui donnât que du lait pour toute nourriture.

Je doute fort que ces secours ayent été suffisans pour le réchapper; malheureusement je n'étois pas plus instruit; &, dans l'intime persuasion que sa mort étoit inévitable, j'avois pensé que la hâter auroit été le plus grand service qu'on eût pu lui rendre. Si j'ai prolongé de quelques jours sa douloureuse existence, le plus cruel de ses ennemis n'en eût pas fait davantage.

De retour à la demeure de Haabas, sa femme me présenta du lait pour me rafraîchir; on avoit fait tuer un Mouton pour moi & mes gens.

Je fis rôtir quelques cotelettes sur des charbons devant la hutte; mais les Miasmes qui

m'avoient ſuivi, & le ſpectacle hideux de ce cadavre encore animé, ne déſemparoient pas mon imagination, & m'avoient ôté l'appétit. Cependant, dans la crainte que ces Sauvages ne penſaſſent que leur mêts m'inſpiroient du dégoût, ce qui les auroit cruellement mortifiés, je pris ſur moi de manger un peu. De l'endroit où j'étois aſſis, à travers le cercle qui m'environnoit, je voyois mes gens, moins délicats que leur maître, ſe régaler des morceaux qu'on leur avoit diſtribués, & ſe divertir comme s'il ſe fût agi d'une nôce.

Le dîner fini, il ne me reſta que le temps néceſſaire pour me rendre chez moi avant la nuit; ainſi, prenant congé de mes bons voiſins, après une kirielle de Tabé, je remontai à Cheval; preſque toute la Horde me ſuivoit, mais de plus en plus preſſé par le temps, je piquai des deux; &, en moins d'une heure, Klaas & moi nous fûmes rendus au gîte; le reſte de mon monde arriva beaucoup plus tard; une vingtaine de Gonaquois, tant hommes que femmes, que la curioſité attachoit à leurs pas, les accompagnoient; dans tout autre temps cette viſite auroit pu me déplaire; mais

pour le moment j'avois beaucoup de provisions, & vingt bouches de plus ne me dérangoient en aucune façon.

On s'attend, sans doute, à retrouver encore au nombre des arrivans la belle Narina; mais ce qu'on ne devine point, à coup sûr, & qui surprendra, c'est qu'elle garda si bien l'incognito que ce ne fut que le lendemain seulement que j'appris par elle-même qu'elle étoit arrivée de la veille. La nuit fut entièrement consacrée à la danse & aux chants; mais, ne voulant priver personne d'une partie de plaisir que l'occasion seule avoit formée, je ne me permis pas de les interrompre.

Un des moyens de conserver sur les Sauvages la supériorité que s'arroge de plein droit le présompteux Européen, n'est pas, comme on pourroit le croire, de les intimider & de répandre par-tout la menace & l'effroi; ce systême imbécille ne fut imaginé que par un fou téméraire, ou par un lâche à la tête d'une troupe nombreuse, & qui profite de sa force pour imposer des loix impérieuses & dures; l'exemple récent qu'en offrent nos Voyages, sont une preuve frappante que ce n'est

n'eſt point à coups redoublés de tonnerre, & le ſabre à la main, qu'on apprivoiſe des hommes; la fin tragique d'un de ces navigateurs audacieux doit à jamais ſervir d'exemple à quiconque oſeroit embraſſer ces funeſtes maximes. Je me ſuis convaincu qu'il ne faut point haſarder avec les peuples de la Nature, des demandes qui leur coûtent trop de ſacrifices; qu'il eſt prudent de ſe priver un peu, pour obtenir davantage; que ce n'eſt qu'à force de complaiſance qu'on s'inſinue dans leurs bonnes graces, & que le point capital, pour réuſſir auprès d'eux, eſt de s'en faire aimer : avec ces principes, on jugera bien que je ne crois point aux *mangeurs d'hommes*, & qu'il n'eſt pas de Pays ſi déſert & ſi peu connu, où je ne me préſentaſſe tranquillement & ſans crainte. La défiance eſt la ſeule cauſe de leur barbarie, ſi l'on peut appeler ainſi ce ſoin preſſant d'écarter loin de nous, & même de détruire tout ce qui paroît tendre à troubler notre repos & notre ſûreté.

Je n'avois pu dormir de toute la unit ; je me levai à la pointe du jour ; quel fut mon étonnement quand j'aperçus Narina! elle avoit

l'air plus embaraſſé, plus honteux que de coutume; ce fut alors ſeulement, comme je l'ai dit, qu'elle m'avoua qu'elle étoit arrivée dès la veille avec tous les autres. Je lui fis des reproches de s'être ainſi cachée de moi; je la preſſai de m'en dire la raiſon; malgré mes vives inſtances, je ne pus obtenir une réponſe poſitive; ſon ſilence là-deſſus alla juſqu'à l'obſtination; enfin, comme ſi elle eût craint d'avoir trop élevé ſes eſpérances, elle devint plus timide, à meſure qu'elle devinoit les ſoupçons que je ſemblois former ſur ſon compte. Cette réſerve ingénue me la fit aimer davantage; le caffé étoit prêt; je partageai mon déjeûné avec elle.

Les danſes & la joie continuèrent encore toute cette journée; mais, le lendemain, la curioſité amena en détail toute la Horde dans mon camp. Les uns arrivoient, d'autres partoient; on ſe croiſoit de toutes parts ſur les chemins. Ce ſpectacle étoit pour moi le tableau mouvant d'une fête de village. Je les reçus avec une égale cordialité. Je demandai des nouvelles du pauvre malade; on m'en donna qui me firent plaiſir; il ne ceſſoit

me dit-on, de parler de moi avec les larmes de la reconnoissance; Il étoit toujours souffrant; mais quel changement dans sa position! quel soulagement ne recevoit-il pas de la propreté que je lui avois procurée! Il jouissoit du moins de la consolation de voir ses camarades, & de s'entretenir avec eux; pleins de confiance dans mes avis, ils ne craignoient plus d'entrer dans sa hutte, & de l'approcher. Leurs visites étoient une distraction qui répandoit sur ses plaies un baume plus salutaire encore que les plantes & lui faisoit oublier son mal. Je doute fort de sa régénération, après l'état désespéré où je l'ai vu; mais, s'il étoit possible qu'il se rétablît, je pense que ce remède moral n'y aura pas peu contribué. Est-il un sort plus cruel que de se voir ainsi délaissé par ses amis & par ses proches & relégué au loin comme un cadavre abandonné dont la vue fait horreur. Chacun me contoit tous ces détails à sa manière, & les accompagnoit de remercîmens d'autant plus empressés qu'ils tenoient davantage au malade par les liens du sang ou de l'amitié.

Ce ne fut que l'après-midi du second jour

que cessa la procession, & que ces braves Gonaquois prirent congé de mon camp, pour retourner tout-à-fait à leur Horde. Je ne pouvois trop leur recommander le malade ; je leur dis que les soins qu'ils prendroient de lui étoient la marque d'affection & d'estime qui me flatteroit le plus ; je chargeai Narina, en particulier, de lui remettre de ma part une petite provision de tabac. Je fis, sur-tout, à cette jeune Sauvage quelques nouveaux présens & je la laissai partir.

J'avois peu fréquenté cette fille ; mais l'attachement qu'elle m'avoit inspiré étoit si naturel & si simple ; je m'étois si bien habitué à ses manières, & je trouvois tant d'analogie entre son humeur & la mienne, que je ne pouvois me persuader que notre connoissance datât de si près, & qu'elle dût finir si tot ; je croyois l'admirer pour la dernière fois...... d'autres projets, d'autres soins !

Il est temps d'observer que les femmes de ce Pays, ne s'étoient point comportées avec mes gens comme avoient fait précédemment celles de la rivière Gamtoos. Elles montroient

la plus grande retenue ; dès que leurs hommes partoient, aucune d'elles ne reſtoit en arrière.

J'avoue que ces viſites un peu longues, un peu nombreuſes, & trop multipliées commençoient à me déplaire ; je craignois avec raiſon qu'il n'en réſultât du déſordre autour de moi, & que mon monde ne prît goût à ces diſſipations. Chacun déjà ſe relâchoit de ſa beſogne ; la chaſſe les intéreſſoit beaucoup moins ; la danſe occupoit tous leurs momens. Les gens chargés de la conduite & de la garde de mes beſtiaux s'y prêtoient à regret, & les laiſſoient ſe diſperſer cà & là ; d'autres s'étoient abſentés la nuit & n'avoient reparu qu'au jour pour ſe repoſer ; je crus qu'il étoit de ma politique de fermer les yeux ſur ces petits abus, & de ramener inſenſiblement tout ce monde au devoir. Les chaleurs commençoient à devenir inſupportables ; le Soleil, après avoir repaſſé l'Equateur, plongeoit à pic ſur nous, & nous brûloit au point qu'il eut été très dangereux de s'expoſer au jour dans le fort de ſon ardeur ; ma tente même ſe changeoit dans ces momens en une étuve dont j'étois

obligé de déserter. Que de motifs puissans pour m'engager à changer d'emplacement, & à transporter mes pénates dans un local mieux ombragé, sous quelque bocage épais! mais on se rappelle le rendez-vous convenu avec mes Envoyés chez les Caffres; il se pouvoit qu'à leur retour, ne me trouvant point au Koks-Kraal, ils imaginassent, ou qu'il m'étoit arrivé quelque malheur imprévu, ou que, fatigué de les attendre, j'avois pris le parti de décamper & de continuer ma route; cette diversion les eût jetés dans le plus grand embarras; de mon côté, je m'intéressois trop au sort des deux miens pour les abandonner, & n'aurois pas voulu, pour tous les oiseaux de l'Afrique, avoir à me reprocher une aussi lâche action. Je me déterminai donc à rester jusqu'à leur arrivée, qui nécessairement ne devoit pas tarder; mais je me promis bien de rendre tous mes gens à nos exercices, & j'en donnai le premier l'exemple.

Je ne manquai plus, selon mon ancienne coutume, de consacrer une partie des soirées à la rédaction de mon Journal & c'est ici que je commençai à saisir enfin les différences

qui diſtinguent un Hottentot d'un Hottentot, & particulièrement les Gonaquois des autres Hordes que j'avois juſqu'alors rencontrées.

Le Kraal de Haabas, à quatre cents pas environ de la rivière Groot-Vis, étoit ſitué ſur le penchant d'une colline qui s'étendoit par une pente inſenſible juſqu'au pied d'une chaîne de montagnes couvertes d'une forêt de très-grands arbres; un petit ruiſſeau le traverſoit par le milieu, & alloit ſe perdre à la riviére. Toutes les huttes, au nombre à peu près de quarante, bâties ſur un eſpace de ſix cents pieds quarrés, formoient pluſieurs demi-cercles; elles étoient liées l'une à l'autre par de petits parcs particuliers. C'eſt-là que chaque famille enferme, pendant le jour, les Veaux & les Agneaux qu'ils ne laiſſent jamais ſuivre leurs mères & qui ne tettent que le matin & le ſoir, temps auquel les femmes traient les Vaches & les Chèvres. Il y avoit, outre cela, trois grands parcs bien entourés, deſtinés à contenir pendant la nuit ſeulement le troupeau général de la Horde.

Les huttes ſemblables pour la forme à celles des Hottentots des Colonies, portent huit à

neuf pieds de diamétre. Elles ſont couvertes de peaux de Bœuf ou de Mouton, mais plus ordinairement de nattes. Elles n'ont qu'une ſeule ouverture, fort étroite & fort baſſe; c'eſt au milieu de ce four que la famille entretient ſon feu. La fumée épaiſſe qui remplit ces tanières, & qui n'a d'autre iſſue que la porte, unie à la fétidité qu'elles conſervent toujours, étoufferoit l'Européen qui auroit le courage d'y reſter deux minutes. L'habitude rend tout cela ſuportable à ces Sauvages. A la vérité, ils n'y demeurent point pendant le jour; mais, à l'approche de la nuit, chacun gagne ſa demeure, étend ſa natte, la couvre d'une peau de Mouton, & s'y dorlote auſſi bien que ſur le duvet. Quand les nuits ſont trop fraîches, on ſe ſert pour couverture d'une peau pareille à celle ſur laquelle on couche; le Gonaquois en a toujours de rechange; dès que le jour eſt venu, tous ces lits ſont roulés & placées dans un coin de la hutte. Si le temps eſt pur, on les expoſe à l'air & au ſoleil; on bat l'un après l'autre tous ces meubles pour en faire tomber, non pas les punaiſes comme en Europe, mais les inſectes & une autre vermine non moins incommode à laquelle

la chaleur excessive du climat rend fort sujets ces Sauvages & dont ils ne sont pas maîtres avec tous leurs soins d'arrêter la foison. Lorsqu'ils n'ont point, pour l'instant, d'occupation plus pressée, ils font une recherche plus exacte & plus scrupuleuse de cette vermine; un coup de dent les délivre l'un après l'autre de ces petits animaux malfaisans; cette méthode est plus facile & plus prompte.

Je ne sais quel Auteur s'est avisé de croire que cet usage étoit pour eux une ressource, une partie de leur nourriture, peut-être même une délicatesse. Rien n'est plus faux que cette ridicule assertion; je peux certifier, au contraire, qu'ils s'acquitent de cette manière, d'une cérémonie pareille, avec autant de dégoût que nos femmes ou nos servantes, la remplissent, d'une autre façon, à l'égard de nos enfans.

J'ai avancé, plus haut, que les Gonaquoises mettent dans leur parure un air de coquetterie inconnu aux Hottentotes des Colonies. Cependant leurs habillemens ne diffèrent point par la forme, si ce n'est que les premières les portent plus amples, & que le tablier de la

pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, eſt plus large & deſcend preſque juſqu'aux genoux; mais c'eſt dans les ornemens, je pourrois dire dans les broderies, prodigués à ces habillemens, que conſiſtent la richeſſe & la magnificence dont elles ſe piquent; c'eſt dans l'arrangement ſur-tout de ce tablier, que brillent l'art & le goût de chacune d'elles; les deſſins, les compartimens, le mélange des couleurs, rien n'eſt négligé; plus leurs vêtemens en général ſont chargés de grains de raſſade, plus ils ſont eſtimés; elles en ornent même les bonnets qu'elles portent; ils ſont, autant qu'il eſt poſſible, de peau de Zèbre, parce que la peau blanche de ce quadrupède, tranchée par des bandes brunes ou noires, donne du relief à leur phyſionomie, & comme elles le diſent très-bien ajoute plus de piquant à leurs charmes. Elles ſont outre cela plus ou moins ſomptueuſes en proportion des verroteries qu'elles poſsèdent, & dont elles ſurchargent leur corps. Bracelets, ceinture, colliers, elles ne s'épargnent rien lorſqu'elles veulent paroître. Elles font des tiſſus dont elles ſe garniſſent les jambes en guiſe de brodequins. Celles qui ne peuvent

atteindre à ce degré de magnificence, se bornent, sur-tout pour les jambes, à les orner du même jonc dont elles fabriquent leurs nattes, ou de peaux de Bœuf coupées & arrondies à coup de maillet; c'est cet usage qui a donné lieu à plusieurs Voyageurs de copier, l'un de l'autre, que ces peuples s'enveloppent les bras & les jambes avec des intestins fraîchement arrachés du corps des animaux & qu'ils dévorent ces garnitures à mesure qu'elles tombent en putréfaction; erreur grossière, & qui mérite d'être ensevelie avec les livres qui l'ont produite; il est peut-être arrivé qu'un Hottentot excédé par la faim, aura saisi cette ressource, le seul moyen de sauver ses jours, & dévoré ses courroies & ses sandales; mais de ce que les horreurs d'un siége ont contraint des hommes civilisés à se disputer les plus vils alimens, faut-il conclure que les hommes civilisés se nourrissent ordinairement de pourritures & de lambeaux ?

Dans l'origine, les anneaux de cuir & les roseaux dont les Hottentots entouroient leurs jambes, n'étoient qu'un préservatif indispensable contre la piqûre des ronces, des épines

& la morſure des Serpens qui abondent dans ces contrées de l'Afrique; mais le luxe transforme en abus les inventions les plus utiles. A ces peaux & à ces anneaux qui les ſervoient ſi bien, les femmes ont ſubſtitué la verroterie, dont la fragilité les préſerve ſi mal. C'eſt ainſi que, chez les Sauvages comme chez les Nations les plus éclairées, ſe dégradent & ſe corrompent à la longue les inſtitutions les plus ſages & les mieux combinées! Le luxe des Hottentotes, tout mal entendu qu'il paroiſſe, annonce aſſez que la vanité appartient & s'étend à tous les climats, & qu'en dépit même de la Nature, par-tout la femme eſt toujours femme.

L'habitude de voir des Hottentotes ne m'a jamais familiariſé avec l'uſage où elles ſont de ſe peindre la figure de mille façons différentes; je le trouve hideux & repouſſant; je ne ſais quels charmes elles prétendent recevoir de ce barbouillage, non-ſeulement ridicule, mais fétide. Je donne la gravure d'une Hottentote dans tout le luxe de ſes plus beaux atours, & j'atteſte qu'il n'y a dans ce portrait ni charge, ni exagération.

Les deux couleurs dont elles font ſur-tout très-

grand cas, font le rouge & le noir. La première eft compofée avec une terre ocreufe qui fe trouve dans plufieurs endroits ; elles la mêlent & la délayent avec de la graiffe ; cette terre reffemble beaucoup à la brique, ou au tuileau mis en poudre. Le noir n'eft autre chofe que de la fuie ou du charbon de bois tendre. Quelques femmes fe contentent, à la vérité, de peindre feulement la proéminence des joues; mais le général fe barbouille la figure par com-patimens fymétriquement variés, & cette partie de la toilette demande beaucoup de temps.

Ces deux couleurs chéries des Hottentotes font toujours parfumées avec de la poudre de Boughou. L'odorat d'un Européen n'en eft pas agréablement frappé; peut-être que celui d'un Hottentot ne trouveroit pas moins infupportables nos odeurs, nos effences, & tous nos fachets; mais du moins le Boughou a, fur notre rouge & nos pâtes, l'avantage de n'être point pernicieux pour la peau ; il n'attaque ni ne délabre les poitrines ; & la Hottentote qui ne connoît ni l'ambre, ni le mufc, ni le benjoin, ne connoît pas non plus les vapeurs, les fpafmes & la migraine.

Les hommes ne peignent jamais leurs visages; mais souvent je les ai vus se servir de la préparation des deux couleurs mélangées, pour peindre leur lèvre supérieure jusqu'aux narines, & jouir de l'avantage d'en respirer incessamment l'odeur. Les jeunes filles accordent quelquefois à leurs amans la faveur de leur en appliquer sous le nez; &, sur ce point, elles ont un genre de coquetterie fort touchant pour le cœur d'un novice Hottentot.

Qu'on se garde bien d'inférer de ce que j'ai dit des Hottentotes, qu'elles soient tellement adonnées à leur toilette qu'elles négligent les occupations utiles & journalières, auxquelles la Nature & leurs usages les appellent. Je n'ai entendu parler que de certains jours de fête qui reviennent assez rarement. Séparées de l'Europe par l'immensité des mers, & des Colonies Hollandoises par des déserts, des montagnes & des rochers impraticables, trop de communication d'un peuple à l'autre, ne les a point encore conduits à ces excès de notre dépravation; loin de cela, dès qu'elles jouissent du bonheur d'être mères, la Nature leur parle un autre langage; elles prennent

plus qu'en aucun autre Pays, l'esprit de leur état, & se livrent sans réserve aux soins impérieux qu'il exige.

Aussitôt qu'il est né, l'enfant ne quitte point le dos de sa mère; elle y fixe ce cher fardeau avec un tablier qui le presse contre elle; un autre attaché avec des courroies sous le derrière de l'enfant, le soutient & l'empêche de glisser; ce second tablier formé, comme l'autre, de peau de bête, ressemble assez à nos carnassières de chasses; on l'orne ordinairement avec des rassades, & voilà tout ce qui compose la layette du nouveau-né.

Soit que la mère aille à l'ouvrage, soit qu'elle se rende au bal, & même qu'elle y danse, elle ne se débarrasse point de son enfant: ce marmot, dont on n'aperçoit que la tête, ne pleure jamais, ne pousse aucun vagissement, si ce n'est lorsqu'il éprouve le besoin de teter; la mère alors le fait tourner & l'attire de côté, sans qu'il soit nécessaire qu'elle le démaillote; mais lorsqu'elle est avancée en âge, ou qu'elle a eu plusieurs enfans, sans déplacer celui qu'elle porte, elle lui passe la mamelle par-dessous le bras ou la lui donne

par-dessus l'épaule ; l'enfant satisfait cesse alors de pleurer, & la nourrice continue sa danse.

Lorsqu'enfin on juge qu'il est en état de s'aider & de s'évertuer lui-même, on le pose à terre devant la hutte ; à force de ramper, il se dévelope &, de jour en jour, il s'essaye à se tenir debout ; une première tentative en amène une seconde ; il s'enhardit & bientôt il est assez fort pour courir & suivre son père ou sa mère.

Cette méthode si simple, si naturelle vaut bien, à ce que je crois, celles de nos bretelles meurtrières ; elles écrasent & retrécissent la poirrine ; la disproportion entre la force des jambes & la pesanteur du corps qui contraint nos enfans à peser sur ces bretelles trop officieuses, finit souvent par les estropier, altère leur santé & les défigure pour le reste de leur jours.

Jamais, soit en Amérique, soit en Afrique, je n'ai rencontré de boiteux ou de bossus parmi les Sauvages. C'est en Europe qu'il faut voyager pour en voir.

Ce qui contribue encore à donner aux enfans des Sauvages cette souplesse & cette force

force qui les diſtinguent, c'eſt le ſoin que prennent les mères de les frotter avec de la graiſſe de Mouton. Les hommes faits ont beſoin eux-mêmes d'uſer de cette précaution, qui rend à la peau la flexibilité que lui ôteroient l'impétuoſité des vents & les ardeurs du Soleil.

Moins favoriſé par les productions des climats Africains, que les Caraïbes par ceux d'Amérique, le Hottentot n'a pas, comme ces derniers, *le Rocou*, qui lui rend un ſervice continuel. Tout le monde ſait que cet arbre donne une eſpèce de fruit ou de ſilique qui s'ouvre en deux parties, & laiſſe échapper une ſoixantaine de graines, dont la pellicule eſt graiſſeuſe & rougeâtre. L'Indien qui va toujours nud, ne manque jamais de s'en frotter tous les matins, depuis les pieds juſqu'à la tête; il ſe préſerve au moyen de cette onction, des atteintes du Soleil, & de la piqûre des Mouſquittes, & intercepte la tranſpiration trop abondante entre les tropiques.

Lorſqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'eſt une vieille femme de la Horde qui vient lui prêter un miniſtère offi-

cieux ; ces couches ſont toujours heureuſes ; on ne connoît point chez des Sauvages l'opération Céſarienne & de la Symphyſe ; on ne conſulte point, on n'agite jamais la queſtion de ſavoir s'il faut ſauver l'enfant aux dépens des jours de la mère ; & ſi, par un exemple extrêmement rare, on ne pouvoit accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles diſtinctions n'ordonneroient point l'aſſaſſinat d'une mère, & l'enfant ne ſeroit pas épargné.

Je me ſuis informé des Hottentots mêmes, s'il étoit vrai qu'une mère qui accouche de deux enfans à la fois, en fit périr un ſur le champ ; d'abord ce crime contre Nature eſt fort rare, & révolte ces Nations ; mais il prend ſa ſource, le croiroit-on, dans l'amour le plus tendre. C'eſt la crainte de ne pouvoir nourrir ſes jumeaux, & de les voir périr tous deux, qui a porté quelques mères en à ſacrifier un ; au reſte, les Gonaquois ſont exempts de ce reproche, & je les ai vus s'indigner de ma queſtion. Mais de quel droit oſeroit-on faire un crime à ces Sauvages de cette précaution dont j'ai donné du moins un motif plauſible, lorſqu'au ſein des Pays les plus éclairés, on voit

chaque jour, malgré les hospices ouverts par la bienfaisance, des mères assez dénaturées pour exposer elles-mêmes & abandonner dans les rues le fruit innocent de leurs entrailles?

C'est donc calomnier ces peuples que de donner comme une pratique constante quelques actions barbares qu'ils désavouent & démentent si bien par leur conduite : j'ai rencontré dans plus d'une Horde, des mères qui nourrissoient leurs jumeaux & ne m'en paroissoient pas plus embarassées.

Des Voyageurs cependant n'ont pas craint d'attester l'usage de cette barbarie; c'est avec aussi peu de vérité que M. Sparmann lui-même s'exprime ainsi dans son Voyage au Cap, pag. 73 du Tome II, touchant le sort des enfans à la mamelle qui perdent leur mère. « Une autre coutume non moins horrible qui » n'a jusqu'à présent été remarquée par per- » sonne, mais dont l'existence chez les Hot- » tentots m'a été pleinement CERTIFIÉE; » c'est en cas de mort de la mère, d'en- » terrer vivant avec elle son enfant à la ma- » melle; cette année même, dans l'endroit » où j'étois alors, le fait qu'on va lire étoit

» arrivé. — Une Hottentote étoit morte à cette » ferme d'une fièvre épidémique. Les autres » Hottentots qui croyoient n'être pas à portée d'élever l'enfant femelle qu'elle avoit » laiſſé ou qui ne vouloient pas s'en charger, » l'avoient déjà enveloppé vivant dans une » peau de mouton pour l'enterrer avec ſa » défunte mère ; quelques fermiers du voiſinage les empêchèrent d'accomplir leur deſſein ; mais l'enfant mourut dans des convulſions ; mon hôteſſe qui commençoit à » n'être plus jeune, me dit qu'elle-même, » il y avoit ſeize ou dix-ſept ans, avoit » trouvé dans le quartier de Swellendam, un » enfant Hottentot empaqueté dans des peaux, » attaché fortement à un arbre, près de l'endroit où ſa mère avoit été récemment enterrée ; il reſtoit encore aſſez de vie à cet » enfant pour le ſauver ; il fut élevé par les » parens de Madame Kock ; mais il mourut » à l'âge de huit à neuf ans. Il réſulte de » ces exemples & de pluſieurs autres traits » que JE TIENS DES COLONS, &c. »

Il faut d'abord conclure des paroles de ce Botaniſte, qu'il n'avoit rien vu de ce qu'il

rapporte, puifqu'il déclare ici comme par-tout fon ouvrage, qu'il tient ces détails des Colons. Il les a trop fréquentés pour ignorer jufqu'où l'on doit compter fur leur mémoire ou leur efprit ; c'en étoit affez pour nous épargner beaucoup de fables, qu'il étoit au contraire important de renverfer. Ce n'eft pas fur des ouï-dire qu'on juge les peuples, & que l'on compare. Dans le récit le plus véridique, que de nuances même vous échapent, qui porteroient la lumière fur des faits toujours mal interprêtés, quand on n'en a pas été le témoin oculaire. Ne fuffifoit-il pas que la première mère dont il parle fût morte, comme il le dit, d'une maladie épidémique, pour que les Hottentots alarmés s'éloignaffent du cadavre & de l'enfant, dans la crainte d'une contagion, motifs & préjugés affez forts chez eux pour les porter à tout abandonner à l'inftant, jufqu'aux troupeaux, leur feule richeffe. A l'égard du fecond enfant trouvé dans le Canton de Swellendam, les circonftances pouvoient être encore les mêmes; &, jufqu'à ce qu'on m'ait fait voir les caufes raifonnées de cette barbarie, j'en purgerai l'hiftoire du peuple le plus doux & le plus

ſenſible que je connoiſſe. Au reſte, il y a long-temps que tout ces contes ridicules ſur ces pauvres Sauvages, ſeroient oubliés avec les hiſtoires des ſorciers & des revenans, s'il n'y avoit des vieilles pour les redire, & des enfans pour les entendre.

Il ſemble qu'on ait pris à tâche de vilipender & de décrier la Nation Sauvage de tout le globe connu la plus tranquille & la plus patiente, tandis que, pénétrés d'eſtime & de reſpect pour les peuples les plus orientaux, les Chinois, par exemple, on gliſſé légèrement ſur l'uſage conſtant où ſont les mères à Péquin, d'expoſer pendant la nuit au milieu des rues les enfans dont elles veulent ſe défaire, afin qu'à la pointe du jour les voitures & les bêtes de Somme les écraſent en paſſant, ou que les Cochons les dévorent.

Des Voyageurs en Aſie nous apprennent que les grands Seigneurs du Thibet vont en pélérinage à Putola, lieu de la réſidence du Lama, qu'ils ſe procurent des excrémens de ce Souverain Grand-Prêtre, qu'ils les portent à leurs cous en amulettes, & qu'ils en ſèment ſur leurs alimens.

Cette cérémonie nauſabonde a-t-elle rien de moins révoltant que celle fauſſement attribuée aux Hottentots dans la célébration de leurs mariages ; on ſuppoſe à des maîtres de cérémonie qu'ils n'ont pas, ou bien à des Prêtres qu'ils connoiſſent encore moins, la puiſſance ſurnaturelle d'immerger par les canaux uretères, deux futurs époux qui, proſternés aux pieds de l'arroſoir, reçoivent dévotement la liqueur, & s'en frottent avec ſoin tout le corps, ſans en perdre une goutte. L'Auteur que j'ai cité plus haut, incline fortement à croire ces rapſodies ſur le ſimple rapport des Colons, lorſqu'il dit que ces bruits populaires, concernant les rites matrimoniaux, ne ſont pas dénués de fondement, mais que cette coutume ne ſe pratique plus que dans l'intérieur des Kraals, & jamais en préſence des Colons.

Kolbe a parlé de cette cérémonie avec de grands détails ; il l'a même expoſée aux yeux de ſes lecteurs dans une gravure, afin de lui donner une ſorte d'authenticité. D'autres ignorans ont copié Kolbe, & juſqu'à la traduction françoiſe de M. Sparmann, à laquelle on s'eſt

permis d'ajouter pour completter le dernier volume, je ne ſais quel extrait d'un *nouveau Syſtême Géographique*, je ne connois point de Voyage ſur l'Afrique, qui ne ſoit entaché des abſurdes rêveries de ce Kolbe. Ce plagiat qui déshonore l'ouvrage d'un ſavant eſtimable, ne mérite aucune foi. On y rapporte, mot pour mot, les ſonges du Voyageur ſédentaire, bâtis il y a plus de quatre-vingts ans, non ſeulement touchant les cérémonies du mariage des Hottentots, mais même la réception dans un Ordre de chevalerie, qui ſe termine auſſi par une immerſion générale des Chevaliers. C'eſt trop m'appeſantir ſur ces détails; mais je dois rendre un compte non moins fidèle de ce que j'ai vu, que de ce que j'ai penſé.

Les Hottentotes ſont ſujettes, ainſi que les Européennes, à des indiſpoſitions périodiques; toutes les circonſtances qui les accompagnent, ſont abſolument les mêmes. La femme ou fille Gonaquoiſe qui s'aperçoit de ſon état, quitte auſſitôt la hutte de ſon mari ou de ſes parens, ſe retire à quelque diſtance de la Horde, n'a plus de communication avec eux; ſe conſtruit une eſpèce de cabane, s'il

fait froid, & s'y tient recluse jusquà ce que, purifiée par des bains, elle soit en état de se représenter ; comme dans ces circonstances l'habillement sauvage cache assez mal l'état d'une femme, elle seroit exposée à des railleries piquantes, si quelqu'un s'en apercevoit; il n'en faudroit même pas davantage pour inspirer à l'époux qu'elle s'est choisi, des dégoûts qui finiroient par la plus prompte séparation. C'est donc une honte naturelle, fondée sur le sentiment de son imperfection & la crainte de déplaire, qui oblige une femme à s'éloigner pour quelques jours ; & voilà encore un de ces usages qu'il eût été facile de faire passer pour une cérémonie religieuse, par des gens qui, ne l'ayant remarqué que superficiellement, n'auroient pas vu que cette conduite mystérieuse en apparence, n'est dans le fond qu'un acte de décence & de propreté.

Les filles n'ont jamais de commerce avec les hommes, avant d'être capables d'enfanter; à douze ou treize ans, elles sont nubiles; &, dans ce cas, sitôt qu'un garçon convient à son cœur, elle reçoit de ses parens la permission d'habiter avec lui.

Dans un Pays où tous les individus ſont égaux en naiſſant, pourvu qu'il ſoient hommes, toutes les conditions néceſſairement ſont égales, ou plutôt il n'y a point de conditions; le luxe & la vanité qui dévorent les fortunes & leur font éprouver tant de variations, ſont nuls pour les Sauvages; bornés à des beſoins ſimples, les moyens par leſquels ils ſe les procurent, n'étant pas excluſifs, peuvent être & ſont effectivement employés par tous; ainſi toutes les combinaiſons de l'orgueil pour la proſpérité des familles, & l'entaſſement de dix fortunes dans un même coffre-fort, n'y produiſènt aucune intrigue, aucun déſordre, aucuns crimes; les parens n'ayant point de raiſons de s'oppoſer aux ſentimens de prédilections qui entraînent un enfant vers un objet plutôt que vers un autre, tous les mariages aſſortis par une inclination réciproque, ont toujours une iſſue heureuſe; & , comme pour ſe ſoutenir, ils n'ont d'autre loi que l'amour, ils n'ont pour ſe rompre d'autre motif que l'indifférence. Mais ces unions formées par la ſimple Nature ſont plus durables qu'on ne penſe chez ces paſteurs, & leur amour pour leurs enfans

rend deux époux de jour en jour, plus néceſſaires l'un à l'autre.

La formalité de ces mariages ſe réduiſant donc à une promeſſe, pure & ſimple, de vivre enſemble tant qu'on ſe conviendra, l'engagement pris, deux jeunes-gens ſont tout à coup mari & femme; & certainement cette alliance ne ſe ſolemniſe point par ces aſperſions ridicules & mauſſades dont j'ai parlé; on tue des Moutons, quelquefois un Bœuf pour célébrer une petite fête; les parens donnent quelques beſtiaux aux jeunes-gens; ceux-ci ſe conſtruiſent un logement; ils en prennent poſſeſſion, le jour même, pour y vivre enſemble, autant de temps que l'amour entretiendra chez eux la bonne intelligence; car, s'il ſurvient comme je viens de le dire, quelque différend dans le ménage qui ne puiſſe s'appaiſer que par la ſéparation, elle eſt bientôt prononcée; on ſe quitte, & chacun de ſon côté cherchant fortune ailleurs, eſt libre de ſe remarier.

L'ordre exige que les effets de la communauté ſoit partagés amiablement. Mais, s'il arrive que le mari, en ſa qualité de maître, prétende retenir le tout, la femme ne manque

pas pour cela de défenſeurs & d'appui : ſa famille prend fait & cauſe pour elle ; les amis s'en mêlent, quelquefois toute la Horde. Alors grande rumeur ; on en vient aux mains, & les plus forts font la loi.

La mère garde avec elle les petits enfans, ſur-tout ſi ce ſont des filles ; les garçons, s'ils ſont grands, ſuivent le père, & ſont preſque toujours de ſon parti.

Ces malheurs, il faut l'atteſter, ſont aſſez rares ; mais ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, c'eſt que, dans ces cas ainſi que dans toutes leurs autres querelles, il n'y a aucune loi prévue, aucune coutume établie pour y mettre ordre ; il faut regarder comme des futilités, ce qu'a dit Kolbe de leur cours de juſtice, de leur manière de procéder dans les affaires civiles, du Conſeil ſupérieur de la Nation, des priſons, des aſſemblées publiques, en un mot de toutes ces inſtitutions qui ne conviennent nullement au nom Sauvage, puiſqu'un peuple ainſi gouverné ne différeroit de nous que par ſa couleur & ſon climat.

Je n'ai jamais vu, je n'ai point appris qu'une querelle ait fini par un meurtre ; mais, ſi ce

malheur arrivoit & que le mort fut regretté, la famille très-modérée dans sa vengeance, se contenteroit de la loi du Talion; pour un crime aussi grave, toute la Horde poursuivroit l'assassin & le forceroit de s'expatrier, s'il échappoit à la mort.

La polygamie ne répugne point aux Hottentots; mais il s'en faut de beaucoup qu'elle soit généralement établie chez eux; ils prennent autant de femmes qu'ils veulent, c'est-à-dire en proportion de leur tempérament; ce qui reduit ordinairement ce besoin à une seule.

Mais on ne voit pas une femme vivre en même temps avec deux hommes, & la sage Nature qui voulut qu'un père pût avouer son fils, imprima dans le cœur d'une Gonaquoise, une invincible horreur de cette infâme prostitution; elle révolte ces peuples au point qu'un mari qui auroit connoissance de la plus légère infidélité, pourroit tuer sa femme sans courir le risque d'être inquiété pour cela.

On sent bien que cette remarque souffre quelques exceptions, & l'on se rappelle avec quelle familiarité les premiers Hottentots libres que je rencontrai, vinrent se mêler parmi les

miens; mais plus voisins de la Colonie, l'exemple est pour eux un séducteur bien engageant; j'avoue même qu'il seroit rare de voir chez ces demi-Sauvages le nœud conjugal résister aux sollicitations & aux cajoleries d'un Européen; la Hottentote honorée par sa défaite avec un Blanc, ne voit plus son mari qu'avec une sorte de hauteur & le quitte avec mépris; celui-ci de son côté se console bientôt & se laisse aisément appaiser par de légers présens; mais cette ressource même est inutile; &, comme je l'ai déjà observé, par une suite de l'altération de leur mœurs primitives, ils paroissent peu sensibles aux atteintes de la jalousie, & sont bien loin d'éprouver ses fureurs.

Le Gonaquoi est bien moins recherché dans ses habillemens que la femme; on a dit que, pendant l'hiver, il mettoit son Kros, le poil en dedans, & que, pendant les chaleurs, il le retournoit; la chose est possible & très-indifférente en elle-même; mais cela n'empêche point que, pour l'été, il n'en ait un autre absolument sans poil, & dont la préparation lui coûte bien des peines; j'ai fait remarquer que le Gonaquoi est d'une stature plus élevée que

le Hottentot des Colonies, & que ſon Kros eſt fait de peau de veau; il eſt rare qu'une ſeule de ces peaux ſuffiſe; on lui donne plus d'ampleur en ajoutant de chaque côté une pièce qui ſe cout avec des fils de boyaux; cette couture eſt faite à la façon des cordonniers; pour former les trous, le Sauvage ſe ſert d'une alêne de fer quand il peut en avoir; à ſon défaut, il en fait avec des os; ceux de la jambe d'Autruche étant les plus durs qu'il connoiſſe, ſont auſſi ceux qu'il eſtime davantage; il y a deux manières d'enlever le poil d'un Kros: quand l'animal eſt nouvellement dépouillé, & que la peau en eſt encore fraîche, on ſe contente de la rouler, le poil en dedans, & de l'oublier pendant deux jours; ce temps ſuffit pour que la fermentation ſoit commencée; c'eſt le moment d'arracher le poil qui preſque de lui-même quitte & ſe détache facilement; on donne par le frottement une ſorte de préparation à la peau; on la laiſſe enſuite, pendant un jour entier, couverte dans toute ſa longeur de feuilles de Figuier-Hottentot bien macérées & triturées; on détache, après cette opération, les fibres & toutes les

parties charnues qu'on aperçoit ; enfin, à force d'être frotté, fatigué avec des graiſſes de Mouton, ce Kros acquiert tout le moelleux & la flexibilité d'une étoffe tiſſue; on voit que ce procédé diffère peu de ceux employés en Europe par les Foureurs & les Mégiſſiers; mais, quelqu'habileté que les Hottentots ayent coutume de mettre dans l'art de préparer leurs fourures & toutes leurs peaux, elles n'approcheront jamais des nôtres, lorſqu'elles ont paſſé par les mains de nos Parfumeurs.

Si la peau eſt sèche & qu'ayant ou n'ayant point ſervi, elle ait conſervé tout ſon poil, & qu'un Sauvage, à défaut d'un autre, déſire s'en faire un Kros d'été, ce travail demande d'autres ſoins; il devient plus minutieux & fort long. On fait avec une côte de Mouton une eſpèce de ciſeau qu'il eſt à propos de rendre le plus tranchant poſſible; cet outil qui ſert à enlever le poil, doit ſe manier avec précaution; il ne ſuffit pas de raſer; rien ne ſeroit plus facile; mais il faut que le poil parte avec ſa racine, & que, ſans endommager le tiſſu il emmène avec lui l'épiderme; cet ouvrage de patience exige infiniment d'adreſſe & fait perdre bien du temps.

Le

Le Gonaquoi, je le répète, n'a d'autre vêtement que ſon Kros & ſon Jakal; il marche toujours nue tête, à moins qu'il ne pleuve ou qu'il n'ait froid; alors il porte un bonnet de cuir. Il orne ordinairement ſes cheveux de quelques grains de verroterie, ou bien il y attache quelques plumes; j'en ai rencontré qui remplaçoient cette décoration par de petits morceaux de cuir découpé; d'autres encore ayant tué quelques petits Quadrupèdes, en enfloient la veſſie, & ſe l'attachoient comme une aigrette au-deſſus du front.

Tous, en général, font uſage de ſandales; ils les fixent avec des courroies; ils ornent auſſi, mais avec moins de profuſion que les femmes, leurs jambes & leurs bras de bracelets d'ivoire, dont la blancheur les flatte infiniment, mais dont ils font pourtant moins de cas que des bracelets de gros laiton; ils prennent tant de ſoin de ceux-ci, & les frottent ſi ſouvent qu'ils deviennent très-brillans & conſervent le plus beau poli.

Ils ſont adonnés à la chaſſe, & ils y déployent beaucoup d'adreſſe. Indépendamment des piéges qu'ils tendent au gros gibier, ils le

guettent, l'attaquent, le tirent avec leurs flèches empoiſonnées, ou le tuent avec leurs ſagayes; ces deux armes ſont les ſeules dont ils ſe ſervent; l'animal qu'une flèche a touché ne tarde pas à reſſentir les effets du poiſon qui lui coagule le ſang; il eſt plus d'une fois arrivé à un Eléphant ainſi bleſſé, d'aller tomber à vingt ou trente lieues de l'endroit où il avoit reçu le coup mortel. Sitôt que l'animal eſt expiré, on ſe contente de couper toute la partie des chairs voiſines de la plaie qu'on regarde comme dangereuſe; mais le reſte ne ſe reſſent en aucune manière des atteinte du poiſon; j'ai ſouvent mangé de ces viandes ſans avoir éprouvé la plus légère incommodité; mais j'avoue que je n'aurois pas voulu courir les mêmes riſques à l'égard des animaux chez qui le poiſon auroit ſéjourné quelque temps.

A la première inſpection de leurs flèches, on ne ſoupçonneroit pas à quel point elles ſont meurtrières; elles n'ont ni la portée ni la longueur de celles dont les Caraïbes font uſage en Amérique; mais leur petiteſſe même les rend d'autant plus dangereuſes, qu'il eſt im-

poſſible à l'œil de les apercevoir & de les ſuivre, & par conſéquent de les éviter; la moindre bleſſure qu'elles ſont eſt toujours mortelle, ſi le poiſon touche le ſang & la chair déchirée; le remède le plus ſûr eſt la prompte amputation de la partie bleſſée, ſi c'eſt quelque membre; mais, ſi la plaie eſt dans le corps, il faut périr.

Ces flèches ſont faites de roſeaux, & très-artiſtement travaillées; elles n'ont guères que dix-huit pouces ou tout au plus deux pieds de longueur, aulieu que celles des Caraïbes portent ſix pieds. On arrondit un petit os de trois à quatre pouces de long, & d'un diamètre moindre que celui du roſeau; on l'implante dans ce roſeau par l'un des bouts, mais ſans le fixer; de cette manière, lorſque la flèche a pénétré dans un corps, on peut bien en retirer la baguette; mais le petit os ne vient point avec elle; il reſte caché dans la plaie d'autant plus ſûrement qu'il eſt encore armé d'un petit crochet de fer placé ſur ſon côté, de façon que, par ſa réſiſtance & les nouvelles déchirures qu'il fait dans l'intérieur, il rend inutiles tous les moyens que l'Art voudroit imaginer pour

le faire ſortir ; c'eſt ce même os qu'on enduit d'un poiſon qui a la fermeté du maſtic & à la pointe duquel on ajoute ſouvent encore un petit fer triangulaire & bien acéré, qui rend l'arme encore plus terrible.

Chaque Peuplade a ſa méthode pour compoſer ſes poiſons, ſuivant les diverſes plantes laiteuſes qui croiſſent à ſa portée ; on les exprime du ſuc de ces plantes dangereuſes. Certaines eſpèces de Serpens en fourniſſent auſſi ; & pour l'activité, ce ſont celles que les Sauvages recherchent & préfèrent ſur-tout dans leurs expéditions & leurs combats. Il n'eſt guères poſſible de leur arracher des éclairciſſemens certains ſur la préparation du venin extrait des Serpens ; c'eſt un ſecret qu'ils ſe réſervent obſtinément ; tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'effet en eſt très-prompt, & je n'ai pas manqué d'occaſions d'en faire l'expérience ; j'inclinerois pourtant à croire qu'en vieilliſſant, ce poiſon perd beaucoup de ſa force, malgré l'épreuve qui en a été faite au jardin du Roi, & dont on garantit le ſuccès ; mais tous ces poiſons, comme je le dis, ne ſe reſſemblent point ; celui qu'avoit rapporté M. de

la Condamine à ſon retour du Pérou, ne fait pas loi pour l'Afrique. Au reſte, c'eſt une expérience qu'il ſeroit facile de répéter publiquement ſous les yeux de pluſieurs Savans, puiſque je poſſède dans mon cabinet, entr'autres armes, un carquois garni de ſes flèches que j'ai eu le bonheur d'enlever à un Hottentot Boſſis, dans une action où je n'ai ſauvé mes jours qu'aux dépens des ſiens; je raconterai cette Hiſtoire en ſon temps.

Les arcs ſont proportionnés aux flèches, & n'ont que deux pieds & demi, ou tout au plus trois de hauteur; la corde en eſt faite avec des boyaux.

La ſagaye eſt ordinairement une arme bien foible dans la main du Hottentot; mais, en outre, ſa longueur la rend peu dangereuſe; comme on la voit fendre l'air, il eſt aiſé de l'éviter. D'ailleurs au-delà de quarante pas, celui qui la lance n'eſt plus ſûr de ſon coup, quoiqu'on puiſſe l'envoyer beaucoup plus loin; c'eſt dans la mêlée ſeulement qu'elle peut être de quelqu'utilité; elle a la forme d'une lance comme la ſagaye de tous les Pays; mais deſtinée à être jetée à l'ennemi ou au gibier,

le bois de celle d'Afrique eſt plus léger, plus foible & va toujours en diminuant d'épaiſſeur juſqu'à l'extrémité oppoſée au fer.

L'uſage de cette arme eſt mal-entendu ; car le guerrier qui s'en ſert avec le plus d'adreſſe, eſt auſſi le plus tôt déſarmé. Les Gonaquois, & tous les autres Hottentots, n'en portent jamais qu'une, & l'embarras qu'en général elle leur cauſe, ainſi que le mauvais parti qu'ils en tirent, fait aſſez connoître qu'elle n'eſt pas leur défenſe favorite, d'où l'on peut conclure que l'arc & ſes flèches ſont l'arme naturelle & propre du Hottentot. J'en ai vu quelques-uns plus habiles à lancer la ſagaye ; mais le plus grand nombre n'y entend rien. Il n'en eſt pas ainſi des Caffres qui n'ont point d'autres armes ; j'en vais parler inceſſamment.

Tels ſont donc les reſſources employées, pour l'attaque & pour la défenſe, par quelques-unes des Nations Sauvages de l'Afrique ; l'Européen s'en indignera peut-être, & les taxera d'atrocité ; mais l'Européen oublie qu'avant qu'il employât ces foudres terribles qui ſont en un moment tant de ruines & de vaſtes tombeaux, il n'avoit d'autres armes que le

fer, & connoiſſoit également les moyens d'envoyer un double trépas à l'ennemi.

Le Hottentot ne ſe doute pas des premiers élémens de l'Agriculture ; jamais il ne sème ni ne plante ; jamais il ne fait de récolte ; tout ce qu'a dit Kolbe de ſa manière de travailler la terre, de recueillir les grains, de compoſer le beurre, regarde uniquement les Colons & les Hottentots à leurs gages ; les Sauvages boivent leur lait comme la Nature le leur donne ; s'ils prenoient goût à l'Agriculture, ce ſeroit certainement par le tabac & par la vigne qu'ils commenceroient ; car fumer & boire eſt pour eux le plaiſir dominant, & tous, jeunes ou vieux, femmes ou filles, portent à ces deux objets une ardeur exceſſive.

Ils font, quand il veulent s'en donner la peine, une liqueur enivrante, compoſée de miel & d'une racine qu'ils laiſſent fermenter dans une certaine quantité d'eau ; c'eſt une ſorte d'Hydromel : cette liqueur n'eſt point leur boiſſon ordinaire ; jamais ils n'en conſervent en proviſion ; ils boivent tout d'un coup ce qu'ils en ont ; c'eſt un régal qu'ils ſe procurent de temps en temps.

Ils fument une plante qu'ils nomment *Dagha* & non *Daka*, comme l'ont écrit quelques Auteurs ; cette plante n'eſt point indigène ; c'eſt le chénevis ou chanvre d'Europe ; quelques Colons en cultivent ; & , lorſqu'ils en ont ſéché les feuilles , ils les vendent fort cher aux Hottentots , & leur échangent contre des Bœufs ; il y a des Sauvages qui préfèrent ces feuilles à celles du tabac ; mais le plus grand nombre mêle volontiers les deux enſemble.

Ils eſtiment moins les pipes qui arrivent d'Europe que celles qu'ils ſe fabriquent eux-mêmes ; les premières leur ſemblent trop petites ; ils employent du Bambou , de la terre cuite ou de la pierre tendre qu'ils taillent & creuſent très-profondément ſans les endommager ; ils font enſorte qu'elles ayent beaucoup de capacité ; plus elles peuvent recevoir de tabac , plus ils les eſtiment ; j'en ai vu dont le canal par lequel ils aſpiroient la fumée , avoit plus d'un pouce de diamètre intérieur.

On ne voit point chez les Gonaquois des hommes qui s'adonnent particulièrement à un genre de travail , pour ſervir les fantaiſies

des autres; la femme qui veut repofer plus mollement, fait elle-même fes nattes ; le befoin d'un vêtement produit un Tailleur ; le Chaffeur qui défire des armes fûres, ne compte que fur celles qu'il fe forgera lui-même; un amant enfin, eft le feul architecte de la cabane qui va mettre à l'abri les charmes de fa compagne.

J'avoue qu'il feroit difficile de ne pas trouver chez d'autres Nations plus d'intelligence & plus d'art ; les feuls meubles en ufage dans le Pays que je décris font une forte de poterie très-fragile & peu variée ; rarement les Gonaquois font-ils bouillir leurs viandes ; ils les préfèrent rôties ou grillées. Leur poterie eft principalement deftinée à fondre les graiffes qu'ils confervent enfuite dans des calebaffes, des facs de peau de Mouton, ou dans des veffies.

Quoiqu'ils élèvent en Moutons & en Bœufs, des beftiaux innombrables, il eft rare qu'ils tuent de ceux-ci, à moins qu'ils ne leur arrive quelqu'accident, ou que la vieilleffe ne les ait mis hors de fervice ; leur principale nourriture eft donc le lait que donnent leurs

Vaches & leurs Brebis; ils ont, en outre, les produits de leurs chasses; &, de temps en temps, ils égorgent un Mouton. Pour engraisser ces animaux, ils font usage d'un procédé, qui, pour ne se point pratiquer en Europe, n'en opère pas moins d'effet, & a de particulier l'avantage de n'exiger aucun soin; ils se contentent d'écraser entre deux pierres plates la partie que nous leur retranchons; ainsi comprimée, elle acquiert avec le temps, un volume prodigieux, & devient un mêts très-délicat, quand on a résolu de sacrifier l'animal.

L'usage d'élever des Bœufs pour la guerre ne se pratique point dans cette partie de l'Afrique; je n'ai vu nulle trace d'une pareille coutume dans tous les lieux que j'ai parcourus jusqu'à ce moment; elle est particulière aux grands Namaquois; j'en parlerai lorsque je visiterai ces peuples; les seuls que les Hottentots instruisent, ne leur servent qu'à transporter les bagages lorsqu'ils abandonnent un endroit pour aller s'établir dans un autre; le reste est destiné aux échanges.

Il faut que les Bœufs dont ils veulent faire des bêtes de somme, soient maniés & stylés

de bonne heure à cette besogne; autrement ils deviendroient absolument indociles, & se refuseroient à cette espèce de service. Ainsi, lorsque l'animal est jeune encore, on perce la cloison qui sépare les deux narines; on y passe un bâton de huit à dix pouces de longueur, sur un pouce à peu près de diamètre; pour fixer ce bâton & l'empêcher de sortir de cet anneau mobile, une courroie, attachée aux deux bouts, l'assujétit; on lui laisse jusqu'à la mort ce frein qui sert à l'arrêter & à le contenir. Lorsque ce Bœuf a pris toutes ses forces ou à peu près, on commence par l'habituer à une sangle de cuir, que de temps en temps on reserre plus fortement sans qu'il en soit incommodé; on l'amène au point que tout autre animal envers qui l'on n'auroit pas pris les mêmes précautions, seroit à l'instant étouffé & périroit sur la place; on charge le jeune élève de quelques fardeaux légers, comme des peaux, des nattes, &c. C'est ainsi qu'en augmentant la charge insensiblement & par degrés, on parvient à lui faire porter & à fixer sur son dos jusqu'à trois cents livres pesant & plus, qui

ne le gênent aucunement lorſqu'on le met en marche.

La manière de charger un Bœuf eſt fort ſimple; un homme, en ſe mettant au-devant de lui, tient la courroie attachée au petit bâton qui traverſe ſes narines; l'animal le plus furieux arrêté de cette façon ſeroit tranquille; on couvre ſon dos de quelques peaux pour éviter de le bleſſer; puis, à meſure qu'on y ajoute les effets deſtinés pour ſa charge, deux Hottentots robuſtes placés à chacun des côtés les rangent & les aſſurent en paſſant ſous le ventre & ramenant ſur ces effets une forte ſangle de cuir; elle a quelque fois juſqu'à vingt aunes & plus de longueur; pour la ſerrer plus étroitement, à chaque révolution qu'elle fait au tour des effets & du ventre de l'animal, ces deux hommes appuyent le pied ou le genou contre ſes flancs, & certes on ne voit pas avec moins d'étonnement que de peine la pauvre bête, dont le ventre ſe réduit à plus de moitié de ſon volume ordinaire, endurer ce ſupplice & marcher tranquillement; ſouvent auſſi le Bœuf ſert de monture au Hottentot qui ne connoît point le Cheval; &, dans les Colonies même, les Habitans s'en ſervent quel-

quefois; le mouvement du Bœuf eſt très-doux, ſur-tout quand il trote, & j'en ai vu qui, dreſſés particulièrement à l'équitation, ne le cédoient point pour la vîteſſe au cheval le plus leſte.

L'action de traire les Brebis & les Vaches appartient aux femmes; comme on ne les tourmente jamais, elles ſont d'une docilité ſurprenante; il n'eſt point néceſſaire de les attacher; il faut obſerver qu'en Afrique une Vache ne donne plus de lait lorſque, par le ſevrage ou la mort, elle eſt privée de ſon Veau; on évite avec grand ſoin ce malheur, qui rendroit la mère inutile, & diminueroit la plus chère reſſource de ces Sauvages; l'inſtinct qui porte une Vache à retenir ſon lait juſqu'à ce que ſon Veau l'ait tetée, n'eſt pas moins digne de fixer l'attention; mais, dans ces occaſions, les Hottentots ont une méthode facile & généralement répandue, toute dégoûtante qu'elle ſoit; tandis qu'une femme eſt en poſture & tient le pis de la Vache, une autre ſouffle avec violence dans le vagin de la bête; ſon ventre alors s'enfle démeſurément; elle ne peut plus retenir ſon lait & le laiſſe échapper avec profuſion.

S'il arrive que le Veau périſſe, on en con-

ſerve ſoigneuſement la peau, & c'eſt avec beaucoup d'adreſſe qu'on trompe l'inſtinct naïf de la Nature; on en habille un autre Veau; ſéduite par cet artifice, la mère continue de donner du lait; mais il eſt rare que ce moyen réuſſiſſe au-delà d'un mois; c'eſt une perte réelle pour le propriétaire; car, lorſque le Veau ne meurt pas, la Vache ne tarit qu'environ ſix ſemaines avant de mettre bas une autrefois.

L'eſpèce de Vaches Africaines eſt abſolument la même & ne diffère point de celle d'Europe; ſuivant les divers Cantons, bons ou mauvais, elles ſont plus ou moins groſſes. En général, elles donnent peu de lait; celles qui peuvent en donner trois ou quatre pintes par jour, ſont des phénomènes extraordinaires: il paroît que le laitage, ce doux préſent de la Nature, devient plus rare & tarit preſque tout-à-fait à meſure qu'on approche des Pays les plus chauds. Je me ſouviens qu'à Surinam, très-peu loin de la Ligne, on tenoit pour une Vache merveilleuſe celle qui fourniſſoit une ou deux chopines par jour; ce qui ajoute encore à mon aſſertion, c'eſt qu'au Cap même, dans la ſaiſon des pluies où l'atmoſphère eſt plus rafraîchi, on en obtient

davantage, & le contraire a lieu quand les chaleurs se rapprochent; c'est alors aussi que commence la saison la plus dangereuse pour ces animaux, & qu'ils sont sujets à quatre maladies meurtrières, qui font dans leurs troupeaux de cruels dégâts.

La première, nommée au Cap *Lam-Sikte*, est une véritable paralysie qui survient tout d'un coup, & quoique gros & gras, & dans l'apparence de la meilleure santé, ces animaux sont contraints de rester couchés, & périssent ordinairement en quinze jours; aussitôt que la maladie se déclare, on dépayse ceux qui sont encore sur pied; comme il n'est point de remède à ce fléau, on se hâte de tuer tout ce qu'il attaque, d'autant plus volontiers que les Colons n'éprouvent nulle répugnance à manger ces viandes mal-saines : ils ne font pas sur-tout difficulté d'en nourrir leurs Esclaves & les Hottentots, encore moins délicats.

Une autre maladie, le *Tong-Sikte*, est un gonflement prodigieux de la langue qui remplit alors toute la capacité de la bouche & du gosier; l'animal est à tout moment sur le point d'étouffer; ce mal est plus terrible que l'autre par ses suites; il a cependant son remède; mais on le connoit

ſi peu ou bien on l'adminiſtre ſi mal, qu'il n'opère aucun bon ſuccès; c'eſt encore le cas de tuer ceux du ſort deſquels on déſeſpère, afin du moins d'en conſerver & la viande & les peaux.

Le *Klauw-Sikte* attaque le pied du Bœuf, le fait prodigieuſement enfler & produit ſouvent la ſuppuration; le ſabot ſe détache & ne tient preſque plus au pied; lorſque l'animal marche & qu'on le voit par derrière, on croiroit qu'il porte des pantouffles; on imagine bien qu'on ſe garde dans un pareil état de le déplacer; on le laiſſe ſe repoſer tant que le mal dure; c'eſt une incommodité peu dangeureuſe, & qui finit ordinairement dans la quinzaine.

Il n'en eſt pas ainſi du *Spong-Sikte* parmi les bêtes à cornes, fléau terrible & très alarmant même pour les troupeaux des Hordes; cette peſte n'épargne rien, & cauſe de prompts ravages; heureux celui qui ne perd que la moitié de ſon troupeau. C'eſt une eſpèce de ladrerie qui ſe communique dans un inſtant; les animaux qui en ſont atteints ont les chairs bourſoufflées, ſpongieuſes & livides; on diroit qu'elles ſont meurtries & qu'elles ſe décompoſent; elles ſe rempliſſent d'une humeur rouſſâtre, viſqueuſe, & portent

portent un dégoût qui écarte jusqu'aux Chiens; sur le premier soupçon des premiers symptômes de cette peste, si l'on n'a pris soin d'écarter au loin les animaux qui n'en sont point encore attaqués, il n'y a ni force ni santé qui puissent les en garantir.

Telles sont les principales maladies qui, par leurs ravages périodiques, établissent entre la multiplication & la mortalité des bestiaux d'Afrique, une balance qui s'oppose à leur prospérité & sans laquelle ces peuples pasteurs, très-sobres dans leur consommation, deviendroient riches & puissans.

Les Moutons que les Sauvages élèvent dans la partie de l'Est, sont de l'espèce connue sous le nom de *Moutons du Cap*. La grosseur de leur queue leur a donné de la réputation; mais de combien ne l'a-t-on pas exagérée ! son poids ordinaire n'est que de quatre ou cinq livres. Pendant un de mes séjours à la Ville on promenoit, de maison en maison, un de ces animaux comme une chose merveilleuse, & sa queue cependant, quoiqu'elle fût admirée, ne pesoit pas plus de neuf livres & demi. Ce n'est absolument qu'un morceau de graisse qui a cela de

particulier qu'étant fondue, elle n'acquiert point la consistance des autres graisses de l'animal; c'est une espèce d'huile figée à laquelle les Hottentots donnent la préférence pour leurs onctions, & pour se boughouer. Les Colons l'emploient aussi aux fritures; amalgamée avec d'autres substances graisseuses, elle se durcit comme le beurre, & le remplace, sur-tout dans les Cantons de la Colonie trop arides pour qu'on y puisse élever des Vaches; aussi, dans les Pays gras la nomme-t-on par plaisanterie & par dérision le beurre de tel endroit, au Cap par exemple, beurre de *Swart-Land*, Canton sec où le laitage est très-rare.

Il n'y a que les Chèvres auxquelles les terreins arides & brûlés conviennent; elles y sont toujours d'une très-belle espèce; leur taille varie suivant les divers Cantons; mais par-tout elles sont généralement bonnes, & donnent tout autant de lait que les Vaches. Elles mettent bas deux fois par an, comme les Brebis; celles-ci font presque toujours deux petits à la fois & les Chèvres trois, assez souvent quatre.

Les Hottentots ne connoissent point le Cochon; les Colons Européens même dédaignent

de l'élever ; j'en ai vu cependant dans quelques Cantons particuliers ; on les laiſſe multiplier & vivre en liberté ; pour les prendre, il faut les pourſuivre & les tirer à coups de fuſil.

On n'eſtime point la volaille chez les Hottentots ; ils ne pourroient pas même en élever, quand ils le voudroient, puiſque, ne ſemant rien, ils ne recueillent aucune eſpèce de graine.

Les racines dont ils font plus particulièrement uſage, ſe réduiſent à un très-petit nombre ; jamais il ne les font cuire ; il les trouvent bonnes mangées crues, & l'épreuve m'a convaincu qu'ils n'ont pas tort.

Celle à laquelle je donnois la préférence, connue ſous le nom Hottentot *Kamero*, eſt de la forme d'un radix, groſſe comme un melon, & d'une ſaveur agréable & douce, merveilleuſe ſur-tout pour étancher la ſoif ; quelle admirable précaution de la Nature dans un Pays brûlant, où l'on périroit à chaque pas, & qui n'offre point dans de certaines ſaiſons, une ſeule ſource où l'on puiſſe eſpérer de ſe déſaltérer ! Quoiqu'aſſez commune, cette racine ne ſe trouve pas facilement, parce que, dans

le temps de ſa maturité parfaite, ſes feuilles flétries & fanées ſe détachent, & que, pour ſe la procurer, il faut preſque l'avoir remarquée d'avance. Mais, avec un peu d'habitude du Pays, on apprend à connoître les places où elle croît de préférence.

Lorſque brûlé par la châleur & les fatigues du jour, la bouche & le goſier deſſéchés, couvert de ſueur, de pouſſière, haletant, privé d'ombre & n'en pouvant plus, je ſoupirois après la plus infecte des mares, & bornois là tous mes vœux; lorſque mes vaines recherches & l'opiniâtre aridité du ſol m'avoient enfin ôté toute eſpérance, combien je me félicitois alors d'une précaution que plus d'un élégant Midas, ſur des récits publiés ſans mon aveu, a tournée en ridicule, auſſi bien que mon Coq, parce qu'entrautres balourdiſes, par exemple, trouvant toujours de l'eau à la Seine, il conçoit difficilement pourquoi cette rivière ne s'étend pas juſqu'aux déſerts d'Afrique, & borne ſon cours à une mince portion d'une très-mince partie de la terre, & comment peut-on jamais périr de ſoif & de faim, quand les marchés de la Capitale ſont garnis de toutes parts, & regor-

gent de mille provisions différentes? Combien, dis-je, je me fécilitois de posséder dans mes animaux domestiques les plus inutiles en apparence, d'aussi bons surveillans, & des amis si nécessaires à ma conservation! Dans ces momens de crise mon fidèle Keès ne quittoit point mes pas; nous nous écartions un moment de nos voitures; l'adresse de son instinct l'avoit bientôt conduit à quelqu'une de ces plantes; la touffe qui n'existoit plus, rendoit ses cabrioles inutiles; alors ses mains labouroient la terre; l'attente eût mal répondu à son impatiente avidité; mais, avec mon poignard ou mon couteau, je venois à son secours, & nous partagions loyalement le fruit précieux qu'il m'avoit découvert.

Deux autres racines de la grosseur du doigt, mais fort longues, me procuroient un égal soulagement. Elles étoient douces & tendres, un léger parfum de Fenouil & d'Anis me les faisoit même préférer, lorsque j'avois le bonheur d'en découvrir; on en trouve dans les Colonies; elles y sont connues l'une, sous le nom d'*Anys-Wortel*, l'autre sous celui de *Vinkel-Wortel*.

Il croît dans les cantons pierreux, une efpèce de pomme de terre que les Sauvages nomment *Kaa-Nap;* fa figure eft irrégulière; elle contient un fuc laiteux d'une grande douceur; on fuce uniquement cette efpèce de pulpe pour en extraire & en favourer le lait; j'ai effayé de la faire cuire; elle valoit beaucoup moins, ainfi que toutes les autres, attendu la trop prompte décompofition de la fubftance délicate qui s'évapore, fe dénature & ne laiffe qu'un réfidu fort infipide.

Quelques autres racines cuites fous la cendre à la manière des châtaignes, en approchoient beaucoup pour le goût.

Les fruits fauvages fe réduifent à un très-petit nombre; je n'ai jamais rencontré que des arbriffeaux dont les baies, plus ou moins mauvaifes, ne peuvent guères tenter que des enfans: c'eft ainfi que les nôtres, dans le fond des campagnes, fe font un doux régal de tout ce que produifent nos haies fur les chemins. Il eft de ces fruits fauvages qui ont la vertu de purger, & ne fervent qu'à cela.

Quoiqu'étranger à plus d'une partie intéreffante de l'Hiftoire Naturelle, je me ferois

cru bien répréhensible de négliger, dans un climat si lointain, dans des contrées qu'on n'a jamais parcourues, la plus foible occasion d'étudier tous les objets nouveaux dont je me voyois sans cesse environné; j'avoue que sans aucune teinture de la Botanique, je n'ai point négligé cependant de me livrer à quelques recherches relatives à cette Science, qui, pour ne rien dire à l'esprit, & ne porter aucun sentiment à l'ame, n'en a pas moins pour but la bienfaisance & le desir d'être utile aux hommes; Lorsque je trouvois quelques plantes bulbeuses, quelques arbustes dont les fleurs ou les fruits attiroient mes regards, j'avois grand soin de m'en emparer; j'en amassois jusqu'aux graines; j'étois même parvenu, dans mes divers campemens, à comparer, à saisir des rapports; cette étude étoit pour moi une agréable récréation, un moyen de plus de varier mes loisirs; dans un de mes retours à la Ville, j'avois fait, en ce genre, une collection assez précieuse que M. Percheron, Agent de France au Cap, avoit adressée de ma part pour le Jardin du Roi, à cette famille recommandable, dont je n'ose citer le nom, mais que la Nature en

lui révélant ſes doux ſecrets, & lui confiant le ſoin particulier de ſes tréſors cachés, place au rang de ſes plus chers favoris. Ces plantes ne ſont point parvenues à leur deſtination; je tiens de la bouche de l'Agent de France, que le vaiſſeau qui les portoit a fait naufrage.

J'ai été plus heureux à l'égard des deſſins que j'en avois tirés, je les ai rapportés avec moi. Un très-habile botaniſte m'a atteſté n'en pas connoître la plus grande partie; le Public en jouira par la ſuite.

Je rentre dans des détails plus faciles & qui ſont à ma portée. Je veux parler de mes chers Gonaquois.

A la ſeule inſpection de ces Sauvages, il ſeroit difficile de deviner leur âge; à la vérité les vieillards ont des rides; l'extrémité de leurs cheveux griſonne foiblement; mais jamais ils ne blanchiſſent, & je préſume qu'ils ſont très-vieux à ſoixante-dix ans.

Les Sauvages meſurent l'année par les époques de ſéchereſſe & de pluie; cette diviſion eſt générale pour l'habitant des tropiques; ils la ſous-diviſent par les Lunes; ils ne comptent plus

ses jours, si le nombre excède celui des doigts de leurs mains, c'est-à-dire dix. Passé cela, ils désignent le jour ou le temps par quelqu'époque remarquable, par exemple un orage extraordinaire, un Eléphant tué, une épizootie, une émigration, &c. Ils indiquent les instans du jour par le cours du Soleil. Il vous diront en montrant avec le doigt: « Il étoit LÀ quand » je suis parti, & LÀ quand je suis arrivé. » Cette méthode n'est guères précise; mais malgré son inexactitude, elle donne des à peu près suffisans à ces peuples, qui n'ayant ni rendez-vous galans, ni procès à suivre, ni perfidies à commettre, ni lâchetés à publier, ni cour flétrissante & basse à faire à d'ignares protecteurs, & jamais une pièce nouvelle à siffler, voyent tranquillement le Soleil achever son cours, & s'inquiètent peu si vingt mille horloges apportent aux uns la peine, aux autres le bonheur.

Quand les Hottentots sont malades, outre les ligatures dont j'ai parlé, ils ont recours à quelques plantes médicinales qu'une pratique usuelle leur a fait connoître. Ils ont parmi eux quelques hommes plus instruits en cette partie

& qu'ils conſultent ; cependant comme il n'y a point de ſcience plus occulte que la médecine & que les maladies internes ne parlent point aux yeux d'une manière ſenſible, ils ſont fort embaraſſés pour les gouverner ; mais à cela près de quelques victimes, il en impoſent tout autant que chez nous par leur grimoire, & démontrent clairement que la maladie étoit incurable quand le malade eſt mort. Ils s'entendent un peu mieux à panſer & à guérir les plaies, même à remettre des luxations ou des fractures; il eſt rare de voir un Hottentot eſtropié.

Un ſentiment bien délicat pour des Sauvages les fait ſe tenir à l'écart lorſqu'ils ſont malades ; rarement les aperçoit-on ; il ſemble qu'ils ſoient honteux d'avoir perdu la ſanté ; certes il n'entre jamais dans l'imagination d'un Hottentot d'expoſer ſon état pour exciter les ſecours & la commiſération ; c'eſt un moyen forcé mais inutile dans un Pays où tout le monde eſt compâtiſſant.

Ils n'ont nulle idée de la ſaignée & de l'uſage que nous en faiſons ; je ne crois pas qu'il ſe trouvât chez eux un ſeul homme de bonne volonté, qui conſentît à ſe laiſſer faire cette opé-

ration; à l'égard des Hottentots-Colons, comme ils se sont habitués aux mœurs Européenes, ils en ont aussi gagné les maladies, & adopté les remèdes.

L'opération que font les Médecins dont parle ce fameux Kolbe, l'usage qu'il prête aux Hottentots des déserts, de consulter les entrailles d'un Mouton, de pendre au cou du malade la coëffe de l'animal, de l'y laisser pourir & tous les contes de cette espèce furent écrits pour le peuple, & sont, tout au plus, dignes d'amuser le peuple; là où il n'y a ni religion, ni culte, il ne peut exister de superstition. Il est encore moins vrai que, dans la Horde, ces Médecins prétendus jouissent d'un grade supérieur aux Prêtres. Il n'y a, pour être plus exact, ni Médecins, ni grades, ni Prêtres, & dans l'idiome Hottentot aucun mot n'exprime aucune de ces choses.

Pour sentir jusqu'à quel point erra l'imagination de ce visionnaire, il suffit de lire dans son ouvrage qu'un Médecin Hottentot employa le vitriol romain pour guérir un malade de la Lépre. Comment ces Sauvages auroient-ils appris à connoître ce sel qui ne se trouve point chez

eux, puiſqu'il eſt le réſultat d'une opération chimique; il falloit du moins, pour donner quelque vraiſemblance à une pareille balourdiſe, ſuppoſer des connoiſſances à ces peuples, leur prêter nos arts, nos alambics, nos fourneaux & tout l'attirail de la Pharmacie.

Dès qu'un Hottentot expire, on l'enſevelit dans ſon plus mauvais Kros, on ploye ſes membres de manière que le cadavre en ſoit entièrement enveloppé. Ses parens le tranſportent à une certaine diſtance de la Horde, & le dépoſant dans une foſſe creuſée à cette intention & qui n'eſt jamais profonde, ils le couvrent de terre, enſuite de pierres s'ils en trouvent dans le Canton; il ſeroit difficile qu'un pareil mauſolée fut à l'abri des atteintes du Jakal & de l'Hienne; le cadavre eſt bientôt déterré & dévoré.

Quelque mal rendu que ſoit ce dernier devoir, le Hottentot ſur ce point mérite peu de blâme, lorſqu'on ſe rappelle les cérémonies funébres de ces anciens & fameux Parſis attachés encore aujourd'hui à l'uſage conſtant d'expoſer leurs morts ſur des tours élevées ou dans des cimetières découverts, afin que les Corbeaux

& les Vautours viennent s'en repaître & les emporter par lambeaux.

Le Sauvage, en dépoſant avec reſpect les reſtes inanimés de ſon père, de ſon ami dans la terre, charge les ſels & les ſucs diſſolvans qu'elle renferme, de la tranquille & lente décompoſition du cadavre; s'il ne réuſſit pas toujours au gré de ſon attente & qu'il ne retrouve plus les cendres de ce qui lui fut cher, il s'afflige, il ſe lamente & montre aſſez toute la piété de ſes mœurs, & l'humanité religieuſe de ſon caractère.

Quand c'eſt un chef de Horde qu'on a perdu, les cérémonies augmentent, c'eſt à dire que le tas de pierres & de terre ſous lequel on l'enſevelit eſt plus conſidérable & plus apparent.

Si le mort eſt regretté, la famille eſt plongée dans le deuil & la conſternation; la nuit ſe paſſe dans des cris & des hurlemens mêlés d'imprécations contre la mort; les amis qui ſurviennent augmentent les clameurs, que de loin on prendroit autant pour l'ivreſſe de la joie que pour les accens du déſeſpoir; quoi qu'il en ſoit, les ſignes de leur douleur ne ſont pas équivoques pour celui qui vit au milieu

d'eux, j'en ai vu qui verſoient des larmes abondantes & bien amères.

Monſieur Sparmann avoit été témoin dans les Colonies, d'une ſcène qu'il raconte ainſi : « deux vieilles femmes ſecouoient & frap» poient à coups de poings un de leurs com» patriotes mourant ou même déjà mort, & » lui crioient aux oreilles des reproches & des » paroles conſolantes ».

Il ne faut pas s'abuſer ſur un conte de cette eſpèce. Si ces femmes avoient été perſuadées que le jeune-homme fut mort, elles auroient certainement ſupprimé de leurs careſſes les tiraillemens & les coups de poing ; mais ces mouvemens que le docteur préſente comme les agitation convulſives du déſeſpoir, n'étoient qu'un moyen de remplacer les liqueurs ſpiritueuſes auxquelles on a toujours recours en Europe, pour éclaircir un doute auſſi facheux, & dont ces peuples ſont privés. L'agitation violente employée par les deux vieilles, eſt un remède auſſi efficace & qui produit apparemment de bons effets, puiſque Monſieur Sparmann ajoute qu'il opéra la réſurrection du malade.

La petite vérole, qui a ſi ſouvent ravagé les

Kraals-Hottentots des Colonies, n'a jamais paru qu'une ſeule fois chez les Gonaquois; elle leur enleva plus de la moitié de leur monde; ils la redoutent au point, elle leur inſpire tant d'horreur, qu'à la première nouvelle qu'elle attaque une des Colonies, ils abandonnent tout & s'enfuient dans le plus profond du déſert; malheur à ceux de leurs malades qu'ils ſoupçonneroient en être atteints! convaincus qu'il n'eſt aucun remède à ce fléau dangereux, que ce ſoit un père, une épouſe, un enfant, peu importe, la voix du ſang paroît ſe taire; on les abandonne à leur malheureux ſort; privés de ſecours, ils faut qu'ils périſſent de faim, ſi ce n'eſt des accès de leur mal.

Cette frayeur bien naturelle à des peuples Sauvages ne contredit point leur piété ſi ſainte & la pureté de leurs mœurs; l'image de la dévaſtation de leurs Hordes, toujours préſente à leur imagination, eſt bien faite pour les porter un moment à l'abandon des plus ſacrés devoirs; mais on eſt révolté de lire dans des Auteurs anciens, & d'entendre un Voyageur moderne répéter d'après eux, que les Hottentots, lorſqu'il leur prend fantaiſie de changer leur do-

micile, abandonnent, ſans pitié comme ſans regret, leurs vieillards & tout ce qui leur eſt inutile & pourroit contribuer à retarder leur marche; cette aſſertion ne doit pas être préſentée comme une règle, un uſage général: à moins qu'ils ne ſe trouvent dans une circonſtance auſſi impérieuſe & fatale que celle dont je viens de parler, ou dans la guerre, quelles raiſons peuvent les contraindre à hâter plutôt qu'à ralentir leur marche? Au reſte, je ne croirai jamais que le Hottentot en agiſſe ainſi ſans éprouver de longs & de mortels regrets.

Attaqué par un ennemi ſupérieur, hors d'état de repouſſer la force par la force, on ſe diſperſe, on s'éloigne comme on peut, & c'eſt dans ce cas le ſeul parti raiſonnable qu'on puiſſe prendre. On eſt bien forcé malgré ſoi quand on eſt ſurpris par l'ennemi, de laiſſer en arrière les vieillards, les malades, les traîneurs, tout ce qui ne peut ſuivre; quel eſt l'homme aſſez mal inſtruit des ſuites déſaſtreuſes de la guerre pour faire au Hottentot un crime d'une néceſſité ſous laquelle l'Européen même ne ſeroit pas exempt de plier?

Je vais plus loin, & je ne crains pas de tout dire.

dire : Les Sauvages ne balancent pas à employer ce même expédient contre la famine, malheur non moins redoutable que la petite vérole, & la guerre, quand ils en ſont attaqués; dans ce cas, l'abandon de quelques individus, que d'ailleurs on ne pourroit ſauver, devient un ſacrifice néceſſaire au bien de tous; ceux qui fuyent ne ſont pas ſûr eux-mêmes d'échapper au fléau général. Plus des trois-quarts périſſent dans la route, au milieu des ſables & des rochers, brûlés par la ſoif, & conſumés par la faim; le petit nombre qui ſurvit, fait de longues marches avant d'avoir trouvé quelques légères reſſources.

Tels ſont les trois motifs qui prêtent aux Hottentots une barbarie à laquelle ils ſe voyent contraints par une force plus invincible que le devoir & l'amour. La Nature ne peut rien dans ces cœurs timides & ſimples; mais, pour s'endormir un moment, elle n'en eſt pas moins forte & moins grande, & les calamités publiques pour des peuples qui n'ont pas la première des combinaiſons de nos arts, & nul moyen de les appaiſer, ſi ce n'eſt la plus prompte fuite, ne peuvent être le creuſet pour les éprouver, ni la règle de les juger.

On ne donnera pas, je l'eſpère, pour un quatrième exemple de leur barbarie, ces émigrations indiſpenſables auxquelles les aſſujétit la différence des ſaiſons; une ſéchereſſe extraordinaire a tari les ſources & les lagunes qui les environnoient; un Soleil dévorant a brûlé tous les pâturages; une épizootie ſe déclare dans les environs; l'une ou l'autre de ces cauſes les force à changer de demeure; mais cette tranſlation néceſſaire ſe fait toujours tranquillement, ſans confuſion, quoiqu'avec promptitude; on éloigne d'abord les troupeaux; on place les vieillards & les impotens ſur des Bœufs; on ne laiſſe perſonne derrière ſoi; tous les effets précieux ſont en avant; & tous enſemble, voyageant paiſiblement, vont planter le piquet, & s'établir dans le premier endroit qui convient à leur manière de vivre, ainſi qu'à leurs beſoins. J'ai ſouvent rencontré des Hordes qui avoient été obligées de s'expatrier pour quelqu'un de ces motifs; les vieillards, les malades, tout étoit de la partie; combien de fois avec quelques bouts de tabac, mieux encore quelques verres de liqueur, qui ranimoient & faiſoient ſourire ces pauvres gens, n'ai-je

pas eu la ſatisfaction de voir couler les larmes de la reconnoiſſance ; & lorſque me ſéparant d'eux & reprenant ma route, j'arrivois le jour même ou le lendemain ſur la place qu'ils avoient abandonnée, j'avois beau examiner ces lieux & fureter dans tous les environs, je ne trouvois nulle trace de l'inſenſibilité dont on les accuſe; toutes les huttes étoient enlevées ; les effets, les animaux domeſtiques, tout avoit ſuivi.

Les enfans, ou à leur défaut, les plus proches parens d'un mort, s'emparent de ce qu'il laiſſe ; mais la qualité de chef n'eſt point héréditaire. Il eſt toujours nommé par la Horde ; ſon pouvoir eſt bien limité. Maître de faire le bien qu'il veut, il ne l'eſt en aucun cas de faire le mal; il ne porte aucune marque extérieure de diſtinction; il n'eſt pas plus privilégié que les autres, ſi l'on excepte toutefois l'uſage d'aller à ſon tour garder les beſtiaux qui ſont en campagne; dans les conſeils ſon avis prévaut, s'il eſt jugé bon; autrement on n'y a nul égard. Quand il s'agit d'aller au combat, on ne connoît ni grade ni diviſions, ni Généraux ni Capitaines; tous ſont Soldats ou Colonels. Chacun attaque ou ſe défend à ſa guiſe; les plus hardis mar-

chent à la tête ; &, lorſque la victoire ſe déclare, on n'accorde pas à un ſeul homme l'honeur d'une action que le courage de tous a fait réuſſir ; c'eſt la Nation entière qui triomphe.

De toutes les Nations que j'ai vues juſqu'ici, la Gonaquoiſe eſt la ſeule qu'on puiſſe regarder comme libre; bientôt peut-être ces peuples ſeront obligés de s'éloigner ou de recevoir les loix du Gouvernement. Toutes les terres de l'Eſt étant généralement bonnes, les Colonies cherchent à s'étendre de ce côté, le plus qu'elles peuvent; leur avarice y réuſſira ſans doute un jour. Malheur alors à ces peuplades fortunées & tranquilles! les invaſions & les maſſacres détruiront juſqu'aux traces de la liberté. C'eſt ainſi qu'ont été traitées toutes ces Hordes dont parlent les Auteurs anciens & qui, par démembremens avilis & foibles, ſont tombées dans la dépendance abſolue des Hollandois ; l'exiſtence des Hottentots, leurs noms & leur hiſtoire paſſeront alors pour des fables, à moins que quelque Voyageur, curieux d'en découvrir les reſtes, n'ait aſſez de courage pour s'enfoncer dans les déſerts reculés qu'habitent les grands Namaquois où les rochers de plus

en plus durcis par les temps, & les montagnes ſtériles & décrépites n'offrent pas un chétif plant d'arbres digne de fixer l'avidité ſpéculative des Blancs.

Les peuplades citées par Kolbe, ſous les noms de *Gunjemans* & de *Koopmans*, n'ont jamais exiſté.

Le nom de *Gunjemans* ne ſignifie rien dans le langage Hottentot; ce nom fut corrompu par quelque Voyageur qui, n'entendant point ce langage, l'aura mal écrit; il falloit écrire *Goed-mans*, deux mots Hollandois qui ſignifient bons-hommes ou bonnes-gens, qualification qu'ont donnée les premiers Colons à tous les Hottentots en général, parce qu'ils les trouvoient tranquilles & fort accommodans.

Koopmans a pareillement été donné à ceux qui ont fait les premiers échanges; ce ſont deux mots qui ſignifient, en très bon Hollandois, négociant ou marchand, mais qui ne conviennent pas plus à une Nation qu'à toute autre; c'eſt ainſi que ne comprenant point les langues d'un Pays, un Voyageur en retient mal les expreſſions, les ortographie plus mal encore, & fait un nom Sauvage avec un barbariſme. Les mœurs

& tout ce qui concerne les divers peuples étrangers ne feront jamais exactement décrits fi l'on n'en parle les divers langages.

Si, par exemple, les Auteurs qui ont avancé que les Hottentots adorent la Lune, avoient compris le fens des paroles qu'ils chantent à fa clarté, ils auroient fenti qu'il n'eft queftion ni d'hommages, ni de prières, ni d'invocations à cet aftre paifible; ils auroient reconnu que le fujet de ces chants étoit toujours une aventure arrivée à quelqu'un d'entr'eux ou de la Horde voifine, & qu'autant improvifateurs que les Négres, ils peuvent chanter toute une nuit fur le même fujet en répétant mille fois les mêmes mots. Ils préfèrent la nuit au jour, parce qu'elle eft plus fraîche, & qu'elle invite à la danfe, aux plaifirs.

Lorfqu'ils veulent fe livrer à cet exercice, ils forment, en fe tenant par la main, un cercle plus ou moins grand, en proportion du nombre des danfeurs & des danfeufes toujours fymétriquement mêlés. Cette chaîne fe fait & tournoie de côtés & d'autres. Elle fe quitte par intervalles, pour marquer la mefure; de temps en temps chacun frappe des mains fans rompre pour

cela la cadence ; les voix ſe réuniſſent aux inſtrumens, & chantent continuellement HOO HOO ! C'eſt le refrain général. Quelquefois un des danſeurs quittant le cercle, paſſe au centre; là, il forme à lui ſeul une eſpèce de pas Anglois, dont tout le mérite & la beauté conſiſtent à l'exécuter avec autant de viteſſe que de préciſion, ſans bouger de la place où ſon pied s'eſt poſé; enſuite on les voit tous ſe quitter les mains, ſe ſuivre nonchalament les uns après les autres affectant un air triſte & conſterné, la tête penchée ſur l'épaule, les yeux baiſſés vers la terre qu'ils fixent attentivement ; le moment qui ſuit, voit naître les démonſtrations de la joie, de la gaîté la plus folle; ce contraſte les enchante, quand il eſt bien rendu. Tout cela n'eſt au fond qu'un aſſemblage alternatif de pantomimes très-bouffones & très-amuſantes. Il faut obſerver que les danſeurs font entendre ſans ceſſe un bourdonnement ſourd & monotone, qui n'eſt interrompu que lorſqu'ils ſe réuniſſent aux ſpectateurs pour chanter en chorus le merveilleux HOO ! HOO ! qui paroît être l'ame & le point d'orgue de ce magnifique charivari. On finit aſſez ordinairement par un ballet général ; c'eſt à dire

que le cercle ſe rompt, & qu'on danſe pêle-mêle comme chacun l'entend ; on voit alors l'adreſſe & la force briller dans tout leur jour. Les beaux danſeurs répètent, à l'envi l'un de l'autre, ces ſauts périlleux & ces gargouillades qui, dans nos grandes Académies de muſique excitent des Ha Ha tout auſſi bien mérités & ſentis que les Ho Ho d'Afrique.

Les inſtrumens qui brillent là par excellence, ſont le *Goura*, le *Joum-Joum*, le *Rabouquin* & le *Romelpot.*

Le *Goura* a la forme d'un arc de Hottentot Sauvage. Il eſt de la même grandeur; on attache une corde de boyau à l'une de ſes extrémités, & l'autre bout de la corde s'arrête par un nœud dans un tuyau de plume aplatie & fendue. Cette plume déployée forme un triangle iſocèle très-alongé, qui peut avoir environ deux pouces de longueur; c'eſt à la baſe de ce triangle qu'eſt percé le trou qui retient la corde; & la pointe, ſe repliant ſur elle-même, s'attache avec une courroie fort mince à l'autre bout de l'arc; cette corde peut être plus ou moins tendue ſelon la volonté du muſicien; lorſque pluſieurs *Gouras* jouent enſemble, ils

ne ſont jamais montés à l'uniſſon; tel eſt ce premier inſtrument qu'on ne ſoupçonneroit point être un inſtrument à vent, quoiqu'il ne ſoit certainement que cela. On peut en voir la figure, dans la planche VII, à côté de la Hottentote. On le tient à peu près comme le cor de chaſſe; le bout de l'arc où ſe trouve la plume eſt à la portée de la bouche du joueur; il l'appuie ſur cette plume &, ſoit en aſpirant, ſoit en expirant, il en tire des ſons aſſez mélodieux; mais les Sauvages qui réuſſiſſent le mieux, ne ſavent y jouer aucun air; ils ne font entendre que des ſons fluttés ou lourrés, tels que ceux qu'on tire, d'une certaine manière, du violon & du violencelle. Je prenois plaiſir à voir l'un de mes compagnons nommé *Jean*, qui paſſoit pour un virtuoſe, régaler pendant des heures entières ſes camarades qui, tranſportés, ravis, l'interrompoient de temps en temps, en s'écriant « Ho! » que celle-là eſt charmante!... recommence » là »! Jean recommençoit; mais ce n'étoit plus la même; car, comme je le diſois, on ne peut ſuivre aucun air ſur cet inſtrument dont tous les tons ne ſont dus qu'au haſard & à la qualité de la plume. Les meilleures ſont celles qu'on

tire de l'aile d'une eſpèce d'Outarde; quand il m'arrivoit d'abattre un de ces animaux, j'étois toujours ſollicité à faire un petit ſacrifice pour l'entretien de notre Orcheſtre.

Le Goura change de nom quand il eſt joué par une femme, uniquement parce qu'elle change la manière de s'en ſervir; il ſe transforme en *Joum-Joum;* aſſiſe à terre, elle le place perpendiculairement devant elle, de la même façon qu'on tient les Harpes en Europe; elle l'aſſujétit par le bas en paſſant un pied entre l'arc & la corde, obſervant de ne point la toucher; la main gauche tient l'arc par le milieu; &, tandis que la bouche ſouffle ſur la plume, de l'autre main, la muſicienne frappe la corde en différens endroits avec une petite baguette de cinq ou ſix pouces; ce qui opère quelque variété dans la modulation; mais il faut approcher l'oreille pour ſaiſir diſtinctement la dégradation des ſons. Au reſte cette manière de tenir l'inſtrument m'a frappé; elle prête des graces à la Hottentote qui en joue.

Le *Rabouquin* eſt une planche triangulaire, ſur laquelle ſont attachées trois cordes de boyau ſoutenues par un chevalet, & qui ſe tendent

à volonté, par le moyen de chevilles, comme nos inſtrumens Européens; ce n'eſt autre choſe qu'une Guitare à trois cordes; tout autre qu'un Hottentot en tireroit peut-être quelque parti, & le rendroit agréable; mais celui-ci ſe contente de le pincer avec ſes doigts, & le fait ſans ſuite, ſans art & même ſans intention.

Le *Romelpot* eſt le plus bruyant de tous les inſtrumens de ces Sauvages; c'eſt un tronc d'arbre creuſé qui porte deux ou trois pieds, plus ou moins, de hauteur; à l'un des bouts, on a tendu une peau de Mouton bien tanée, qu'on frappe avec les mains, ou pour parler plus clairement, avec les poings, quelquefois même avec un bâton; cet inſtrument qui ſe fait entendre de fort loin, n'eſt pas à coup ſûr un chef-d'œuvre d'invention; mais, dans quelque Pays que ce ſoit, c'eſt aſſez la méthode de remplacer par du bruit ce qu'on ne peut obtenir du goût.

Peut-être me ſuis-je un peu trop appeſanti ſur la deſcription des danſes & des divers inſtrumens des Hottentots; ceux-ci, comme on le voit, ne ſont pas bien curieux; mais ce détail qui tient par quelque côté aux mœurs des Sauvages ne

méritoit pas non plus d'être entièrement négligé.

Tout près de la Nature & sous sa garde immédiate, le Sauvage n'a nul besoin de nos orchestres bruyans & bien harmonieux pour s'exciter, dans ses fêtes, aux vives démonstrations du plaisir & de la joie; la modulation bornée & monotone de sa musique lui suffit, & je crois même qu'il s'en passeroit volontiers, & ne sauteroit pas moins bien.

Dans son *Choix de lectures Géographiques*, un de nos Auteurs modernes, qui s'est fait une loi d'étudier les hommes en même temps qu'il décrivoit les lieux, observe avec beaucoup de sagacité » que, dans un Etat policé, la danse & le » chant sont deux arts; mais qu'au fond des » forêts ce sont presque des signes naturels de » la concorde, de l'amitié, de la tendresse & » du plaisir; nous apprenons, sous des maîtres, » ajoute ce Savant, à déployer notre voix, à » mouvoir nos membres en cadence; le Sau- » vage n'a d'autre maître que sa passion, son » cœur & la Nature; ce qu'il sent, nous le » simulons; aussi le Sauvage qui chante ou qui » danse, est-il toujours heureux ».

J'ai fait remarquer que les Hottentots ne

s'aſſemblent guères que la nuit pour ſe divertir ; les occupations journalières ne leur laiſſent point d'autre temps. Chacun a ſes devoirs à remplir. Il faut ſurveiller ſans ceſſe les troupeaux épars dans les champs, non ſeulement pour empêcher qu'ils ne s'égarent, mais pour les garantir de l'atteinte des animaux carnaſſiers qui les épient continuellement ; il faut les panſer & les traire deux fois par jour ; il faut travailler aux nattes, amaſſer le bois ſec pour les feux du ſoir ; il faut pourvoir à ſa ſubſiſtance, & chercher des racines ; ces dernières occupations appartiennent particulièrement aux femmes ; les hommes, de leur côté, vont à la chaſſe, font la revue des piéges qu'ils ont tendus en divers endroits, fabriquent les flèches, &, tous les inſtrumens dont ils ont beſoin ; & quoique ces inſtrumens & tous les ouvrages de leurs mains ſoient en général aſſez mal tournés & groſſiers, ils exigent de leur part beaucoup de temps & de peines, parce qu'ils ſont privés d'une foule d'outils ſi néceſſaires pour abréger le travail ; & toujours l'adreſſe chez eux, eſt bien moins admirable que la patience.

Il ſeroit étonnant que ces peuples que j'ai

ſi ſouvent fréquentés, avec leſquels j'ai vécu ſi long-temps, euſſent été aſſez adroits ou aſſez faux pour ſe cacher de moi au point que je ne me fuſſe jamais aperçu, ni par leurs diſcours, ni dans leur pratique de vivre, d'aucun ſigne ou d'aucun acte de ſuperſtition; je me garderai bien de donner comme des uſages religieux certaines privations qu'ils s'impoſent eux-mêmes, & qui paroiſſent ſi naturelles & ſi ſimples quand on s'eſt donné la peine de les approfondir; par exemple, ils ne mangent preſque jamais du Liévre ni de la Gazelle nommée *Duykers*; le Liévre eſt à leurs yeux un animal informe qui les dégoute; la viande du Duykers leur ſemble trop noire; en outre, ces deux animaux ſont toujours d'une maigreur extrême, raiſon ſuffiſante pour qu'ils les rejettent; mais la preuve la plus frappante que nulle idée chimérique ne les prive de cette reſſource, c'eſt qu'au beſoin & dans les momens de diſette, je les ai vus ſe tenir heureux d'y pouvoir recourir. De ce qu'un Hollandois ſe révolteroit à la vue du plat de Limaçons de vignes ou de Grenouilles le mieux apprêté, tandis que le François s'accommode de ce mets peu délicat, s'en ſuit-il que le dégoût du Batave doive être

regardé comme une abſtinence religieuſe ordonnée par le Conſiſtoire ?

Avant d'annoncer, comme un des rites eſſentiels des Hottentots, la cérémonie de ſe couper une phalange ſoit du doigt ſoit du pied, avant de lui attribuer la ſemi-caſtration pour le même motif, il étoit raiſonnable de conſtater d'abord la vérité de ces deux faits; Kolbe les avoit ouï raconter comme bien d'autres; mais il ne les avoit jamais éclaircis; il le prouve aſſez, lorſqu'il attribue ces uſages à tous les Hottentots, indiſtinctement, ce qui n'eſt pas moins faux que toutes les autres aſſertions de cet Auteur; Monſieur Sparmann tombe également dans la plus étrange des erreurs, lors même qu'il ſoutient, contre ce Kolbe, que la ſemi-caſtration n'eſt pratiquée nulle part. Ces deux cérémonies ont lieu encore actuellement chez deux Hordes ſituées au Nord du Cap ſous le vingt-huitième dégré de latitude, ſavoir les *Geiſſiquois* & les *Koraquois* Cantons dans leſquels j'ai trouvé les Giraffes, dont je parlerai dans mon ſecond Voyage; aſſurément le Philoſophe Kolbe n'a jamais pénétré juſques-là, ſi ce n'eſt en ſonge.

Le Docteur Sparmann s'eſt toujours laiſſé

tromper lorſqu'au ſujet des Gonaquois, il penche à croire que ces Hordes ſe circonciſent; les Colons me l'avoient aſſuré comme à lui; c'étoit une puiſſante raiſon d'en douter; mais juſqu'ici plus à la portée que perſonne de m'éclairer ſur un fait auſſi important, j'atteſte au contraire que cette Nation & tous les Hottentots ſans exception ont le prépuce d'une grandeur démeſurée, caractère qui les diſtingue aſſez des autres Sauvages & qui n'a point été certainement remarqué.

Il en eſt de même de ce tablier révoltant des Hottentotes auquel on a fait jouer ſi long-temps un rôle ridicule dans l'hiſtoire, ou plutôt la fable de ces peuples; une autre bizarrerie qui découle toujours de la même ſource, le leur a retranché non moins légèrement, quoiqu'il ſoit toujours de mode chez une Horde dont je vais parler inceſſamment; je dis qu'il eſt de mode; car, bien loin qu'il ſoit un préſent de la Nature, on doit le regarder comme un des rafinemens les plus monſtrueux qu'ait jamais inventés je ne ſais quelle coquetterie toute particulière à un très-petit coin du monde connu.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que les familles

familles de Sauvages couchent pêle-mêle dans une même hutte, & ne connoiſſent point les différences de l'âge, ni cette horreur invincible qui ſépare les êtres rapprochés par le ſang. A la vérité, ces Sauvages bornés au ſtricte néceſſaire n'ont point imaginé de ſauver par une décence apparente, toute la turpitude d'une inclination monſtreuſe, & l'on ne voit point chez eux appartement pour le frère, appartement pour la ſœur, appartemens pour la mère & le fils; mais conclure de ce qu'ils n'ont qu'un même toit, qu'un même grabat, qu'une même natte pour ſe délaſſer des travaux du jour, qu'ils vivent à l'inſtar des animaux, c'eſt outrager la Nature, & calomnier l'innocence? il n'y a qu'un Auteur mal-inſtruit, ou mal-intentionné qui ſe ſoit permis d'accréditer ces ſoupçons infâmes; ouï toute une famille habite une même hutte; ouï le père ſe couche avec ſa fille, le frère avec ſa ſœur, la mère avec ſon fils; mais, au retour de l'Aurore, chacun ſe lève avec un cœur pur & ſans avoir à rougir devant l'Auteur des êtres ou l'une des créatures qu'il a marquées du ſceau de ſa reſſemblance. Le Sauvage n'eſt ni brute ni barbare. Le vrai monſtre eſt celui qui voit

le crime partout où il le ſuppoſe & qui l'affirme ſur l'odieux témoignage de ſa conſcience.

J'ai viſité plus d'une peuplade de Sauvages, & n'ai trouvé par-tout que retenue & circonſpection chez les femmes; je puis ajouter auſſi chez les hommes; l'Auteur que j'ai ſi ſouvent contredit rend hommage à la vérité, lorſqu'il confeſſe que, d'après la nudité des Sauvages, on les jugeroit mal, ſi l'on croyoit qu'ils ont auſſi peu de modeſtie que de voile, qu'il a eu de la peine à trouver des hommes qui, ſous l'appât même des préſens conſentiſſent à déranger aſſez leurs Jackals pour qu'il pût ſe convaincre par ſes yeux s'ils étoient ou n'étoient point circoncis.

J'ai dit ailleurs que le commerce avec les Blancs étoit la ruine & le fléau des mœurs; les Hottentots des Colonies en fourniſſent une preuve trop frappante : ceux du déſert n'étant point d'une nature différente, céderont peut-être un jour à la ſéduction, ſi elle arrive juſqu'à eux & ſe laiſſeront entraîner par l'exemple. Lorſque M. Forſter, dans ſon *Voyage autour du monde* avec le Capitaine Cook, nous apprend que les femmes de l'île de Pâques étoient

des *Courtisanes lubriques*, il ne nous cache pas que les Matelots de son équipage se livroient ouvertement & sans pudeur, aux plus infâmes débauches avec elles; mais ce qu'il falloit ajouter sans crainte, c'est que les femmes Sauvages, une fois visitées par des Européens corrompus, & trop instruites de leurs inclinations perverses, se livrent sans réserve à tous ceux à qui il plaît de s'en emparer, & les servent à leur goût, sans doute, dans la seule frayeur des extrémités cruelles dont les Blancs sont capables.

Par tout où l'envie de m'instruire m'a fait entamer cette matière avec les femmes que j'ai rencontrées, j'en ai toujours reçu la réponse uniforme & simple qu'elles adressent à tous ceux qui les soupçonnant de communications incestueuses, cherchent à s'en éclaircir par leurs propres aveux. » Vous nous assimilez donc aux bêtes, me di» soient-elles; les bêtes seules sont capables » de faire ce que vous dites ».

Puissé-je ne me pas tromper! je crois à la Vertu pour ceux même qui ne connoissent pas ce mot, & n'ont point fait d'immenses commentaires sur l'idée qu'il renferme. Ce sentiment inné dans le cœur de l'homme, quand l'exemple

& l'éducation ne l'ont pas corrompu, lui fut donné en ſigne de ſa nobleſſe & de ſa diſtinction. L'horreur de s'unir à ſon propre ſang, eſt un des plus grands caractères par lequel le créateur voulut ſéparer l'eſpèce humaine de la claſſe des animaux ; & la plus infâme dépravation briſa ſeulec ette barrière inſurmontable.

J'oſe donc atteſter que, s'il eſt un coin de la terre où la décence dans la conduite & dans les mœurs ſoit encore honorée, il faut aller chercher ſon temple au fond des déſerts. Le Sauvage n'a reçu ces principes ni de l'éducation ni des préjugés ; il les doit à la Nature ; l'amour en lui n'eſt qu'un beſoin très-borné ; il n'en a point fait, comme dans les Pays civiliſés, une paſſion tumultueuſe, qui traîne le déſordre & le ravage après elle ; en vain, à l'exemple de Buffon, tenterois-je de déraciner cette fiévre de l'ame, cette maladie des imaginations exaltées ; je ne briſerai point un autel couvert des riches préſens des Romanciers & des Poëtes ; j'aurois trop à combattre ; & la divinité qui doit ſa naiſſance à d'auſſi belles chimères, ameuteroit contre moi ſes brames & ne me pardonneroit pas ce grand ſacrilége.

Un physionomiste, ou si l'on veut un bel esprit moderne, réjouiroit les cercles en assignant au Hottentot, dans la chaîne des êtres, une place entre l'homme & l'Orang-outan; je ne puis consentir à lui donner ce portrait; les qualités que j'estime en lui ne sauroient le dégrader à ce point, & je lui ai trouvé la figure assez belle, parce que je lui connois l'ame assez bonne. Il faut pourtant convenir qu'il a dans les traits un caractère particulier qui le sépare en quelque sorte du commun des hommes; les pommettes de ses joues sont très-proéminentes, de telle sorte que son visage étant fort large dans cette partie, & la mâchoire au contraire excessivement étroite, sa physionomie va toujours en diminuant jusqu'au bout du menton; cette configuration lui donne un air de maigreur qui fait paroître sa tête très-disproportionnée & trop petite pour un corps gras & bien fourni; son nez plat n'a quelquefois pas six lignes dans sa plus grande élévation; ses narines, en revanche, sont très-ouvertes & dépassent souvent, en hauteur, le dos de son nez; sa bouche est grande & meublée de dents petites, bien perlées & d'une blancheur éblouissante; ses yeux très-

beaux & bien ouverts inclinent un peu du côté du nez comme ceux des Chinois ; à l'œil ainſi qu'au toucher, on voit que ſes cheveux reſſemblent à de la laine ; ils ſont courts, friſés & d'un noir d'ébaine ; il ne porte que très-peu de poil, encore a-t-il ſoin de s'épiler ; ſes ſourcils naturellement dégarnis ſont exempts de ce ſoin ; la barbe ne lui croît que ſous le nez & à l'extrémité du menton ; il ne manque point de l'arracher, à meſure qu'elle ſe montre ; cela lui donne un air efféminé qui, joint à la douceur naturelle qui le caractériſe, lui enlève cette impoſante fierté commune à tous les hommes de la Nature & qui leur a mérité le ſuperbe titre de Roi.

Quant aux proportions du corps, le Hottentot eſt parfaitement moulé. Sa démarche eſt gracieuſe & ſouple ; tous ſes mouvemens ſont aiſés, bien différens des Sauvages de l'Amérique méridionale qui ne paroiſſent avoir été qu'ébauchés par la Nature.

Les femmes avec des traits plus fins ont cependant le même caractère de figure ; elles ſont également très-bien faites, ont la gorge admirablement placée & de la plus belle forme dans

la fraîcheur des ans, les mains petites & les pieds bien modelés, quoiqu'elles ne portent point de ſandales; le timbre de leur voix eſt doux, & leur idiome, en paſſant par leur gozier, ne manque pas d'agrément; elles ſe livrent, lorſqu'elles parlent, à une infinité de geſtes qui prêtent à leurs bras du développement & des graces.

Le Hottentot naturellement timide eſt également très-peu entreprenant. Son ſang-froid phlegmatique & ſon maintien réfléchi lui donnent un air de réſerve qu'il ne dépoſe même pas dans les momens de ſa plus grande joie, tandis qu'aucontraire toutes les Nations noires & baſanées ſe livrent au plaiſir avec l'abandon le plus expanſif & la gaîté la plus vive.

Une inſouciance profonde le porte à l'inaction & à la pareſſe; la garde de ſes troupeaux & le ſoin de ſa ſubſiſtance, voilà ſa plus grande affaire; il ne ſe livre point à la chaſſe en Chaſſeur, mais en homme que ſon eſtomac preſſe & tourmente. Du reſte, oubliant le paſſé, ſans inquiétude ſur l'avenir, le préſent ſeul le frappe & l'intéreſſe.

Mais il eſt bon, ſerviable & le plus généreux

comme le plus hofpitalier des Peuples; quiconque voyage chez lui eft affuré d'y trouver le gîte & la nourriture; ils reçoivent, mais n'exigent pas; fi le Voyageur a une longue route à faire, fi d'après les éclairciffemens qu'il demande, on connoît qu'il eft fans efpoir de rencontrer de fi tôt d'autres Hordes, celle qu'il va quitter l'approvifionne, autant que fes moyens le lui permettent, de toutes les chofes dont il a befoin pour continuer fa marche & gagner Pays.

Avant l'arrivée des Européens au Cap, les Hottentots ne connoiffoient point le commerce; peut-être même n'avoient-ils entr'eux nulle idée des échanges; mais, à l'apparition du tabac & de la quincaillerie, ils fe furent bientôt immifcés dans une partie des myftères mercantiles; ces objets qui n'étoient d'abord que des nouveautés agréables, avec le temps font devenus des befoins; ce font les Hottentots des Colonies qui les leur apportent, quand ils viennent à manquer; car il eft bon d'obferver que, quelqu'empreffés qu'ils foient de jouir de ces bagatelles, ils ne fe donneroient pas la peine de faire un pas pour les aller chercher eux-

mêmes, & préféreroient de s'en paſſer: leçon utile à ceux qui traînent leur vie dans l'agitation pour courir après des chimères.

Tels ſont ces peuples, ou du moins tels ils m'ont paru, dans toute l'innocence des mœurs & de la vie paſtorale. Ils offrent encore l'idée de l'eſpèce humaine en ſon enfance. Un trait ſublime que je place ici, quoiqu'il appartienne à mon ſecond Voyage beaucoup plus au Nord du Cap & vers la côte Oueſt, achèvera ce tableau que j'ai tracé dans toute la candeur & la vérité de mon ame, ſans éloquence, il eſt vrai, mais ſans enthouſiaſme, ſans vaines déclamations, avec cette naïveté de franchiſe qui m'eſt ſi chère & que j'aime à profeſſer ſans ceſſe.

Une Horde aſſez conſidérable de Kaminou-Kois étoit venue viſiter mon camp avec cette confiance que donnent toujours des intentions honnêtes & droites & que poſsèdent les hommes que leurs ſemblables n'ont point encore trompés. Forcé de ménager mes proviſions, il ne m'étoit pas poſſible de régaler tout ce monde avec de l'eau de vie; la troupe étoit trop nombreuſe; je ne pouvois, ſans imprudence, me montrer

généreux ; j'en fis donner un verre au Chef & à ceux qui, par leur figure & plutôt encore par leur âge, me paroiſſoient les plus reſpectables. Mais à quelles reſſources, à quels moyens n'a pas recours la bienfaiſance, & qu'elle eſt ingénieuſe quand elle veut ſe communiquer ! Quel fut mon étonnement, lorſque m'apercevant qu'ils conſervoient la liqueur ſans l'avaler, je les vis tous s'approcher de leurs camarades qui n'en avoient point reçu & la leur diſtribuer de bouche à bouche de la même manière dont les tendres oiſeaux du Ciel ſe donnent la becquée : je l'avouerai, cette action inattendue me troubla ; j'en demeurai ſtupéfait ; à la vue de cette ſcène touchante, quel cœur dénaturé n'eût point ſenti couler les larmes de l'attendriſſement ! plein d'admiration & de reſpect, ému juſques au fond de l'ame, j'allai me jeter dans les bras du Chef qui, comme les autres, venoit de partager la liqueur à ceux qui l'entouroient, & j'inondai de mes pleurs ſa figure vénérable. Beaux diſeurs, élégantes coquettes parfumées d'ambre & de muſc, criez à l'horreur & livrez-vous à vos charmantes grimaces ; les maux d'eſtomac, les vapeurs & tous les miaſmes d'une

ſanté débile, fruits ordinaires d'une vie honteuſe conſumée à trente ans, n'offroient rien de repouſſant à mes céleſtes Kaminou-Kois dans cette communication ſi douce & ſi fraternelle.

Je ne me ſuis jamais rappelé, ſans émotion, ce peuple reſpectable & pluſieurs autres encore chez qui j'ai vu répéter la même cérémonie; & lorſqu'en nous ſéparant je les voyois s'en retourner ſatisfaits & tranquilles: Mortels heureux, me diſois-je, conſervez long-temps cette précieuſe innocence; mais vivez ignorés! Pauvres Sauvages, ne regrettez point d'être nés ſous un Ciel brûlant, ſur un ſol aride & deſſéché qui produit à peine des bruyères & des ronces; regardez, ah! plutôt regardez votre ſituation comme une faveur ſignalée du Ciel; vos déſerts ne tenteront jamais la cupidité des Blancs; uniſſez-vous aux peuplades fortunées qui n'ont pas plus que vous le bonheur de les connoître; détruiſez, effacez juſqu'aux moindres traces de cette poudre jaune qui ſe métalliſe dans vos ravines & dans vos roches; vous êtes perdus, s'ils la découvrent; apprenez qu'elle eſt le fléau de la terre, la ſource de tous les crimes,

& redoutez sur-tout l'approche d'un Almagro, d'un Pizarre, d'un Fernand-Cortez, & l'étole ensanglantée des Vanverdes.

Dans l'état de Nature, l'homme est essentiellement bon; pourquoi le Hottentot seroit-il une des exceptions de cette règle; c'est mal à propos qu'on l'accuse d'être cruel; il n'est que vindicatif; trop sensible au mal qu'on lui fait, qu'y a-t-il de plus naturel que de repousser la force par la force; il nous sied bien d'ordonner aux peuples de la Nature la pratique de nos vertus factices, quand les noms nous en sont à peine connus, & que leur régime n'est consenti par personne; & la peine même du talion, la seule en usage avant que nous nous fussions avisés d'être des Philosophes, qu'est-ce autre chose que le droit de rendre offense pour offense, & d'ôter la vie à qui ne craint pas d'attenter à la nôtre?

Si les Sauvages d'Afrique ou d'Amérique s'avisoient quelque jour de rêver qu'ils vivent malheureux, privés de nos arts, de nos richesses, & de toutes les ressources de notre génie, & qu'unis ensemble, armés d'un triple fer, ils accourussent pour inonder l'Europe & nous en

chaſſer, de quel front recevrions-nous ces barbares, & de quels traitemens nous verroit-on payer leur audace ? Telle eſt cependant leur hiſtoire ou la nôtre; telles ſont nos tentatives entrepriſes dans les trois mondes avec des ſuccès trop heureux ; par-tout où il nous a plu de nous établir, nous avons réduit ces malheureux perſécutés à l'eſclavage, à la fuite; nous nous ſommes approprié, ſans ſcrupule, tout ce que nous avons trouvé à notre bienſéance ; & quand l'heure de la vengeance a ſonné pour eux, & qu'ils ont meſuré leurs coups à la grandeur de nos torts, ſans retour ſur nous-mêmes, trop aveuglés par l'intérêt ou le fanatiſme, nous avons oſé les nommer des barbares, des antropophages, des bêtes féroces nourries de meurtres, altérées de ſang.

A quelle imprudence ne faut-il pas attribuer la mort du célèbre navigateur Cook ; j'aime à croire que le ſentiment de ſa force & ſon caractère entreprenant, altier, ne le portèrent jamais aux excès coupables dont il périt à ſon tour la victime ; mais le déſir ardent de ſe venger de l'équipage indiſcipliné qui marchoit à ſa ſuite, arma contre lui les inſulaires. Ses Matelots épioient

les femmes, oſoient s'en emparer en tous lieux, en toute occaſion; c'en étoit trop pour garder plus long-temps le ſilence; rien n'eſt capable d'arrêter ces Sauvages outragés; à travers la fumée des canons, au milieu du bruit de ſon artillerie menaçante, le Chef eſt reconnu; on s'en empare; il eſt maſſacré à la vue même de ſes Soldats pour n'avoir pas ſu réprimer à temps leurs déſordres.

Le premier ſentiment qu'on doive inſpirer aux Sauvages, quand on veut voyager chez eux, c'eſt la confiance; pour gagner la leur, il faut être humain, bienfaiſant, n'abuſer jamais de leur foibleſſe, ne leur inſpirer aucune crainte & n'en pas prendre à leur aſpect; ils accordent tout, lorſqu'on n'exige rien. Il faut être aſſez sûr de ſes paſſions pour garder la plus ſévère continence & ne pas convoiter leurs femmes. S'ils ſont jaloux, vous avez en eux des ennemis implacables; s'ils ne le ſont pas, leur complaiſance à votre égard les met trop de niveau, & l'on perd à leurs yeux l'utile ſupériorité qui les avoit éblouis; quand cette paſſion ne ſeroit pas générale, il eſt toujours quelques individus qu'elle tourmente, & l'on obſerve avec raiſon

que les Nations qui y ſont le moins ſujettes, ont auſſi les mœurs plus diſſolues & s'éloignent davantage de la Nature.

Pour ſe faire connoître avantageuſement des Sauvages, il faut que la ſupériorité du côté de la force ſoit toujours la dernière des facultés par leſquels on ſe faſſe valoir, parce qu'il n'eſt pas naturel de ſe défier de ceux qu'on ne craint pas; tout en prenant des précautions, on doit conſerver un air calme & ſerein, ne faire connoître & n'employer des armes, lorſqu'on voyage chez eux, que pour leur rendre des ſervices, ſoit en leur procurant du gibier, ſoit en les aidant à détruire les bêtes féroces ennemies de leurs troupeaux. On peut, après, quitter une Horde en toute ſécurité, certain de n'y laiſſer que des regrets, & que la reconnoiſſance vous rappellera ſans ceſſe à ſon ſouvenir. Pluſieurs d'entr'eux ne pourront ſe réſoudre à ſe ſéparer de vous; ils ſe détacheront pour vous accompagner & vous conduire vers une autre Horde, chez laquelle ſur les témoignages avantageux de vos guides, vous êtes aſſûré de trouver le même amour, le même empreſſement, les mêmes fêtes & tous les ſoins de la confiante hoſpitalité.

C'eſt avec ces principes de paix ſi conformes à mon humeur, que j'ai traverſé une petite partie d'une immenſe portion de la terre, & que j'aurois parcouru l'Afrique entière ſans des obſtacles inſurmontables que tout mon zèle n'a pu franchir, & dont il eſt inutile ici de rendre compte.

C'eſt encore d'après ces maximes que j'ai de plus en plus ſenti qu'on ne peut aſſocier perſonne à ces entrepriſes, ſans courir le riſque de les voir avorter. J'étois ſûr de ma façon d'enviſager les dangers & les moyens d'y remédier; entouré de monde & d'amis égaux en pouvoir, je n'aurois pas dû me flatter, dans des ſituations épineuſes, de leur faire embraſſer mon avis; la ſottiſe d'un ſeul pouvoit cauſer la perte de tous; en me trompant, je n'avois à me reprocher que la mienne.

On repréſente les Hottentots comme une Nation miſérable & pauvre, ſuperſtitieuſe & féroce, indolente & mal-propre à l'excès; enfin on la ravale de toutes les manières. Quand il y auroit dans ces aſſertions légères, un aſſertion qui approchât de la Vérité, il valoit mieux, pour en ſuprimer l'exagération outrée, s'en tenir ſimplement

ſimplement aux contes déjà ſi abſurdes de ces ennuyeux Colons, qui ſe plaiſent à tromper un Etranger, par cela ſeul qu'il eſpère s'inſtruire en les écoutant. Il falloit parler d'après ſa propre expérience & ne rien dire de plus que ce qu'on avoit vu. C'eſt alors, par exemple, que, dans l'ouvrage du Docteur Sparmann, très-eſtimable à plus d'un égard, les obſervations intéreſſantes & qu'il a bien décrites, ne ſe trouveroient point noyées dans un déluge de récits très-apocryphes de chaſſes, de Lions, d'Eléphans, &c. plus invraiſemblables & mal-adroits les uns que les autres; c'eſt alors en un mot qu'il n'eût point parlé de la Licorne peut-être deſſinée par un Colon ſur on ne ſait quelle roche inhabitée, & qu'il ſe fût auſſi gardé de ſubſtituer la forme carrée à la forme ronde des huttes de la Caffrerie, qu'il n'a jamais viſitée. Je dois convenir, en faveur de ce Savant, que ſa candeur & ſa probité lui préſentoient toutes ces choſes comme inconteſtables, du moment qu'elles lui étoient certifiées par un Colon; Jan-Kock particulièrement qu'il annonce comme l'obſervateur le plus habile & le plus judicieux qu'il ait connu, ne s'attendoit pas ſans doute aux éloges outrés

qu'il lui prodigue à la face d'une Colonie, d'une Ville entière qui les réprouve, & ne balance pas, pour ces erreurs ſeulement, à ranger auprès de Kolbe un livre utile, à plus d'un titre, ſi l'Auteur avoit ſu le réduire aux matières qui lui étoient plus familières.

Je rends hommage à la Vérité, quand je la trouve dans le Docteur Sparmann, & rejette ſur ſon obſervateur les menſonges qui me révoltent. Mais, quand l'un ou l'autre m'aſſure « qu'il n'a jamais vu les Sauvages s'eſſuyer, net-» toyer leur peau; que, pour ſe détacher les » mains, il les frottent avec de la bouze de » Vache; qu'ils s'en frottent auſſi les bras juſ-» qu'aux épaules; que cette onction, qui n'eſt » pas néceſſaire, eſt de pur ornement; qu'ainſi » la pouſſière & les ordures, ſe mêlant à leur » onguent de ſuie & à la ſueur de leurs corps, » s'attachent à leur peau, la corrodent conti-» nuellement, &c. » & que M. Sparmann vient enſuite confeſſer qu'il n'a jamais vu ces Sauvages s'eſſuyer, nettoyer leur peau, je trouve cette façon de raiſonner fort légère, & cette logique très-inexacte; car, ſi j'atteſtois à mon tour que je n'ai jamais remarqué que la bouze de

Vache fût un pur ornement pour le Hottentot, que je n'ai point vu leur peau se corroder par la sueur, les onguents & les ordures, cette assertion négative ne persuaderoit personne, & n'éclairciroit pas la question.

On ne conteste point à ces Sauvages une qualité qu'ils possèdent tous sans exception, hommes, femmes, enfans: c'est d'être les nageurs & les plongeurs les plus adroits qu'on connoisse. Que doit-on conclure de ce que j'ai rapporté des femmes que je surpris nageant & plongeant comme des poissons, si non que cet usage qu'ils observent plusieurs fois dans le jour, les conduit nécessairement à un genre de propreté qui laisse peu de pouvoir aux onguents, ainsi qu'à la poussière, de corroder & de gâter la peau.

Les soins & l'exactitude assidus des Gonaquois pour leur toilette, prouvent assez qu'ils aiment la propreté; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle est mal-entendue; encore, pour aller jusques là, seroit-il nécessaire d'expliquer s'ils ne sont pas contraints à se Boughouer ainsi, soit par la température du climat, soit par le défaut des ressources que la Nature ne leur a point indiquées; leurs habillemens, à la vérité, ne sont

que des dépouilles d'animaux privés ou ſauvages; mais, comme je l'ai fait voir, ils ne négligent pas, ainſi qu'on a voulu le faire accroire, le ſoin de les purger & de les apprêter avant de s'en faire des vêtemens.

Le Hottentot n'eſt ni pauvre ni miſérable; il n'eſt pas pauvre, parce que, ſes déſirs ne paſſant point ſes connoiſſances qui ſont très-bornées, il ne ſent jamais l'aiguillon de la néceſſité; la miſère eſt un point de comparaiſon qu'il ne conçoit pas; une parfaite uniformité & les mêmes reſſources rendant le ſort de tous parfaitement égal, quand l'abondance règne, ils ſont tous heureux; dans la diſette, ils ont tous des privations; l'oppoſition révoltante de la richeſſe portée ſur un char d'or, & de la misère qui traîne ſes haillons dans la boue, ne ſauroit affliger ſon cœur; c'eſt une idée qu'il ne comprend pas; le ſpectacle de l'indigence aux abois, ce ſupplice des ames compatiſſantes, ne ſe reproduit point à ſes yeux ſous mille formes lugubres; c'eſt une mortification que l'homme ſauvage n'eſſuye jamais; ſi l'homme ſocial s'y habitue avec le temps; s'il parvient à ce degré d'endurciſſement qui lui fait traiter d'optimiſme

cette inégalité des conditions ſi révoltante & ſi déſaſtreuſe, ce n'eſt plus un enfant avoué de la Nature; elle le méconnoît, le repouſſe, honteuſe de ſon propre ouvrage qu'ont défiguré d'autres mains.

Après avoir interrompu ſi long-temps le fil des petits évènemens de mon Voyage, pour établir une fois des aperçus certains ſur ces Hottentots trop peu connus juſqu'à nos jours, il manqueroit quelque choſe aux éclairciſſemens que j'ai donnés, ſi je ne parlois pas d'une eſpèce particulière qu'on pourroit appeler *compoſite*, & qui ne date tout au plus que d'un ſiècle; je ne crois point qu'aucun Voyageur en ait fait mention. Cette nouvelle eſpèce, un jour, en effacera d'anciennes, & l'époque de ſa puiſſance amènera ſans doute de grands changemens dans la Colonie, & hâtera ſa ruine. La multiplication de ces individus, qui peut devenir infinie, devroit alarmer la politique des Hollandois; mais elle dort & ſemble ſe ſoucier fort peu des conſéquences funeſtes de ſon inertie.

Je veux parler des enfans naturels provenus du mêlange des Blancs avec les femmes Hottentotes, & de ces mêmes femmes avec les Né-

gres. On les nomme communément au Cap *Basters* ; cette dénomination appartient néanmoins plus particulièrement aux premiers, parce que les seconds sont moins nombreux ; les Hottentotes ne se livrant pas facilement aux Négres, pour lesquels elles ont une sorte de mépris, attendu, disent-elles, qu'ils se laissent vendre comme des bêtes, aulieu d'un autre côté qu'elles se regardent comme honorées d'avoir un commerce avec les Blancs, & de porter le titre de leurs maîtresses. C'est cette race provenue de ces dernières unions qui gagne & multiplie considérablement ; elle est libre comme le Hottentot ; mais elle s'estime au-dessus de lui, malgré le mépris qu'on en fait au Cap, où l'on n'est pas même dans l'usage de les baptiser. Le caractère de ces individus tient plus de l'Européen que du Hottentot ; ils ont plus de courage, plus d'énergie que ce dernier ; le travail ne les rebute point ; en revanche, plus bouillans, plus entreprenans, ils ont plus de méchanceté ; il n'est pas rare de les voir assassiner les maîtres auxquels ils ont vendu leurs services ; ce sont eux encore plutôt que les Négres qui se déclarent les premiers machinateurs des trahisons

de toute eſpèce qui ſe commettent, chaque jour, ſur les habitations; le Hottentot trop doux, trop apathique pour ſe livrer à des entrepriſes atroces, n'auroit pas même aſſez de force pour ſe charger de leur exécution; les plus mauvais traitemens ne ſont point capables de lui en inſpirer la penſée; en un mot le Colon qui n'a chez lui que des Hottentots à ſon ſervice, peut dormir tranquille, certain qu'il ſeroit averti bientôt du danger, s'il en étoit menacé.

Le Baſter-Blanc eſt bien fait, robuſte; ſa peau d'un jaune plus clair que celle du Hottentot, a la couleur d'une écorce de citron déſſéché; la vue en eſt déſagréable. Ses cheveux ſont noirs plus longs & moins crépus; la communication des femmes de cette nouvelle fabrique rend, comme il eſt naturel de le croire, une eſpèce encore plus blanche dont la chevelure eſt auſſi d'autant moins friſée, & quoiqu'en allant toujours graduellement, il n'y ait plus à la fin de différence ſenſible avec les cheveux & la blancheur de la peau des Européens, la proéminence des pommettes des joues ſe fait toujours remarquer; c'eſt un caractère indélébile qu'on reconnnoît juſqu'après la quatrième génération.

La copulation des femmes Hottentotes avec les Négres donne naiſſance à des individus bien ſupérieurs à ceux dont je viens de parler; ils ſont d'une ſtature plus belle & plus diſtinguée; ils ont une figure plus agréable & plus revenante; leur couleur qui tient le milieu entre le noir du père, & le fond olivâtre de la mère, eſt bien moins choquante pour les yeux; leurs qualités phyſiques & morales ſont auſſi très-différentes; on les recherche pour le travail; mais ce qui les rend ſur-tout eſtimables & très-précieux, c'eſt qu'ils joignent à beaucoup d'activité, ſans turbulence, le mérite d'une fidélité qui ne ſe dément jamais, & qui n'eſt guères le partage d'aucun Baſter-Blanc; malheureuſement cette eſpèce-là n'eſt pas la dominante, à cauſe de la difficulté d'unir ces Hottentotes aux Négres, dont elles ne font aucun cas.

Il eût été depuis long-temps de l'intérêt public & particulier des Colons d'exciter l'adminiſtration à propager cette eſpèce d'hommes; les ſacrifices n'auroient pas été bien onéreux, & le prix des avances & des frais ſe feroit retrouvé par la ſuite au centuple.

Nous ne ſommes plus dans ces ſiècles d'igno-

rance ſacrée où tout ce qui étoit noir étoit Anthropohage ; les Eſpagnols eux-mêmes ne croyent plus aujourd'hui, comme au temps de leurs barbares incurſions au Pérou, qu'une belle ame ne puiſſe exiſter que dans un corps blanc. Les Voyageurs &, plus qu'eux, une ſaine philoſophie nous apprennent qu'une vilaine enveloppe peut couvrir un diamant précieux. Parmi les diverſes Nations Négres qui bordent les côtes occidentales de l'Afrique, quelques-unes ſe diſtinguent des autres par un naturel plus ſocial, par des inclinations plus nobles, par une aptitude & une énergie plus grandes ; c'eſt cette eſpèce qu'il eût fallu préférer pour la répartir dans la Colonie, en lui accordant toute franchiſe ; les Colons auroient favoriſé de tout leur pouvoir, l'union de ces nouveaux-venus avec les Hottentotes ; ces femmes les voyant libres, ne les auroient plus dédaignés & ſe feroient bientôt accoutumées avec eux ; c'eſt alors que ſe fût accrue une génération d'hommes qui, réuniſſant au naturel pacifique & doux de leurs mères les qualités eſſentielles des meilleurs Négres de la Guinée, euſſent fait tomber comme inutiles & même dangereux, les fers cruels de

l'esclavage dans toute cette partie si précieuse de l'Afrique.

Mais ces moyens faciles & naturels, dont l'exécution n'auroit rencontré ci-devant aucun obstacle, ne seront jamais employés; il est trop tard maintenant; la race turbulente des bâtards blancs l'emporte, & l'on peut prévoir qu'un jour elle deviendra la dominante au Cap de Bonne-Espérance.

Au reste, quand ce projet seroit encore praticable, le dévouement & la bonne volonté de la Compagnie Hollandoise échoueroit contre les obstacles; exacte jusqu'au scrupule dans ses engagemens, on sait qu'elle est d'une générosité que toutes les associations de commerce, pour leur honneur & leur prospérité, devroient prendre pour modèle; on ne doute point qu'elle ne fît, sans balancer, tous les sacrifices nécessaires à l'exécution de ce beau plan si digne de l'immortaliser; un vice radical, le vice du Gouvernement s'y oppose. Il faudroit, avant tout, expatrier les Habitans du Cap & des Colonies, ou refondre au moins leur esprit pour y détruire les préjugés ridicules & anti-patriotiques qui les affectent tous.

On ſouffre, parce qu'il n'eſt plus poſſible d'arrêter les progrès du mal, que ces Colons ſi vains de leur couleur, & qu'aucun mérite perſonnel ne diſtingue de leurs eſclaves, on ſouffre, dis je, que ces ineptes Payſans, fiers d'une fortune médiocre qu'ils ne ſe ſont pas même donné la peine d'acquérir par leurs travaux, regardent & traitent avec mépris des hommes qui ayant bien mérité de la Compagnie par les ſervices qu'ils lui ont rendus, ſoit comme Soldats, ſoit comme Matelots, viennent s'établir au Cap en vertu de la permiſſion que leur a octroyée le Gouvernement; de telle ſorte que le dernier, le plus inutile des Colons ne voit jamais dans cet habile Matelot ou ce brave Soldat qu'un être en quelque façon dégradé auquel il rougiroit d'accorder ſa fille, & cette fille même, élevée dans ces principes, périroit de douleur plutôt que de devenir la compagne d'un de ces défenſeurs de la Patrie.

Dans ces circonſtances, un brave Matelot ou Militaire ſoumis comme tous les autres hommes aux beſoins & aux loix impérieuſes de la Nature, plus exigeante encore dans les climats brûlans que dans les Pays tempérés, dans

l'impuissance d'associer son sort à celui d'une Blanche qui le rendroit heureux, n'a d'autre parti que de s'unir à une Hottentote ; de là cette prodigieuse quantité de Baster-Blancs qui inondent actuellement les Colonies : le sang turbulent de l'Européen circule & fermente dans leurs veines ; il en peut à tous momens résulter des troubles que les Colons trop dispersés pour se réunir assez tôt, n'auront ni le temps ni le pouvoir de prévenir.

On fait monter cette race bâtarde à un sixième de tout ce qu'il y a de Hottentots dans les Colonies ; l'époque de ce mélange remonte tout au plus à celle de l'établissement Hollandois, c'est-à-dire à cent trente-six ans. Il n'est pas difficile de présumer que lors même que la communication avec les Hottentotes encore Sauvages n'auroit pas tardé à s'établir, elle n'a dû être ni aussi facile ni aussi générale que de nos jours ; & certes, d'un autre côté, la population de la Colonie ne montoit pas comme aujourd'hui à vingt-quatre mille Blancs. Cette observation suffiroit seule pour donner une idée de la progression identique des uns & des autres ; chaque jour la race Hottentote soumise aux Colonies

s'éloigne de ſon caractère & de ſon origine; elle s'abâtardit & ſe confond par ſon mêlange des Négres & des Blancs; ſa dégénération s'accélère; elle diſparoîtra tout-à-fait. Le tempérament phlegmatique & froid du Hottentot arrête aſſez déjà les progrès de ſa poſtérité, tandis que la même cauſe chez la femme produit un effet tout contraire, & la rend très-féconde: les Hottentotes obtiennent de leurs maris trois ou quatre enfans tout au plus; avec les Négres, elles triplent ce nombre, & plus encore avec les Blancs.

Si le Baſter eſt d'un naturel méchant, s'il eſt hardi, vindicatif, entreprenant, perfide, ſeroit-ce, hélas! parce qu'il eſt le produit d'un Blanc & d'une Hottentote, & que les enfans tiennent plus du père que de la mère? Cette préſomption, toute affligeante qu'elle ſoit pour notre eſpèce, ne ſera pas contredite; s'il arrive, ce qui eſt bien rare, qu'une femme Blanche ait des privautés avec un Hottentot, le fruit qui en provient a toujours la bonhomie, les inclinations douces & bienfaiſantes de ſon père. Ces exemples, je le répète, ne ſont pas fréquens; en matière d'amour, au Cap comme en Europe,

les femmes montrent plus de réserve, de retenue & de délicatesse que les hommes ; ceux-ci au contraire ne balancent point à satisfaire leurs fantaisies quel qu'en soit l'objet ; & les dangers qui en résultent ne sont pas non plus les mêmes pour l'un & pour l'autre sexe ; mais les bâtards des Blancs & des Hottentotes portent au contraire le germe de tous les vices & de tous les désordres.

Telles sont, en général, les connoissances que j'ai acquises par moi-même en vivant avec les Hottentots : je m'arrête de peur de fatiguer l'attention par ces détails arides, & je n'y reviendrai que lorsque l'occasion d'en parler sans ennui se présentera d'elle-même au milieu de mes courses & des événemens de mon Voyage.

Comme je me proposois de passer plus d'un jour en Afrique, mon premier soin fut d'étudier la langue de ces Peuples ; je réussis dans mon projet au-delà de mon désir ; cette langue à la vérité fort pauvre, n'a point besoin de mots pour exprimer des idées abstraites & trop métaphysiques ; elle n'est susceptible d'aucun ornement ; mais, pour n'avoir ni fleurs bien élégantes ni syntaxe bien exacte, ses difficultés n'en

ſont pas moins inextricables à qui n'apporteroit, dans cette étude, ni goût ni patience. Du reſte, j'ai trop reçu le prix de mes peines dans cette partie de mes travaux, par toutes les jouiſſances que ma procurées le pouvoir de m'entretenir librement avec eux, pour que j'aye à me repentir d'avoir ajouté la connoiſſance de cet idiome ſingulier, aux diverſes langues, dont les préceptes ont fait le principal objet de l'éducation très-ſévère que j'ai reçue.

La langue Hottentote ne reſſemble point, comme l'ont écrit pluſieurs Auteurs anciens, « au glouſſement des Dindons, au bruit confus » que font les Dindes qui ſe battent, aux cris » d'une Pie, aux huées d'un Chat-Huant »; leurs ſons imitent encore moins le *cri des Chauves-Souris*, ce qu'ont avancé Pline & Hérodote; il ſuffit de comparer entr'elles toutes ces diverſes aſſimilations pour juger qu'il eſt impoſſible qu'une langue puiſſe reſſembler à toutes ces choſes en même temps; il n'eſt pas moins faux qu'à entendre les Hottentots converſer enſemble, on puiſſe les prendre pour un peuple de Bégues. De toutes ces aſſertions qui ſe heurtent & ſe contrediſent, on eſt néceſſairement conduit à

penser qu'aucun des Voyageurs qui ont parlé du langage Hottentot, n'y a fait une attention assez sérieuse pour en donner une idée nette & précise & que, par conséquent, sans que je pénètre les motifs de leur ignorance profonde, ils se sont trompés avec autant de bonne-foi qu'ils nous trompent nous-mêmes.

Cette langue, malgré sa singularité & la difficulté de sa prononciation, n'est pas si rebutante qu'elle le paroît d'abord; elle s'apprend avec de la persévérance; j'ai connu des Colons qui la parloient couramment, & je suis parvenu moi-même à me faire entendre en peu de temps; elle est en général très difficile pour tout Européen, mais plus encore pour un François que pour un Hollandois, un Allemand, &c. attendu que l'U, l'H & le G ne se prononcent pas autrement que dans ces deux dernières langues c'est à dire l'U par l'OU, & les deux autres lettres par des expirations auquel le gosier françois n'est pas fait, & qu'il saisit avec peine.

De tous les vocabulaires publiés dans différens ouvrages; il n'en est pas un dont on puisse comprendre un seul mot; c'est en vain qu'on voudroit

voudroit en faire ufage; on ne feroit point entendu; & jamais un Hottentot ne foupçonneroit même que ce fût fa langue qu'on lui parlât. Il femble qu'on fe foit plu, dans tous ces vocabulaires, à retrancher le feul caractère qui fouvent fait toute la fignification d'un mot; on n'y a fait nulle mention des différens clappemens de la langue; fignes indifpenfables qui précédent ou féparent les mots, & fans lefquels ils n'ont aucun fens clair & précis.

Ces clappemens font de trois efpèces bien diftinctes; le premier que je défigne ainfi (∧), celui dont on fait le plus d'ufage, le plus fimple, le plus doux, & le plus facile à exécuter, s'opère en appuyant la langue fur le palais contre les dents incifives, la bouche étant fermée; c'eft alors que détachant la langue avec vîteffe en même temps qu'on ouvre la bouche, ce clappement fe fait fentir; ce n'eft rien autre chofe que ce petit bruit qui nous eft affez familier, lorfqu'obfédés par un Ennuyeux, nous voulons témoigner, fans parler, qu'il nous impatiente.

Le fecond clappement (v) eft plus fonore que le premier; il fuffit de détacher la langue du milieu du palais, & d'imiter parfaitement la ma-

nière qu'emploie un Ecuyer pour faire partir des Chevaux ou pour accélerer leur marche; il ne faut dans ce cas employer aucune force; mais détacher ſimplement la langue, & le ſon ſe produit de lui-même. Si le ſon étoit trop articulé, il feroit alors impoſſible ou tout au moins très-difficile de le lier comme il faut avec la première ſyllabe du mot qui doit ſuivre immédiatement.

C'eſt au clappement de la troiſiéme eſpèce (△) qu'il faut donner le plus de force; il ſe prononce avec plus d'énergie, & ſe fait bien entendre; c'eſt celui dont on fait le moins d'uſage, & qui ſemble le plus difficile; il demande beaucoup de peine & d'attention pour l'adapter, comme il faut, au mot qu'il précède, attendu qu'il s'exécute par une contraction ſingulière de la langue qu'on retire au fond du palais près de la gorge; on conçoit bien qu'après cette colliſion, elle emploie un grand mouvement pour revenir, près des lèvres, articuler les mots qui doivent la ſuivre, ſans aucun ſigne de repos & ſans interruption.

Ces divers clappemens ont encore une modulation différente, & peuvent être plus ou

moins difficiles à exécuter, ſuivant la lettre ou la ſyllabe qu'ils frappent, & avec leſquelles, comme je l'ai dit, il faut qu'ils ſoient liés pour ne pas faire de contre-ſens. C'eſt là ce qu'on peut appeler les tons de force de la langue.

Toutes ces différences paroiſſent peu praticables & ſur-tout bien dures à l'oreille d'un Européen; telles elles m'ont peut-être paru à moi-même dans les commencemens; mais on s'y habitue, & je puis aſſurer que ce langage à la fin, n'eſt pas tout-à-fait dénué d'harmonie, & que, dans la bouche d'une Hottentote, il a ſur-tout ſes agrémens, comme l'Allemand a les ſiens dans celle d'une aimable Saxonne.

Je conçois que ſi d'après les vocabulaires qui ont paru juſqu'ici, on vouloit ſe mêler d'étudier cette langue, & de la parler ſans être autrement inſtruit de ſes principes, on ſe perdroit dans des mots vides de ſens; ce ne ſeroit plus que confuſion, que chaos rebutant, où l'imagination fatiguée ne verroit que du ridicule & de l'abſurdité.

Il eſt à la vérité quelques mots qu'on emploie ſans ce clappement; mais ces exceptions ſont très-rares.

Pour prouver combien les divers ſons produits par la langue, ſont néceſſaires à la ſignification des mots, & comment ils en déterminent le ſens & les divers ſynonymes, je vais citer un exemple qui rendra ce principe plus facile à comprendre. Le nom d'un Cheval eſt *Aâp* en Hottentot ; c'eſt auſſi celui d'une rivière ; il eſt encore celui d'une flèche ; la ſeule différence du clappement de la langue détermine celle de ces divers objets. Naturellement prononcé ſans colliſion, ce mot ſignifie CHEVAL ; avec le ſecond clappement dont j'ai parlé, RIVIÈRE ; avec le troiſième FLÈCHE, de même Λ OU IP eſt un rocher Δ-OU IP eſt le nom de l'Outarde, Δ-KA IP, celui d'un Serpent venimeux, & Λ-KA IP, du Paſan, eſpèce de Gazelle d'Afrique.

Indépendamment de ces trois eſpèces de clappemens dont la néceſſité, comme on le voit, eſt indiſpenſable, il eſt encore des parties de mots qui ne ſont exactement que des ſons produits par la gorge ; mais il eſt impoſſible de les décrire ; une longue habitude peut ſeule les graver dans la mémoire ; je les déſignerai par une petite croix placée au-deſſus de la lettre où il faudra en faire uſage.

J'ajouterai, pour être plus ſcrupuleuſement exact, qu'un ſeul mot prend ſouvent deux ſignifications différentes, par la briéveté ou la tenue d'une de ſes voyelles.

D'après ce que je viens de dire, on peut ſe figurer aiſément à quel point cette langue ſeroit difficile à écrire de façon qu'on pût la lire & la prononcer avec la préciſion qu'elle exige. Il faudroit préalablement lui compoſer un alphabet particulier ; & l'habitude des clappemens, ſeroit le premier pas d'où dépendroit le ſuccès ; mais, comme l'étude de cette langue n'entrera jamais au nombre des beaux plans d'éducation de nos élégans qu'on n'eſt pas curieux d'envoyer ſi loin pour les former aux uſages de la bonne compagnie, & que, d'un autre côté, il eſt inutile de fatiguer le lecteur par un dictionnaire ennuyeux, qu'il ne lira pas, je le ſupprime & le borne tout ſimplement, en faveur de quelques curieux, aux mots qui ne concernent que l'Hiſtoire Naturelle.

S'il prenoit envie à quelque Naturaliſte de parcourir les mêmes lieux d'où je ſors, il ſeroit trop flatté de pouvoir nommer aux Hottentots l'animal ou la choſe qu'il auroit envie

de ſe procurer; une nomenclature exacte & bien accentuée de tous les objets qui l'intéreſſeront par préférence ne peut, je crois, que lui être utile, & ne ſauroit même ici déplaire à perſonne; j'euſſe été trop heureux qu'un autre m'eût également applani les premières difficutés; ce dictionnaire auroit rendu le commencement de mes recherches moins rebutant & moins pénible; je me fais un devoir de préſenter aujourd'hui ce qu'autrefois j'ai ſi fort ſouhaité pour moi-même; on trouvera ci-après les noms primitifs de la plus grande partie des animaux de l'Afrique, tels qu'ils ont toujours été connus, & déſignés par les Hottentots des déſerts; j'y joins auſſi ceux que leur donnent les Colons du Cap de Bonne-Eſpérance.

Il faut obſerver que les Hottentots des Colonies, ayant oublié une partie de leur langue, défigurent ce qui leur en reſte, par un mélange de mauvais Hollandois; en ſorte que, ſans entrer dans les autres inconvéniens que cela occaſionne, les animaux, par exemple, changent de nom, ou en ont pluſieurs, ſuivant les différens Cantons ou les différentes Colonies; ce qui produit une confuſion qu'il eſt bien

difficile d'éclaircir, & c'eſt une des raiſons de la préférence que mérite la nomenclature des peuples, dont le langage toujours le même, eſt à l'abri de tout changement & de toute altération.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
L'Eléphant.	Oliphant.	Λ—Goap.
Le Rhinoceros.	Renoſter.	V—Nabap.
L'Hippopotame.	Zee-Koe.	V—Kaous.
La Giraffe.	Kameel-Paerd.	Δ—Na-ïp.
Le Buffle.	Beuffle.	Λ—Ka-oop.
L'Eland-Gazelle.	Eeland.	Δ—Kaana.
Le Paſan.	Gems-Bock.	Λ—Kaïp.
Le Condouma.	Coudoe.	V—Koudou, ou Gaïp.
Le Buballe.	Harte-Beeſt.	Δ—Kamap.
Le Zèbre.	Welde-Paerd.	V—Kouarep.
Le Kwaga.	Kwaga, ou Welde-Ezel.	V-Nou V-Kouarep
Le Lièvre.	Haaze.	Δ—Ou +amp.
Une Marmotte.	Das.	V—Ka +oump.
Le Sanguelier.	Welde-Varke.	V—Kou-Goop.
Le Tamanoir.	Erd-Varke.	Λ—Goup.
Le Porc-Epic.	Yzer-Varke.	V—Nou ap.
Un Chien.	Hond.	Λ—Harip.
Des Chiens.	Honden.	Λ—Harina.
Un Rat.	Rott.	Douroup.
Une Chauve-Souris.	Vleer-Muyſe.	Λ—Nouga-Bouroup.
Un Lion.	Leuw.	Gamma.
Un Tigre.	Tyger.	Garou-Gamma.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Un Chat-Tigre.	Tyger-Kat.	ʌ—Ou amp.
La Hienne.	Wolf.	ʌ—Hirop.
Le Chien-Sauvage.	Welde-Hond.	∆—Goup.
Le Jakal.	Jakals.	ʌ—Dirip.
Le Cheval.	Paerd.	Aap.
Le Taureau.	Beull.	Karamap.
Une Vache.	Koe.	Goumas.
Un Bœuf.	Off.	Goumap.
Un Mouton.	Schaap.	Goou.
Des Moutons.	Schaapen.	Goouna.
Un Bouc.	Bock.	Bri-ï.
Une Chèvre.	Gytt.	Tararé bris:
Un Oifeau.	Voogel.	∆—Kanip.
L'Outarde.	Trap-Gans.	∆—Ou ip.
La Canne-Pétière.	Kor-Haan.	ʌ—Haragap.
Un Faifan.	Fefant.	Koa Koa, ou v-Kabos.
Un Martinet.	Welde-Swaluw.	ʌ-O-atfi ʌ-nambro.
La Perdrix.	Patrys.	ʌ—Ouri-Kinas.
Une Caille.	Kwartel.	∆—Kabip.
Un Moineau.	Mofl.	v—Kabari.
Un Vautour.	Aas-Voogel.	ʌ—Gha ip.
L'oie-Sauvage.	Welde-Gans.	Gaamp.
Canard de Montagne.	Berg-Eend.	∆-Karo hei gaamp.
Le Phénicoptère.	Flamingo.	∆—Gaorip.
Une Tourterelle.	Tortel-Duyf.	ʌ—Neis.
Une Montagne.	Berg.	∆—Oumma.
Un Rocher.	Klep.	ʌ—Ou ip. / ʌ—Karip.
Une Rivière.	Rivier.	v—Aap.

NOMS FRANÇOIS.	NOMS HOLLANDOIS.	NOMS HOTTENTOTS.
Une Fontaine.	Fontyn.	Λ—Aaup.
La Mer.	Zée.	Hourip.
Un Arbre.	Boom.	Haïp.
Un Chariot.	Waage.	Kouri-ïp.
Une Fleur.	Blom.	Δ—Narina.
Du Lait.	Melck.	Deip.
De l'Eau.	Waater.	V—Kama.
De la Viande.	Vleefch.	V—Gaaus.
Un Poiffon.	Vis.	Δ—Ko oup.
Une Araignée.	Spen.	Λ—Hous.
Un Cameléon.		V—Karou-Koup.
Un Papillon.	Kapelle.	Tabou Tabou.
Trois différentes Gazelles.	Rée-Bock.	+Gnioop.
	Duyker.	Λ—A+oump.
	Steen-Bock.	Λ—Harip.
Une Mouche.	Vlig.	Λ—Dinaap.
Un Serpent.	Slang.	Λ—Kanou-Goup.
Une Tortue.	Schil-Pad.	Λ—Ouna.
Un Crapaud.	Pade.	V—Oorokoop.
Le Légouan.	L'Egouane.	V—Nafeep.
Un Fufil.	Snaphan.	Δ—Kabooup.
Une Flèche.	Peyl.	Δ—Aap.
Un Arc.	Boog.	Kgaap.
Une Sagai.	Sagaye.	Λ—Aure-Koop.
Un Européen.	Europées.	V—Orée-Goep.
Un Nègre.	Swarte-Jong.	Kabop.
Un Hottentot.	Hottentot.	+Khoé-+Khoep.
Une Hottentote.	Hottentoten.	Tararé-+Khoes.

D'après ce que j'ai dit des mœurs & de la ſimplicité de cette Nation, on peut facilement ſe convaincre que ſa langue eſt pauvre ; & qu'avant l'arrivée des Européens, elle a du l'être encore davantage ; ces derniers ont apporté des objets nouveaux auxquels il a fallu donner des noms ; ce qui fait en même temps que le Hottentot des Colonies a des expreſſions que n'emploie point, & que n'entendroit pas le Hottentot Sauvage, à qui la plus grande partie de ces objets eſt inconnue.

Quoi qu'il en ſoit, il y a toujours, dans cette langue, beaucoup d'analogie entre la choſe & le mot, pour la déſigner. Par exemple, ils nomment le fuſil △ KA-BOOUP ; de la manière dont il faut le prononcer, le clappement & la première ſyllabe △ KA imitent le bruit de la détente du chien, & celui de l'ouverture du baſſinet : le reſte du mot BOOUP déſigne, on ne peut mieux, l'exploſion du coup.

En général, la langue Hottentote eſt très-expreſſive, & comme, en parlant, ces peuples geſticulent toujours & qu'ils repréſentent pour ainſi dire, la pantomime de ce qu'ils diſent, il ſuffit d'avoir une connoiſſance ſuperficielle

de leur idiome, pour comprendre aiſément les choſes les plus importantes.

Trois ſemaines bien révolues s'étoient enfin écoulées depuis le départ de mes Envoyés; je n'en étois pas à faire les premières réflexions ſur les cauſes qui pouvoient ainſi prolonger leur abſence; je concentrois en moi-même toutes mes inquiétudes, ne voulant pas en donner à ceux qui m'entouroient; c'eût été leur fournir des armes contre mes projets; on ne voyoit pas ſans chagrin ma réſolution déterminée de pénétrer plus avant dans la Caffrerie; je ſurprenois quelquefois mes gens s'entrenant ſur cet article & murmurant plus ou moins contre leur maître; cependant ils m'étoient dans le fond toujours attachés; &, dans leurs diſcours, j'étois le principal objet de leurs agitations & de leurs craintes; ils ne balançoient point à me regarder comme un téméraire, qui, ſe ſouciant apparemment fort peu de la vie, vouloit obſtinément leur faire partager le plus triſte ſort en les conduiſant à la boucherie; je devois trop preſſentir qu'ils étoient tous d'accord pour me quitter, ſi je perſiſtois dans mes réſolutions; je ne les jugeois embarraſſés que dans la manière dont ils exé-

cuteroient ce complot ; & ſur vingt-cinq de ces conjurés, j'avois découvert qu'il n'y avoit pas deux avis ſemblables ; ceux que javois attachés à mon ſervice durant la route, ne voyoient point à ce départ furtif de grandes difficultés; mais ceux que j'avois engagés chez le Commandant Mulder au Pays d'Auténiqua & plus encore au Cap ſous les auſpices du Fiſcal, étoient dans le doute de ſavoir s'ils retourneroient ou ne retourneroient point à la Ville ; en un mot, ils ne pouvoient s'accorder ni prendre aucun parti.

Cependant ils m'accuſoient d'avoir ſacrifié mes Envoyés; à la vérité ce retard me paroiſſoit extraordinaire; d'après ce qui m'avoit été dit par Hans, il ne leur avoit fallu que trois ou quatre jours tout au plus, pour ſe rendre chez le Roi Pharoo; en ſuppoſant un pareil nombre pour y reſter, & autant pour revenir, je trouvois, par un calcul ſimple, qu'ils avoient employé plus que le double du temps néceſſaire à ce voyage; il falloit donc que quelqu'accident les eût retardés, ou qu'en effet les ſoupçons des Caffres euſſent été funeſtes à ces malheureux ? Je ne perdois pas encore toute eſpérance de les revoir;

j'allois, flottant dans une mer d'incertitudes & ne ſavois à quelle idée m'arrêter, ni quels ordres donner au reſte de ma troupe pour mettre fin à leurs débats ainſi qu'à leur inquiétude. Mon brave Klaas étoit d'avis d'attendre encore, & de laiſſer partir ceux des rebelles qui montroient le plus d'impatience & d'humeur.

Quoi qu'il en ſoit, j'affectois un air tranquille, & continuois de chaſſer à l'ordinaire; mais une pente ſecrette me conduiſoit machinalement du côté par où j'eſperois de voir arriver mes députés; le ſoir, déſolé de n'avoir rien vu paroître, je regagnois mon gîte pour recommencer le lendemain la même promenade inutile & ſi triſte. C'eſt ainſi que nous abuſe l'imagination, dans l'attente d'un objet ardemment déſiré.

Enfin Klaas, un ſoir, vint s'enfermer avec moi dans ma tente, & mettre le comble à mes chagrins, en me témoignant qu'il perdoit tout eſpoir & qu'infailliblement Hans & ſes camarades étoient aſſaſſinés; que les fuſils, les munitions & les armes dont ils s'étoient chargés avoient tenté les Caffres; qu'il n'en falloit pas d'avantage pour que cette Nation, actuellement en guerre, & manquant de toute eſpèce de dé-

fenſe, & ſur-tout de fer, ſe fût, ſur le champ déterminé à commettre ces meurtres, pour ſe procurer les dépouilles de ces malheureux; qu'il me conſeilloit de ne pas laſſer plus long-temps le reſte de ma troupe, puiſque, ſans leurs ſecours, nous nous verrions hors d'état d'avancer ni de revenir.

Je ne ſentis que trop toute la force de ce raiſonnement dicté par le plus vif intérêt pour ma perſonne, & la ſûreté de mes effets que j'aurois été contraint de laiſſer à l'abandon, faute de bras & de ſecours. J'allois peut-être me laiſſer entraîner, & renoncer à mon engagement ſacré de ne point quitter Kocs-Kraal, l'unique rendez-vous où ces généreux Envoyés puſſent rejoindre leur maître, lorſque nous vîmes de loin un des quatre gardiens qui ſurveilloient mes Beſtiaux, accourir vers mon camp, effrayé & hors d'haleine. Il m'apprit qu'on venoit d'apercevoir, de l'autre côté de la rivière, une troupe conſidérable de Caffres qui ſe diſpoſoient à la traverſer; cette nouvelle effraya d'abord tout mon monde; la conſternation ſe liſoit ſur toutes les figures; moi ſeul, toujours bercé de l'eſpoir chimérique de revoir mes gens, ma pre-

mière pensée se tourna vers eux; mais ce grand nombre qu'on venoit de m'annoncer ne cadroit guères avec ces présomptions flatteuses, &, détruisoit toute l'illusion; je dépêchai d'abord quatre fusiliers sous les ordres de Klaas, pour aller chercher & faire rentrer tous mes Bœufs dans le camp; je leur recommandai d'examiner, après cela, sans se découvrir, ces Etrangers qui, s'ils étoient en aussi grand nombre qu'on vouloit me le persuader, devoient en effet me devenir suspects; de les épier, & de juger par leurs démarches quelle pouvoit être leur intention; j'avois en outre expressément recommandé à Klaas, dans le cas où il reconnoîtroit mes Envoyés, de me le faire entendre aussitôt par une décharge de ses fusiliers; mais au contraire de ne se pas montrer, si la troupe étoit de Caffres, de se mettre en embuscade, & de me dépêcher un de ses gens. Comme il partoit, arriva le troupeau que ramenoient précipitamment au logis les trois autres gardiens qui, comme leurs camarades, avoient pris l'épouvante.

De mon côté, je passai en revue toutes nos armes & les fis charger; mon intention n'étoit pas de commencer moi-même les premiers actes

d'hostilité ; mais, déterminé à attendre l'ennemi de pied-ferme, je l'étois encore à le repousser de tout mon pouvoir, & je devois m'y préparer.

J'avoue que je n'étois pas tranquille, non que je craignisse l'événement d'un combat; mes armes me donnoient trop de confiance dans ma supériorité! mais j'eusse été désespéré de me voir contraint à en venir aux mains avant de m'être expliqué. Par-là, je ruinois toutes mes espérances; les intentions pacifiques que j'avois annoncées, & qui pouvoient seules me mériter la faveur de parcourir, en liberté, toute la Cafferie, se trouvant démenties par ces actes hostiles, je rentrois dans la classe des Colons, ces vils assassins des Sauvages, & n'allois plus être regardé que comme un ennemi de plus dont il falloit exterminer toute la caravane.

Tout en faisant mes préparatifs, une foule de réflexions contraires s'entrechoquoient dans mon esprit; j'en fus tout d'un coup distrait par une décharge qui fut pour tout mon camp un signal de joie; d'après la consigne que j'avois donnée à Klaas, il n'étoit pas douteux qu'il n'eût reconnu mes gens. Cependant un reste de

frayeur

frayeur inquiétoit encore mon monde; & j'eus toutes les peines imaginables à les rassurer entièrement; les trois gardiens de mes troupeaux sur-tout affirmoient que, dans la troupe des Caffres, ils n'avoient pas aperçu un seul Hottentot; c'est ainsi que, passant tout à coup de l'espoir à la crainte, ils répandoient à présent que les coups de fusil qu'on venoit d'entendre, n'annonçoient que trop une action, & que Klaas étoit aux prises avec l'Ennemi.

Mais, à deux ou trois cents pas de nous, au détour d'une petite colline, je vis débouquer Klaas lui-même; il étoit seul. Je distinguai facilement à l'aide de ma lunette, & son maintien tranquille, & jusqu'aux traits de son visage; il ne paroissoit avoir rien d'effrayant à nous annoncer; j'en fus convaincu lorsque j'eus aperçu, quelques minutes après, toute la troupe qui, défilant par le même chemin, s'avançoit paisiblement & en bon ordre vers notre camp. Mes Hottentots, mêlés parmi les Caffres, annonçoient la bonne intelligence; je reconnus Hans; ils approchoient de plus en plus. Je fis mettre bas les armes, & recommandai à tout mon monde de montrer un front calme & serein.

Combien j'étois impatient de recevoir ces députés, & d'apprendre de leurs propres bouches ce que je pouvois oser sans péril pour eux & pour moi; cependant je ne voulus point aller à leur rencontre, ni quitter mon petit arsenal, que je n'eusse entendu ces Voyageurs. Lorsque les Caffres se virent à portée de la sagaye, ils s'arrêtèrent tous; & Hans, se détachant de la troupe, vint droit à moi; il m'apprit en quatre mots que j'étois libre de voyager dans la Caffrerie; que je n'avois aucun risque à courir; que j'y serois respecté comme un ami; que la Nation qu'il quittoit, ne pouvoit trop m'inviter à ne pas différer plus long-temps, & qu'elle me verroit avec plaisir; que je pouvois juger de l'intention générale, par la confiance qu'ils me témoignoient eux-mêmes & la liberté qu'avoient prise plusieurs d'entr'eux de venir me visiter; qu'ils m'offroient toute leur amitié, & me demandoient la mienne; qu'en un mot ils s'étoient mis en route dans l'assurance qu'on leur avoit donnée que je les recevrois bien.

Quant au retard qui nous avoit causé tant d'alarmes, Hans m'apprenoit qu'arrivé chez les Caffres, il n'avoit pu rencontrer le Roi Pharoo,

qui s'étoit retiré à trente lieues plus loin de l'endroit de ſa réſidence; qu'après s'être arrêté quelque temps, dans l'eſpérance de le voir revenir, & chagrin de ne pas remplir plus heureuſement ſa miſſion, il avoit réſolu de l'aller joindre; mais qu'il avoit appris d'une nouvelle Horde que ce Chef étoit encore reparti, & qu'on ignoroit la route qu'il tiendroit & le temps de ſon abſence; les uns le croyoient vers les Colonies, d'autres chez les *Tambouchis*, Nation limitrophe de la Caffrerie, où l'on trouvoit à négocier du fer & des armes. Il ajoutoit enfin que, dans l'impoſſibilité de remplir mes ordres, & ne ſachant quel parti prendre, il avoit préféré de revenir vers moi & de me ramener mes deux Hottentots; mais que, ſur le récit avantageux qu'il avoit fait aux Caffres de mon caractère & de mes diſpoſitions pacifiques, pluſieurs s'étoient offerts d'eux-mêmes à l'accompagner & à venir, à leur tour, en députation chez moi, pour m'aſſurer de la bienveillance générale du Pays qui, bien convaincu que je ne pouvois pas être un Colon, me recevroit comme un ami & même comme un protecteur.

Ces Caffres comptoient ſur-tout que j'aurois le pouvoir de les venger d'un certain Colon du Bruyntjes-Hoogte dont ils avoient des plaintes cruelles à me faire, & dont le nom ſeul inſpiroit l'horreur. J'ai reçu effectivement dans la ſuite quelques détails ſur la vie de ce ſcélérat; des conſidérations particulières m'empêchent de flétrir ici ſon odieux nom; mais les crimes qui lui ont acquis la célébrité des monſtres ne ſont ignorés d'aucun habitant du Cap; c'eſt en vain que le Gouvernement l'a ſommé plus d'une fois de comparoître à ſon tribunal, pour y rendre compte de ſa conduite; retranché ſur les limites où les loix ſont inertes & ſans force, les ordres du Gouverneur, & les menaces des Satellites, & tous les décrets n'ont été pour lui que le ſignal de nouveaux forfaits.

Sans de plus longs diſcours & de queſtions ultérieures qui n'étoient point encore de ſaiſon, je permis qu'on fît avancer ces Caffres; Hans leur fit un ſigne de la main; &, dans un moment je fus entouré; ils étoient, non compris mes Envoyés dix-neuf hommes, cinq femmes & deux jeunes enfans; ils me saluèrent, l'un

après l'autre, par le Tabé que je connoiſſois auſſi bien qu'eux, & qui fut toute ma réponſe à leurs complimens; je comprenois mal leur langage; ils n'employoient point dans leur prononciation, le clappement uſité chez les Hottentots; c'étoit dans leur manière de ſaluer la ſeule différence avec les Gonaquois qui fut ſenſible; mais ils me parloient tous enſemble, & mettoient dans leurs diſcours une précipitation, une volubilité qui me ſembloit d'autant plus étrange que, depuis près d'un an, je m'étois fait une habitude de la lenteur en tout genre de mes inactifs Hottentots; je ne pouvois concevoir à quelle cauſe imputer ce bourdonnement confus qui bruiſſoit à mes oreilles, & m'impatientois de n'en pouvoir démêler aucun ſon diſtinct.

Je ne devinois rien de tout ce que ſe diſoient entr'eux ces Caffres; mais je remarquois qu'ils étoient fort occupés, ſoit de mon camp, ſoit de ma perſonne, ſoit de mon monde, & de leurs divers mouvemens. Leurs yeux ſe reportoient rapidement d'un objet à un autre; tout imprimoit la ſurpriſe au tour d'eux; j'ai lu quelque part que l'étonnement ſuppoſe l'ignorance; mais l'ignorance ne prouve pas l'incapacité; cette

réflexion convient aux Caffres; car on ne peut assurément les accuser d'ineptie, & il y a d'eux aux Hottentots, pour l'adresse & l'industrie, une distance prodigieuse. Hans leur avoit beaucoup vanté mes fusils & mes pistolets à deux coups; sur son récit, ils étoient disposés à regarder mes armes comme des merveilles. Un d'eux me fit demander, au nom de tous, si je ne permettrois pas qu'ils les vissent; je les fis apporter & les leur remis moi-même sans montrer de défiance; elles passèrent de mains en mains, furent examinées & retournées avec l'attention la plus minutieuse; mais leur curiosité pétulante demandoit quelque chose de plus; je m'y étois attendu; le hasard me servit à propos; je tirai coup sur coup deux Hirondelles qui filoient devant nous, & les fis tomber à quelques pas; cette action subite mais tranquille les émerveilla doublement; ils ne savoient lequel admirer davantage, ou l'arme ou le Chasseur; il est certain que ce coup très-heureux qui pouvoit fort bien ne pas réussir, leur donna la plus haute idée de mon adresse & que j'en profitai pour leur en imposer de plus en plus; je leur demandai, par signe, s'ils ne pouvoient pas en faire

autant avec leurs ſagayes; mais ils ſecouèrent les oreilles en ſouriant & me faiſant entendre que cette arme étoit impuiſſante pour atteindre des oiſeaux au vol. Un ſeul d'entr'eux ſe leva, me montrant mes Moutons qui paîſſoient à quelques centaines de pas, & me fit entendre que ſes camarades & lui étoient en état de les percer à la courſe ainſi que les autres Quadrupèdes plus ou moins grands; Hans fit approcher & me préſenta un jeune Caffre; il étoit parfaitement moulé & d'une figure qui m'interreſſa ſur le champ : juſques-là je n'avois vu, pour ainſi dire, ces gens qu'en bloc; je ne pouvois me laſſer de contempler celui-çi; on m'aſſura qu'il paſſoit dans le Pays, pour un de ceux qui lançoient avec le plus de dextérité la ſagaye & la maſſue courte (*), & que ſon adreſſe lui avoit acquis une grande réputation; j'avois tant de fois entendu parler de la Caffrerie & de ſes armes redoutables, que je ne voulus pas différer plus long-temps de voir par moi-même ce dont étoit capable un Caffre de dix-huit ans,

(*) C'eſt une arme dont ils ſont uſage de la même manière que de la ſagaye. J'en poſsède une grande & une petite dans mon cabinet.

qui ſe vantoit lui-même ſi naïvement. L'heure du dîner approchoit ; je me propoſois de régaler tout ce monde ; j'envoyai chercher un Mouton ; &, le montrant du doigt au jeune homme, je lui permis de le tirer ; il portoit cinq ſagayes dans la main gauche ; ſur mon invitation, il en ſaiſit une de ſa droite, fait lâcher le Mouton qui ſe met à galopper pour rejoindre le troupeau ; en même temps il brandit ſa ſagaye avec force, & s'élançant en avant par quatre ou cinq ſauts rapides, il la décoche ; la ſagaye ſiffle, fend l'air & va ſe perdre dans les flancs de l'animal, qui chancèle & tombe mort ſur la place.

Je ne pus lui cacher ma ſurpriſe & ma joie ; tant d'adreſſe unie à la force, à la grace, enchanta tout mon monde. L'amour-propre eſt un ſentiment univerſel ; mais il ſe modifie ſuivant les mœurs & les climats ; en Europe, il brille dans les yeux, dans tous les traits d'une belle femme, & leur donne de la fierté ; il eſt l'ame des talens & fait naître des chefs-d'œuvres. Il ſe cache même ſous la bure & les haillons ; en Afrique, un Sauvage ne ſait point le déguiſer ; les témoignages d'admiration qu'excitoit parmi nous mon jeune Chaſſeur agrandiſſoient ſon regard,

& développoient les mufcles de fon vifage ; fier d'un pareil triomphe & de mes applaudiffemens, fes pieds ne touchoient plus terre ; il mefuroit ma taille, fe rangeoit à mes côtés ; il fembloit me dire : TOI, MOI.

Les gens de fa Nation n'étoient pas moins charmés qu'il eût fi bien réuffi ; ils me fixoient & cherchoient à pénétrer dans ma penfée pour y voir tout l'effet qu'avoit produit cet échantillon de leur adreffe.

J'ai eu dans la fuite plus d'une occafion de remarquer qu'il ne faudroit à la tête de ces gens qu'un Chef habile & de l'ordre pour culbuter & détruire, dans un moment, la Nation Hottentote & toutes les Colonies ; mais la fupériorité de nos armes rendra nuls leur courage, leur adreffe, tant qu'ils n'auront que des fagayes pour défenfe.

Après avoir retiré fa lance du corps de l'animal, le jeune Caffre en ficha plufieurs fois le fer dans le fable & l'effuya foigneufement avec une poignée d'herbe.

J'étois fâché de ne pouvoir m'expliquer directement avec ces nouveaux-venus ; les longueurs de l'interprétation, peut-être auffi la concep-

tion bornée de l'interprète, me caufoient des impatiences que je modérois à peine; d'un autre côté, plus vifs, plus ouverts, n'ayant rien dans leur caractère qui approchât de la taciturnité filencieufe des Hottentots, ces gens me gagnoient de vîteffe; &, depuis leur arrivée, je n'avois encore fait que répondre aux queftions dont leur curiofité ne ceffoit de m'accabler; j'avois beaucoup moins de chofes à leur apprendre qu'à leur demander; je me flattois de voir bientôt fe calmer cette volubilité de paroles & de geftes confus, & que j'aurois enfin mon tour quand ces premiers momens d'effervefcence feroient amortis.

Plus prévoyans que les Hottentots, donnant moins au hafard pour leur nourriture, ils ne s'étoient point embarqués, comme on dit, fans bifcuits; ils avoient amené avec eux plufieurs Bœufs deftinés pour leur cuifine, & quatre autres pour porter leur toilette de jour & de nuit, en un mot tous leurs bagages; ils n'avoient pas oublié non plus quelques-uns de ces paniers que j'avois admirés chez les Gonaquois & dont ils fe propofoient de faire, en route ou bien avec nous, des échanges avantageux; ils avoient

encore quelques Vaches avec leurs Veaux ; au moyen de quoi cette caravane portoit un air d'aiſance & de ſomptuoſité qu'on ſe flatteroit vainement de rencontrer au ſein des vallées lugubres de la Savoye.

Je marquai à quelque diſtance de mon camp l'endroit précis où je voulois qu'ils ſe logeaſſent; &, plus heureux ou mieux obéi qu'Idoménée, lorſqu'il bâtiſſoit la ville de Salante, en un demi-quart d'heure, je vis s'élever, ſous mes yeux, leur petite Colonie.

Les feux furent allumés; on coupa le Mouton par morceaux ; il fut rôti ; & bientôt il n'en reſta plus que la peau; je n'ignorois pas combien l'intérêt eſt un agent puiſſant pour faire mouvoir tous les hommes, combien ſur-tout il les diſpoſe à la bienveillance; je fis, dans les circonſtances où je me trouvois, l'application de ce principe qui m'avoit plus d'une fois réuſſi; je voulois m'attacher les Caffres comme j'avois fait les premiers Sauvages que j'avois rencontrés, & ſur-tout les Gonaquois; je diſtribuai donc à mes hôtes diverſes eſpèces de quincailleries & du tabac. Ils reçurent mes préſens avec ſatisfaction ; &, ſur le champ,

chacun ſe mit en devoir d'en faire uſage.

Mais ce qui fixoit davantage leur imagination, & qu'ils m'auroient eſcamoté de bon cœur, c'étoit du fer. Ils le dévoroient des yeux, le vantoient exceſſivement & ſembloient l'eſtimer par-deſſus tout. Leurs regards étoient tombés ſur des haches, des pioches, de groſſes tarrières, des outils de toute eſpèce qui ſe trouvoient à l'Arrière de mes chariots; ils les convoitoient avec une ſorte d'impatience ; il n'y avoit, pour ainſi dire, qu'à mettre la main deſſus ; j'étois ſi bien fait déjà à la manière de traiter avec les Sauvages, & je les craignois ſi peu, puiſqu'il faut le dire, même quand je n'aurois point été ſi puiſſamment armé, que je leur aurois volontiers abandonné ces objets; mais avec tout l'attirail que je traînois à ma ſuite, ils m'étoient devenus d'un uſage tellement indiſpenſable, qu'il m'eût éte impoſſible d'en faire ſi généreuſement le ſacrifice. Afin de leur ôter tous déſirs, ou du moins d'en diminuer l'ardeur, puiſqu'il n'étoit plus temps de leur dérober la connoiſſance de ces outils précieux, j'ordonnai qu'on les cachât avec ſoin; d'après tout ce que j'avois appris des embarras de ces Sauvages, relativement à

leurs armes, il étoit en effet très-dangeureux d'exciter plus long-temps leur envie ; elle pouvoit leur ſuggérer des intentions nuiſibles à mon repos, & le moyen tout ſimple de s'en emparer par la ruſe s'ils ne le pouvoient par la force. Tel eſt en général le caractère du vrai Sauvage; & telle eſt la Nature : nul n'a le droit de retenir ce qui apartient à tous, & la moindre inégalité ſeroit la ſource des plus grands malheurs. Quiconque a lu le *Voyage du Capitaine Coock dans les mers du Sud*, a dû remarquer que ce Marin & toutes les perſonnes de ſon équipage ne mettoient jamais pied à terre, ſans faire quelques pertes; les Inſulaires venoient les voler juſques ſur leur vaiſſeau ; on enlevoit aux Chaſſeurs leurs armes, aux Matelots leurs habillemens, &c. Le Naturaliſte Forſter raconte du Docteur Sparmann, qu'après qu'on lui eût volé ſon épée, il perdit encore dans la même courſe les deux tiers de ſon habit; les Caffres & les Hottentots ne ſont point encore parvenus à ce degré d'adreſſe; mais ils ne ſont pas ſur ce point exempts de tout reproche. Afin de bien vivre avec eux, il faut apprendre à devenir tolérant ſur cet article, ou ſerrer ſoigneuſement.

La preuve du besoin pressant qu'avoient les Caffres de se procurer du fer, venoit de se confirmer sous mes yeux; je me reprochois de les avoir fait avancer, peut-être un peu trop tôt, & de n'avoir pas assez pris mes précautions; cependant je les suivois & les faisois épier de fort près; nous ne voyions pas sans inquiétude, Klaas & moi, par la façon dont ils se parloient entr'eux, dont ils mesuroient la longueur & l'épaisseur des bandes qui bordoient les jantes de mes roues, à quel point ce trésor les eût satisfaits. Si ces gens avoient su lire & qu'on leur eût appris dans les livres pleins de décence de nos femmes du bel air, que le plus simple moyen de résister à la tentation est d'y succomber, cette pensée un peu trop philosophique n'eût point à coup sûr été prise par les Caffres pour une plaisanterie, moins encore pour une absurdité; & ma ruine eût été complète.

Les yeux méfians & jaloux de mes Hottentots ne perdoient rien de tout ce qu'ils voyoient; & comme si mes propres remarques n'eussent pas été suffisantes, ils venoient à tous momens y ajouter les leurs, & me faire quelque scène nouvelle. Je pénétrois assez leurs motifs; de

moment en moment je voyois un esprit de haine & de discorde fermenter parmi eux ; c'est alors que, rejetant sur moi toute la faute, je me reprochai justement la cause du refroidissement sensible de mes gens, qu'avoit fait naître un peu trop de précipitation dans mes démarches, & regrettai de m'être mal à propos arrêté quelques heures au Bruyntjes-Hoogte, pour y solliciter les secours des Colons assemblés qui, par leurs discours, avoient effrayé tout mon monde & troublé la bonne intelligence de ma caravane ; tant il est vrai que le succès en toute Entreprise dépend du secret !

Dans le moment actuel, je ne voyois rien cependant qui dût si fort alarmer mon esprit ; nous étions trop supérieurs à nos hôtes en armes & en force, dans le cas où il auroit fallu recourir à la violence, le dernier des moyens à employer avec des Sauvages. Je ne pouvois craindre, de leur part, aucune surprise ; l'emplacement que je leur avois assigné, se trouvoit situé de façon que la moindre tentative eût causé leur perte ; mais je n'en redoublois pas moins de précautions & de sévérité autant pour forcer mes gens à continuer leurs devoirs, que pour ôter

à mes hôtes toute idée d'attaque & la facilité de me tendre des piéges ; ſi j'excepte deux Chaſſeurs que j'envoyois régulièrement, tous les jours, à la proviſion & quatre autres hommes qui gardoient le troupeau ſur les pâturages, le reſte ne s'écartoit point hors de vue ; moi-même, je me tenois aſſiduement au camp ; je paſſois des journées entières au milieu des Caffres, converſant avec eux, & me faiſant expliquer par l'interprête commun leurs réponſes aux différentes queſtions que faiſoit naître à tous momens le déſir de m'inſtruire & de recevoir des détails exacts ſur cette Nation, moins connue encore que celle des Hottentots. L'embarras & les difficultés de la traduction abſorboient à la vérité beaucoup de temps ; les connoiſſances de chaque jour arrivoient lentement & la ſomme n'en étoit pas bien volumineuſe ; j'employai à ces converſations pénibles une ſemaine entière ; &, ne voyant enfin que franchiſe & bonhommie de part & d'autre, convaincu qu'ils agiſſoient naturellement & ſans détours avec moi, je me gênai beaucoup moins ; je diminuai quelque choſe de ma réſerve, & forçai tout mon monde à ſe mettre à ſon aiſe avec eux.

Bientôt

Bientôt auſſi plus d'habitude de leur langage rendit nos entretiens plus intéreſſans; je commençois à me faire comprendre, & je les entendois mieux encore.

Ils ne ceſſoient de me conjurer de les ſuivre dans leur Pays; ils revenoient continuellement à la charge ſur ce point; vingt fois on m'avoit répété tout ce que m'avoit appris d'engageant mon interprète à ſon arrivée; je n'étois que trop empreſſé de me rendre à ces invitations ſéduiſantes; mais mon intention n'avoit jamais été de partir avec eux; on en verra bientôt la raiſon; je m'excuſai en leur diſant qu'il ne m'étoit pas poſſible de me mettre en marche auſſitôt qu'ils paroiſſoient le déſirer; puis, les examinant tous avec beaucoup d'attention, j'ajoutai que ne connoiſſant point leur Pays par moi-même, on m'avoit informé qu'il étoit rempli de montagnes & de bois difficiles à traverſer; qu'ainſi je ne conduirois point mes voitures & mes Bœufs, avec moi; cette déclaration ne parut pas les affecter; &, par le plaiſir que leur fit ma parole engagée d'aller les voir bientôt, je pus juger qu'ils ne comptoient pas infiniment ſur mes groſſes tarrières, & ſur le fer de mes roues.

Mais, à mesure que je les comblois d'amitié & de promesses, je voyois la vengeance éclater dans leurs regards & qu'ils fondoient sur moi leur unique salut; ils se parloient, se pressoient les uns sur les autres & me montroient assez par leurs gestes, la haute opinion qu'ils avoient conçue de mes forces & de mon empressement à les servir; le nom du féroce habitant de Bruyntjes-Hoogte étoit sans cesse à leur bouche; l'un des ces Caffres se frappoit la tête de désespoir & de rage, en me racontant qu'entr'autres victimes, sa femme enceinte & deux enfans avoient été égorgés de la propre main de ce Colon, & que la soif du sang portoit ce tigre au crime, pour le plaisir seul de le commettre. Quelque révoltante que paroîtra l'anecdote suivante, je la place ici, comme ils me la racontèrent & comme on me l'a depuis vingt fois certifiée.

Dans un moment où les Colonies & les Caffres pacifiés vivoient en bonne intelligence, & n'avoient plus lieu de se craindre & de se persécuter, le tigre du Bruyntjes-Hoogte, que cette harmonie déconcertoit, & qui ne pouvoit se plaire qu'au sein du carnage & des meurtres, dans l'espoir de ranimer les étincelles de la

guerre, & de faire renaître d'anciennes querelles, imagina de se procurer de la Ville quelques canons de fusil qui n'étoient plus bons que comme vieux fer; il trouva facilement à les échanger avec les Caffres qui en ont toujours besoin; le marché conclu avant de livrer ces canons il en encloue les lumières, met dans chacun double charge de poudre, les emplit en outre de mitrailles & de morceaux de fer qu'il y fait entrer de force jusqu'à la bouche; les malheureux Sauvages qui ne connoissent l'arme à feu que par ses funestes effets & nullement par son mécanisme, emportent chez eux ces canons & se disposent bientôt à les façonner pour en faire des sagayes; les feux sont allumés; on y dépose les fatals canons; ils s'échauffent; la poudre s'embrase & produit une détonation épouvatable qui éparpille dans un moment l'immense brasier, les instrumens, les hommes & va en estropier un grand nombre à des distances éloignées; un d'entre ceux qui me citoient cet événement, dont toute la Horde avoit été témoin, me faisoit compter toutes les blessures qu'il avoient reçues dans cette expérience tragique, & les cicatrices ineffaçables dont son corps étoit couvert.

Un trait de cette nature ſuffit ſeul pour juſtifier les Caffres de la haine implacable, qui fermente dans leurs cœurs ulcérés, & dont ils ſucent le levain en naiſſant ; pourquoi donner comme les effets d'un caractère naturellement atroce, ces attaques imprévues & ſubites, qui ne ſont dans le fond que de juſtes repréſailles ; la Nature n'a pas été marâtre pour le Caffre plus que pour les autres Sauvages ; l'injuſtice & la tyrannie les révoltent tous également ; l'être le plus tranquille, le plus inſouciant qu'on connoiſſe, le Caraïbe des côtes Méridionales d'Amérique ſe transformeroit en un Lion furieux, ſi quelque téméraire oſoit ſeulement attaquer la chétive retraite dont ils ſe contente.

Si, fatigués par les perſécutions, continuellement harcelés & dépouillés, le déſeſpoir a quelque fois conduit les Caffres à la cruauté, ſi quelque fois leurs projets de vengeance ont réuſſi, s'ils ont foulé, ravagé des récoltes, brûlé des habitations, maſſacré les propriétaires, la Nation blanche leur avoit prêté ſa fureur en leur donnant l'exemple des plus affreux excès.

La haine du Caffre, malheureuſement s'étend encore ſur une partie des Hottentots que la

politique insidieuse & perfide des Colons n'a pas manqué de pervertir & de faire entrer dans ses conjurations, afin de diminuer les risques auxquels la façon de manœuvrer des Caffres les expose & pour leur opposer des forces égales. Mais ces précautions souvent échouent contre l'adresse & l'active vigilance de l'ennemi des Colons. Le Hottentot trop timide & trop mal armé pour se montrer à découvert, compte beaucoup sur la ruse; chargé de l'espionage, il va sourdement reconnoître les lieux occupés par l'Ennemi, sur-tout ceux où ses richesses sont en réserve; l'œil perçant du Caffre a bientôt éventé ces marches obliques; il fond comme un trait sur l'espion, & l'immole à l'instant.

Je commençois, en l'étudiant chaque jour davantage, à prendre de cette Nation si calomniée, une opinion non moins favorable que de celle des Hottentots; & toujours d'après mes principes, & ma manière de traiter avec les Sauvages, je n'en saurois imaginer avec qui j'eusse eu des périls à courir. Mes journées, dont je variois les occupations & les plaisirs, s'écouloient comme par le passé, sans inquiétude & sans troubles.

j'avois recommencé mes chasses; mes hôtes m'y suivoient alternativement; mais je me faisois accompagner de préférence par le jeune Caffre qui me donnoit le plaisir de voir tomber tantôt un Gnou, tantôt une autre pièce qu'il abattoit de sa sagaye redoutable, avec autant d'adresse qu'il en avoit montré pour abattre le Mouton. Dans une de nos courses, il m'aida à tuer un Hippopotame mâle & de la plus grande taille; ce fut le seul que nous rencontrâmes, peut-être aussi le seul qui fût à dix lieues à la ronde; les coups de fusil qui tonnoient de tous côtés, depuis le matin jusqu'au soir, avoient sans doute écarté tous les autres; je ne trouvai point à celui-ci le goût qui m'avoit tant flatté dans la première femelle que nous avions tuée; mes gens prétendoient qu'il étoit trop vieux, & que d'ailleurs les femelles l'emportent pour la délicatesse; son lard étoit d'une consistance plus solide, mais moins épais que celui des femelles, qui ne diffère en rien de ce que nous appelons en France *petit salé*; &, par-dessus tout, il portoit une rancidité rebutante, pour un gosier qui n'est pas Hottentot. Les Caffres, qui d'ailleurs n'aiment point la graisse autant que

les Hottentots, n'en faisoient pas beaucoup de cas, & préféroient leurs Bœufs; le Mouton même ne les tentoit guères; raison suffisante pour n'en point élever chez eux.

Je n'avois point encore remarqué de près les bêtes à cornes qu'ils avoient amenées, parce que, dès la pointe du jour, elles s'égaroient dans les taillis & les pâturages, & n'étoient ramenées qu'à la nuit par leurs conducteurs; mais, un jour, m'étant rendu de fort bonne heure dans leur Kraal, je fus étrangement surpris au premier aspect de quelques-uns de ces animaux; j'avois peine à les reconnoître pour des Bœufs ou des Vaches, non, parce qu'ils étoient infiniment plus petits que les nôtres, puisque je leur reconnoissois les mêmes formes & les caractères primordiaux, auxquels je ne pouvois pas me tromper, mais à cause de la variété des divers contours, & de la multiplicité de leurs cornes; elles ressembloient assez à ces Lithophytes marins connus des Naturalistes sous le nom de *Bois de Cerf*; persuadé dans le moment que ces concrétions dont je n'avois nulle idée, étoient un présent particulier de la Nature, je regardois les Bœufs Caffres comme une variété

de l'eſpèce; mais je fus déſabuſé par mes hôtes; ils m'apprirent que ce n'étoit qu'un chef-d'œuvre de leur invention & de leur goût; qu'au moyen des procédés qui leur étoient familiers, ils multiplioient non ſeulement ces cornes, mais qu'ils leur donnoient encore toutes les formes que leur ſuggéroit leur imagination; ils m'offrirent de les travailler en ma préſence, ſi j'etois curieux de connoître leur méthode; elle me paroiſſoit ſi neuve & ſi rare que j'en voulus faire l'apprentiſſage, & ſuivis pendant pluſieurs jours un cours en règle ſur cette matière.

Ils prennent, autant qu'il eſt poſſible, l'animal dans l'âge le plus tendre; dès que la corne commence à ſe montrer, ils lui donnent verticalement un petit trait de ſcie, ou d'un autre outil qui la remplace & la partage en deux; cette double diviſion qui eſt encore tendre s'iſole d'elle-même, de façon qu'avec le temps l'animal porte quatre cornes bien diſtinctes; ſi l'on veut qu'il en ait ſix ou même plus, le trait de ſcie croiſé pluſieurs fois en fournit autant qu'on en déſire; mais s'agit-il de forcer l'une de ces diviſions, ou la corne entière à former, par exemple, un cercle parfait, on enlève alors à côté

de la pointe qu'il ne faut pas offenſer, une partie légère de ſon épaiſſeur; cette amputation, renouvelée ſouvent & avec beaucoup de patience, conduit la corne à ſe courber dans un ſens contraire, & ſa pointe, venant ſe joindre à la racine, offre un cercle parfaitement égal; bien convaincu que l'inciſion détermine toujours une courbure plus ou moins forte; on conçoit que, par ce moyen ſimple, on peut avoir à l'infini toutes les variations que le caprice imagine.

Au ſurplus il faut être né Caffre, avoir ſon goût & ſa patience pour s'aſſujétir aux détails minutieux, à l'attention ſoutenue qu'exige cette opération, qui dans le pays peut n'être qu'inutile, mais qui ſeroit nuiſible en d'autres climats; car la corne ainſi défigurée deviendroit impuiſſante, tandis que, conſervée dans toute ſa force & ſon intégrité, elle en impoſe à l'Ours & aux Loups affamés de l'Europe.

Pendant que je viſitois chez ces Caffres leurs Bœufs, leurs uſtenſiles, & que je les épuiſois de queſtions ſur leur Pays, leurs mœurs, leurs uſages, un bruit ſourd qui ſembloit arriver d'un peu loin, & revenoit par intervalles frapper mon oreille, fixa mon attention; je leur demandai

ce que ce pouvoit être, & s'ils ne l'entendoient pas ainſi que moi. Ils m'apprirent que trois ou quatre de leurs camarades s'occupoient au pied d'une petite roche voiſine qu'ils avoient découverte, à forger quelques armes, des morceaux de vieux fer qu'ils avoient apportés de chez eux, ou échangés durant leur voyage. autant inquiet de ſavoir par moi-même s'ils ne m'avoient point dérobé quelques outils, que curieux de connoître la manière dont ils s'y prennent dans une opération auſſi difficile pour des Sauvages privés des outils même les plus ſimples, j'engageai deux d'entr'eux à ſe détacher & à vouloir bien me conduire à la forge. Cette viſite inopinée, qui me fournit l'occaſion de donner à ces peuples des éclairciſſemens ſur le premier mécaniſme de la forge dont ils ne ſe doutoient même pas, aura peut-être eu des ſuites trop remarquables, & je ne dois pas omettre les moindres détails d'une ſcène auſſi neuve pour ces Sauvages que pour moi.

Les Caffres travaillent & forgent eux-mêmes leurs ſagayes; mais ne connoiſſant du fer que ſa malléabilité, leur art ne remonte pas juſqu'à ſa première fonte; ainſi c'eſt du fer déjà

travaillé qu'il leur faut; ils tirent admirablement bien parti des vieux canons de fusils, des cercles de tonneaux & de toute autre féraille de ce genre; ils portent des sagayes de deux espèces; les unes ont la tige du fer unie & tout à fait ronde; les autres, plus artistement, je devrois dire plus cruellement travaillées, ont cette tige quarrée; les quatre angles en sont découpés en pointes qui s'inclinent, tandis que les alternes remontent en sens contraire; ce qui nécessite le déchirement des chairs, soit quelles entrent dans le corps, soit qu'on les en retire. On ne peut qu'admirer leur patience lorsqu'on songe qu'avec un bloc de granit ou la roche même qui leur sert d'enclume, & un morceau de la même matière pour marteau, on voit sortir de leurs mains des pièces aussi bien finies que si la main du plus habile armurier y avoit passé; je lui défierois avec toute l'adresse & les combinaisons de son génie, de rien faire avec les deux seuls instrumens dont je viens de parler, qui approchât de ce que font ces Sauvages.

Ceux auprès de qui je me trouvois actuellement, étoient réunis au tour d'un grand feu

au pied d'une colline graniteuſe ; ils retiroient du braſier une barre de fer aſſez groſſe & profondément rougie ; ils la posèrent ſur une enclume, & ſe mirent à la battre avec des pierres fort dures, & de la forme la plus favorable & la plus aiſée à ſaiſir ; ils s'y prenoient fort adroitement ; mais ce fut leur ſoufflet qui me parut bien extraordinaire, & qui fournit ſur le champ une belle occaſion de leur donner ſur ce mécaniſme utile des notions qui leur auront été bien profitables, s'ils ont ſçu les mettre en œuvre ! Leur ſoufflet étoit donc un meuble bien miſérable ; il étoit fait d'une peau de Mouton ſoigneuſement vuidée par une légère inciſion & bien recouſue. Les parties de l'origine des quatre pattes qu'ils avoient retranchées comme inutiles & même embaraſſantes, étoient nouées. Ils avoient également tranché la tête, & ſubſtitué en place un bout de canon autour duquel ils avoient ramaſſé & fortement attaché la peau du cou ; le ſouffleur préſentant d'une main ce canon au foyer, éloignoit & rapprochoit avec l'autre main l'extrémité de cette peau ; cette méthode fatigante ne donnoit pas toujours aſſez d'activité

au feu pour faire rougir le fer; mais, nen fachant pas davantage, ces pauvres Cyclopes ne fe rebutoient point; j'avois pitié d'eux, & le mal que je les voyois fe donner, doubla le plaifir que je me promettois de leur indiquer fur le champ un moyen plus facile. J'avois beaucoup de peine à leur faire comprendre combien étoit fupérieure à leur invention celle des foufflets de nos forgerons d'Europe; perfuadé que le peu qu'ils faififfoient de ma démonftration s'échapperoit bientôt de leur mémoire, & ne leur feroit roit d'aucun profit, je réfolus de joindre l'exemple à la leçon, & de les faire opérer devant moi; je dépêchai un des miens à mon camp, & lui dis de m'apporter deux fonds de caiffe, un morceau de Kros d'été, un cercle, des petits cloux, marteaux, fcie & tous les outils dont j'avois befoin; avec tout cela, lorfque mon homme fut de retour, je leur compofai à la hâte & fort groffièrement un foufflet qui n'étoit guères plus fort que ceux qu'on emploie ordinairement dans nos cuifines; deux morceaux de cercle que je plaçai dans l'intérieur, fervirent à retenir la peau dans un écartement toujours égal; je n'oubliai point de faire, dans la partie

inférieure un évent ou ſoupape pour l'aſpiration plus prompte de l'air, moyen ſimple dont ils ne ſe doutoient même pas & qui les forçoit d'employer un temps conſidérable à remplir leur peau de Mouton; je n'avois point de tuyau de fer, mais, comme il n'étoit ici queſtion que d'un modèle, j'attachai au cuir de la charnière du mien le fond d'un étui à cure-dent dont je ſciai le bout; après quoi poſant mon chef-d'œuvre à plate-terre aſſez près du feu, je fichai avec force une croſſette ſur laquelle je poſai une traverſe ou eſpèce de baſcule qui tenoit par une ficelle au-deſſus de mon ſoufflet, ſur lequel peſoit encore un ſaumon de plomb de 7 à 8 livres que j'y avois fixé. Il faudroit avoir vu l'attention que prêtoient ces Caffres à toutes mes opérations, & l'incertitude, ou plutôt le déſir où ils étoient, de ſavoir à quoi tout cela devoit aboutir, pour ſe faire une juſte idée de leur ſurpriſe; ils ne purent retenir leurs cris lorſqu'ils me virent, avec quelques mouvemens faciles, d'une ſeule main donner tout d'un coup à leur feu la plus grande activité par la précipitation avec laquelle je faiſois aſpirer & rendre l'air à ma machine.

J'essayai de jeter au feu quelques morceaux de leur fer, & je parvins à rougir, en trois minutes, ce qu'ils n'auroient certainement pas obtenu en une demi-heure. Cette fois, je portai leur étonnement au comble; il tenoit, j'ose le dire, de la convulsion, du délire; ils sautoient autour du soufflet, l'essayoient tour à tour, frappoient des mains pour exprimer leur joie. Ils me supplièrent de leur faire présent de cette machine merveilleuse, & sembloient attendre ma réponse avec inquiétude, n'imaginant pas apparemment que je pusse me détacher sans peine d'un meuble aussi précieux. Je serois enchanté d'apprendre quelque jour qu'ils font usage de mon soufflet, qu'ils l'ont perfectionné, & surtout qu'ils se souviennent de l'Etranger qui, le premier, leur donna le plus essentiel instrument de la métallurgie.

L'habitant de la Caffrerie vit si familièrement au milieu de ses bestiaux, & leur parle avec tant de douceur; qu'ils obéïssent ponctuellement à sa voix; comme ils ne sont jamais tourmentés ni maltraités par leurs conducteurs, ces animaux pacifiques ne font jamais usage des armes que leur a données la Nature; le maître, chargé du

ſoin de les inſtruire & de les panſer, n'attache pas même les femelles pour les traire; ſi cependant le ſentiment de la maternité parle avec force à leur inſtinct, & les engage à retenir leur lait pour leurs petits, le moyen dont ſe ſervent les Caffres pour les contraindre à le lâcher, eſt plus ſimple & moins dégoûtant que celui du Hottentot: on paſſe un entrave à l'un des pieds de derrière de la bête; un homme robuſte l'attire en s'éloignant; gênée par cette attitude, elle laiſſe auſſitôt couler ſon lait; on emploie le même moyen lorſqu'une Vache eſt privée de ſon Veau. Que cette différence avec les Vaches d'Europe provienne de la nature, de l'eſpèce ou du climat, il n'en eſt pas moins vrai qu'elle exiſte, & que l'expédient dont je viens de parler eſt néceſſaire, & généralement uſité par ces Sauvages.

On reçoit le lait dans les paniers que j'ai décrits, & qui ſont particulièrement l'ouvrage des femmes; leur capacité dépend de la fantaiſie; mais leur forme eſt toujours la même; très légers & ne riſquant jamais de ſe rompre, ils ſont ſans contredit préférables à nos vaſes quelle qu'en ſoit la matière; les femmes que j'avois

j'avois alors dans mon camp, n'avoient point oublié leurs outils; elles avoient apporté des joncs, pour ne pas rester oisives; je m'amusois à voir fabriquer ces jolis paniers qu'elles s'empressoient d'échanger avec moi contre de la quincaillerie, dès qu'elles y avoient mis la dernière main.

Avant de faire couler le lait dans ces vases, on avoit soin de les bien laver; mais c'étoit moins dans un esprit de propreté que dans le déssein d'en resserrer la texture; car enfin, quelque prévenu que je sois pour les Sauvages, en faisant profession de tout dire, je ne dois pas me taire, même sur leurs défauts; avouons donc que les Caffres sont dans l'usage constant d'échauder leurs ustensiles avec leur propre urine & qu'ils ne se donnent pas la peine d'aller chercher de l'eau, lorqu'ils n'en ont point à leur portée.

Ce procédé qu'on mettoit en usage sous mes yeux n'étoient guères ragoûtant; on avoit attention, tous les soirs, de m'apporter un panier de laitage, dont mes gens & mon Keès, moins difficiles que leur maître, trouvoient à faire leur profit. J'évitois cependant avec soin de laisser voir à mes voisins la répugnance invincible que

m'inſpiroient leurs cadeaux journaliers; & j'aurois préféré de m'empoiſonner pour quelques momens, plutôt que de les affliger ou de les humilier par un refus; car telle a toujours été ma maxime de ne jamais contrarier les uſages reçus, dans tous les lieux où je me ſuis trouvé; rien ne bleſſe & n'indiſpoſe autant un peuple que d'attaquer ſes opinions, ſes goûts, ſes uſages, par la critique & le ridicule; & rien n'eſt en effet plus abſurde & plus indécent. Je m'afflige d'avoir ce reproche à faire à la plus aimable & la plus ſociale des Nations, & de la voir par-tout ſur ce point l'objet du blâme, même de ſes plus proches voiſins. Peut-on trouver étrange de ne point voir à Londres les airs, les façons & les gentilleſſes de l'agréable Etourdi des bords de la Seine? L'homme ſenſé n'improuve jamais d'une manière oſtenſible rien de ce qui ſe pratique dans le Pays qu'il parcourt; quelque ridicules qu'en ſoient les préjugés, il a l'air de les reſpecter, parce qu'il n'a pas le droit de les contredire; cette méthode, qui laiſſe un champ libre à ſes réflexions, ne préſentant rien d'offenſant, lui procure l'accueil flateur & les prévenances que ſe doivent tous les hommes quelles

que soient leurs patries diverses. S'il est un cas où l'application de ces principes soit indispensable, c'est sur-tout à l'égard des peuples Sauvages. Pour moi, rien n'est au dessus du Rosbif & du Pouding, quand je les mange en Angleterre; je sablerois l'huile de baleine avec les Lapons; chez les Hottentots, content de leurs grillades, j'oublie aisément le pain, & trouve le bled fort inutile.

Quelque soit l'attachement du Caffre pour ses troupeaux, il n'est cependant pas exclusif; une affection prédominante & qui va même jusqu'à la passion, le porte vers le chien; il a pour cet animal des attentions & des complaisances outrées; aussi la reconnoissance en fait-elle bientôt son meilleur ami; ma meute ne fut jamais autant caressée ni si bien nourie que pendant le séjour de la petite Horde que j'avois avec moi; mon grand Yager étoit sur-tout pour elle un sujet d'admiration; on ne pouvoit voir (ne cessoit-on de me répéter) une plus magnifique bête; l'engouement à son égard s'étoit si fort emparé des esprits, qu'il n'y avoit pas un seul homme dans la troupe qui ne se fût empressé, si je l'avois voulu, de le troquer contre un attelage de

douze Bœufs; il faut convenir qu'yager étoit le Chien le plus fort, le mieux fait qui fût dans toutes les Colonies.

Il ne quittoit plus nos hôtes ainsi que ses camarades; ils passoient tous la plus grande partie des journées dans leurs Kraals; ces bonnes gens les laissoient boire tranquillement le lait de leurs paniers auxquels ils n'auroient pas osé toucher que ces Parasites toujours altérés ne fussent rassasiés & contens; je suis persuadé que ces animaux, qui se rendoient pourtant tous les soirs assiduement au gîte, n'auroient été pour nous d'aucun secours, si nous avions eu quelque danger à craindre de la part de ces Sauvages. Ils s'étoient si fort attachés aux Caffres, & avoient tellement perdu l'habitude de mes gens, que, lorsqu'il arrivoit qu'un d'entr'eux se fût un peu trop écarté, & rentrât au camp plus tard qu'à l'ordinaire, il étoit forcé de crier à ses camarades de retenir les Chiens, pour éviter d'en être assailli, peut-être même déchiré.

Au plus léger signal d'une intention perfide de la part des Caffres, j'eusse fait mettre toute la meute à l'attache; mais comme je n'apercevois rien qui dût éveiller ma défiance, c'eût

été les mortifier en vain & les priver d'une satisfaction qui les attachoit davantage à ma personne, & détruire cette douce franchise qui la leur rendoit, de moment en moment, plus sacrée.

Du reste je ne partageois cette manière de voir avec personne; j'aurois vainement essayé de la faire adopter à mes Hottentots; une terreur panique les tenant dans une crainte continuelle & sur leurs gardes, toutes mes représentations, toutes les remarques de franchise, de bonhomie, d'aveux même indiscrets de la part de ces nouveaux-venus, rien n'étoit capable de déraciner leur prévention; la Caffrerie, à les entendre, alloit être bientôt le tombeau que je prenois plaisir à creuser de mes propres mains; &, comme ils refusoient d'être les complices de mon imprudence & de ma mort, ils ne consentoient point du tout à s'en voir les victimes; ni la crainte des châtimens, lorsque je serois rentré sous la domination des Hollandois, ni mes menaces de punir moi-même d'aussi lâches déserteurs, n'étoient point capables de leur en imposer.

Ce changement me paroissoit toujours nou-

veau; je ne pouvois m'accoutumer à tant d'obſtination, de réſiſtance, & d'oubli de tous leurs devoirs; je les avois déjà trouvés, il eſt vrai, récalcitrans & difficiles, avant d'arriver au Bruyntjes-Hoogte, lorſque je m'étois vu cruellement délaiſſé par la Horde qui avoit voyagé avec moi, & le détachement qui m'avoit joint pendant la nuit. Mais que ces circonſtances étoient ici diffèrentes! nous n'avions ni les aſſurances ni la parole des Caffres; nous n'en avions jamais rencontré; leurs mœurs, leur caractère & leur façon de vivre ne nous étoient point connus; le préjugé, qui redouble par l'abſence du péril, nous les avoit toujours préſentés comme des peuplades féroces & ſanguinaires; la propoſition de gagner leur Pays juſqu'à la mer, pouvoit raiſonablement alors effrayer des hommes qui manquent d'énergie & d'intrépidité; mais à préſent je ne pouvois plus voir que de l'entêtement & de la déſobéiſſance dans leur refus, & je ne ſais quel eſprit d'inſubordination que leur ſouffloient ſans doute le dégoût, la fatigue & l'ennui d'un ſi long Voyage. D'autres cauſes auſſi pouvoient y contribuer que je ne ſoupçonnois pas alors & que je découvris trop tard.

Cependant, bien déterminé à ſuivre mon plan, & ne voulant pas que des gens qui, juſqu'alors n'avoient jamais oſé ſourciller devant moi, puſſent ſe flatter d'avoir mis des obſtacles à mes volontés, & de dicter à leur chef comme des loix de la prudence ce qui n'étoit que les précautions de leur crainte & de leur puſillanimité, je tourmentois, ſi je puis parler ainſi, de plus en plus mon imagination, & faiſois mille efforts pour qu'elle me ſuggérât les moyens de tirer parti du mauvais pas dans lequel je me trouvois embarqué.

Je comptois ſur Klaas comme ſur moi-même; j'étois ſûr pareillement du vieux Swanepoël, du Chaſſeur Zean qui me ſuivoit depuis le Soet-Melk-Valley, & m'avoit tué le premier Tzeiran; Pit & Adam étoient encore deux hommes de bonne volonté; le couſin de Narina, & deux de ſes camarades m'avoient offert leurs ſervices; mais ces trois derniers, n'ayant aucune connoiſſance du maniement des armes à feu, pouvoient craindre autant de tirer un coup de fuſil que de le recevoir; cependant ils faiſoient nombre, & j'eſpérois, de quelque manière, en tirer parti: les Grecs qui incendièrent la ville de Troie,

n'avoient ni le bras ni les armes d'Achille.

Je résolus de tenter ce voyage, avec ces huit hommes; mais, mon plan n'étant pas encore bien digéré, je pensai qu'il falloit différer d'en donner connoissance à mon camp, jusqu'au départ des Caffres que je ne voulois pas sur-tout en instruire.

Mais un secret, qui jusqu'alors m'avoit échappé malgré toute ma prévoyance & mes soins, vint tout d'un coup éclaircir une partie de mes soupçons. Klaas arrivant, un après-diné, de la chasse, entre dans ma tente, & m'avertit que quatre Hottentots *Baster* sont cachés dans mon camp depuis le matin, qu'il les soupçonne d'être des espions du Bruyntjes-Hoogte, envoyés par les Colons; il avoit compris, me disoit-il, par tout ce qu'il avoit pu entendre de la conversation de ces quatre coquins, que les Blancs étoient instruits de l'arrivée & du séjour des Caffres dans mon camp; qu'ils murmuroient tous & s'étonnoient que j'eusse reçu chez moi avec autant de cordialité leurs ennemis mortels; Klaas m'engagea à me tenir sur mes gardes, jusqu'à ce qu'il en eût appris davantage, m'invitant sur-tout à me défier de l'un de mes gens nommé

Slinger, qu'il croyoit être d'intelligence & manœuvrer ſourdement avec les quatre émiſſaires.

Irrité de l'audace de ces gens, & de la hardieſſe qu'ils avoient eue d'entrer dans mon camp, j'ordonnai qu'on les amenât devant moi; à leur démarche timide, embarraſſée, je jugeai trop qu'ils étoient coupables; je les interrogeai bruſquement & leur demandai de quel droit & par quel ordre ils avoient oſé s'introduire chez moi, & s'y tenir cachés, ſans que j'en fuſſe prévenu, comme s'ils avoient pu s'attendre à n'être point découverts; cette apoſtrophe un peu vive, la menace de les punir à l'inſtant, & la colère dont tous mes traits étoient animés, les effraya de telle ſorte qu'il leur fut impoſſible de répondre; j'ajoutai que je ne ſouffrois pas d'eſpions près de moi, que quiconque s'introduiſoit ſourdement, étoit ſuſpect à mes yeux, & méritoit d'être puni comme un traître; que je ne faiſois pas d'eux aſſez de cas pour en venir à ces extrémités, mais qu'ils pouvoient, quelque fût leur miſſion, aller apprendre à ceux qui les avoient envoyés, tout ce qu'ils avoient vu chez moi; que, maître indépendantde mes volontés, je n'avois nul compte à rendre de mes actions;

qu'une conduite ſans reproche plaçoit mon ame au-deſſus de la crainte; qu'ami, de tous les hommes, je déteſtois tous traîtres; que, n'épouſant aucune querelle qui me fût étrangère, je n'avois nulle raiſon d'en vouloir à ces Caffres dont j'étois environné & auxquels je m'empreſſerois de rendre tous les ſervices que de bons peuples & des amis avoient le droit d'attendre de tout être humain, compatiſſant & juſte; que je répondois d'eux & les prenois ſous ma garde, autant de temps qu'ils reſteroient avec moi; mais que l'équité qui me portoit à les défendre, me feroit également une loi de tourner contr'eux mes armes, ſi je les voyois entreprendre la plus légère tentative contre les Colons; que j'étois aſſez inſtruit de la conduite des uns & des autres, pour être aſſuré que ces Sauvages, qui ne reſpiroient que la paix & le repos, ne donneroient jamais le ſignal des premières hoſtilités.

Après ce diſcours un peu vif & preſſé, je donnai ordre à ces quatre Baſters de déguerpir à l'inſtant, & les fis eſcorter par quatre fuſiliers juſqu'à ce qu'ils fuſſent hors de vue; je les avois avertis que ſi jamais, ſous quelque prétexte que

ce fût, ils s'avisoient de reparoître chez moi, je les poursuivrois comme les bêtes féroces, eux & quiconque se présenteroit dans des intentions pareilles à celles qui les avoient amenés; ces dernières menaces firent quelqu'impression sur mes Hottentots que tout ce bruit avoit assemblés autour de ma tente. Quand leur tour fut venu d'être interrogés sur le secret criminel qu'ils m'avoient fait du séjour de ces espions dans mon camp, aucun d'eux n'osa proférer un seul mot de défense & d'excuse; je m'exhalai en reproches très-vifs & très-amers; je leur déclarai que je ferois battre & chasser le premier d'entr'eux qui tourneroit ses pas du côté qu'habitoient les Colons, avec lesquels je ne voulois avoir aucune communication; je traitai Slinger avec dureté, & lui défendis de quitter son poste, sans mon ordre.

Les Caffres, témoins de cette scène, avoient remarqué que je les avois plus d'une fois désignés par mes gestes; ils en paroissoient intrigués à l'air enflammé de mes traits, à la consternation qui régnoit parmi mes Hottentots, ils pouvoient sentir combien ce qui venoit de se passer dans mon camp, m'avoit donné

d'humeur & d'animoſité contre mes gens; mais, entendant moins encore notre langue que je ne comprenois la leur, ils paroiſſoient autant ſurpris qu'inquiets de tout ce bruit; ils exprimoient, par leurs regards errans de tous côtés & ſur nos viſages, la perplexité qui tenoit en ſuſpens leurs eſprits; Hans prit ſoin de leur expliquer cette énigme; il me ſembla que cette ouverture les raſſuroit un peu; mais, lorſqu'il les eut inſtruits que les Colons s'étoient réfugiés ſi près de nous, cette nouvelle les contriſta; ils craignoient que, prevenus de leur ſéjour chez moi par le rapport des quatre eſpions que je venois de chaſſer, ces Blancs perfides & vindicatifs n'accouruſſent auſſitôt, dans l'intention de les attaquer & de les détruire juſques dans mon camp; j'eus beau les raſſurer & leur promettre appui, ſûreté, protection, je ne vis plus en eux cette gaîté franche & naïve, qui naît de la tranquillité de l'eſprit; ils ſe parloient beaucoup plus entr'eux, & ſembloient concerter leurs meſures, & ne déſirer que le départ & la fuite; Hans, qui les avoit accompagnés ce ſoir-là, lorſqu'ils s'étoient retirés dans leur Kraal, m'avoua, le lendemain, qu'ils le ſoupçonnoient d'être un

traître qui les avoit amenés chez moi pour les y faire égorger, & que conséquemment je n'étois pas moi-même à l'abri de tout soupçon; qu'ils avoient reconnu l'un des quatre Basters pour être venu souvent dans leur Pays, sous prétexte d'échanger des bestiaux; que le croyant un ami fidèle & sûr, ils lui avoient accordé toute confiance, & ne le voyoient jamais arriver sans lui témoigner combien sa vue leur causoit de satisfaction, mais que bientôt le monstre les avoit vendus lâchement; que depuis il n'osoit plus reparoître chez eux, de peur d'y trouver, dans la mort la plus prompte, la punition dûe à ses perfidies.

Hans me fit part, en outre, de la résolution qu'ils avoient prise de s'en retourner; ils me prioient, par sa médiation, de vouloir bien troquer quelques-uns des Bœufs qu'ils avoient amenés, contre de la vieille féraille; je leur refusai nettement cet article, & leur fis entendre qu'il m'étoit impossible d'acquiescer à leur demande, attendu que je ne voulois pas être accusé d'avoir fourni des armes contre les Colons; que, sans aucune vue d'intérêt, mais pour le plaisir seul de les obliger, je me serois, dans

toute autre circonſtance, empreſſé de leur donner cette marque d'amitié; mais qu'ils devoient ſentir que, dans l'état actuel des choſes, j'avois les bras liés par l'honneur; qu'à l'exception du fer, tout ce que je poſſédois étoit, de ce moment, à leur ſervice; qu'avant leur départ, je leur en donnerois la preuve; &, pour adoucir l'amertume de mon refus, j'ajoutai que, voulant reſter l'ami de tout le monde, & conſerver à leur égard ainſi qu'envers les Colons l'exacte neutralité dont j'avois toujours fait profeſſion, j'étois prêt, en toute rencontre, à faire la même réponſe à leurs ennemis, s'il arrivoit que, manquant ou d'armes ou de munitions, ils vinſſent, à leur tour, implorer mon aſſiſtance pour continuer la guerre.

Quoique cette réponſe & ces explications fuſſent claires & préciſes, ces Sauvages qui ne ſe rebutent pas pour un premier refus, revinrent encore à la charge, & me renouvelèrent plus d'une fois leurs inſtances; j'avois trop bien pris mon parti; je fus intraitable ſur ce point; je connoiſſois trop bien l'eſprit exagérateur des Colons qui n'auroient pas manqué de crier à la perfidie, pour la moindre bagatelle arrachée

par l'importunité, pour montrer de la condefcendance & de la foibleffe en cette circonftance délicate; je ne doute pas même qu'ils n'euffent faifi avec empreffement cette occafion de fe venger du mépris que je leur avois plus d'une fois témoigné; ils n'auroient plus alors manqué de prétexte pour m'en faire un crime; quelque puiffante que fût cette politique prudente à leur égard, j'avois un motif plus déterminant encore; trop au-deffus des atteintes de ces bandits dangereux, & de leurs confpirations atroces, en refufant aux Sauvages des armes contre ces Colons, & à ceux-ci des reffources contre les Sauvages, j'empêchois que ces brigandages affreux ne fe perpétuaffent, dans le cas où les uns & les autres viendroient à s'épuifer, comme cela étoit plus d'une fois arrivé; je ne pouvois donc les fervir qu'en ne prenant aucune part à leurs démêlés; & cette conduite fecondoit à merveille la droiture & les affections de mon cœur; je me ferois fait même un fcrupule d'accepter quelques beftiaux que les Caffres m'offrirent en échange d'une quantité de verroterie & de quincaillerie que je leur diftribuai au moment de leur départ.

J'avois ardemment ſouhaité que le jeune Caf-fre reſtât avec moi ; il ne me fut pas plus poſſible de le ſéduire qu'il ne l'avoit été à ſes camarades de m'ébranler pour obtenir mon fer ; ni mes préſens ni mes promeſſes de le rendre à lui-même, s'il ne ſe plaiſoit point avec moi, ne purent rien ſur lui ; il oppoſoit à toutes mes ſollicitations une trop forte réſiſtance pour que je puſſe eſpérer d'en rien obtenir ; « Je connois, » me diſoit-il, trop bien les Blancs, pour me » fier à eux ; ils nous ont fait & nous feront » toujours trop de mal ; ſi j'étois aſſez ſimple » pour vous ſuivre, une fois réduit en eſclavage, » j'aurois beau réclamer vos promeſſes, il ne » me ſeroit plus permis de revoir mon Pays ». Il craignoit, d'après les préjugés raiſonnables de ſa Nation qui dans des temps de paix avoit quelquefois fréquenté le Bruyntjes-Hoogte, d'être traité, comme les Colons qui habitent cette Contrée en agiſſent effectivement avec leurs Eſclaves ; & quand, par attachement pour moi, il ſe feroit livré de bonne grace & auroit conſenti de me ſuivre, il n'étoit point aſſuré, diſoit-il, que je fuſſe toujours maître de le défendre & de le renvoyer. Je fis mille efforts pour

détruire

détruire sa prévention, & lui dis qu'il ne falloit pas confondre tous les Hollandois avec ces Colons sanguinaires & perfides; qu'il étoit à même de juger si les hommes que j'avois à mon service étoient malheureux & en droit de se plaindre; que tous pouvoient user de leur liberté & me quitter à l'instant. Ce jeune-homme m'étonna par sa fermeté & n'en fut que plus obstiné dans son refus. Je renonçai à le solliciter davantage.

Nos chasses continuelles & les petites altercations survenues dans mon camp avoient bien interrompu nos conversations familières & paisibles avec les Caffres, mais elles ne m'avoient pas fait entièrement négliger le soin de mon instruction; j'y revenois de temps en temps, ils s'y prêtoient avec cette cordialité que leur avoit inspiré la reconnoissance pour mes bienfaits; la nouvelle de leur départ me rendit encore plus empressé de leur faire des questions; je n'avois pas sur-tout perdu de vue mes malheureux naufragés; ils ne purent me donner tous les détails que je leur demandois; ils avoient simplement connoissance du fait; mais, établis au Nord Ouest, plus éloignés encore que moi de la mer, ils ne savoient rien de positif

ſur cette malheureuſe cataſtrophe ; à la vérité ; la plupart des effets enlevés des débris du Navire leur étoient connus ; pluſieurs Hordes en avoient troqué contre des beſtiaux ; ceux mêmes que j'avois dans mon camp poſſédoient quelques parcelles de ces effets ; l'un me fit voir une pièce de monnoie d'argent qui pendoit à ſon cou ; un autre portoit une petite clef d'acier ; ils me firent, comme ils purent, la deſcription d'un bijou dont ils s'étoient partagé les morceaux ; je devinai bientôt que ce devoit être une montre dont on avoit démonté les rouages & les autres pièces pour s'en faire des parures & des ornemens ; j'en fus mieux convaincu, lorſque leur ayant montré la mienne, ils s'écrièrent tous que c'étoit la même choſe avec cette différence qu'ils ne reconnoiſſoient point la couleur qui reſſembloit, diſoient-ils, à la pièce de monnoie que le Caffre portoit à ſon cou ; ils ajoutoient que les plus beaux effets provenus de ce Navire avoient été la proie d'un grand nombre de Caffres plus voiſins de la mer ; qu'ils poſſédoient ſur-tout beaucoup de ces monnoies ; à l'égard des hommes échappés au naufrage, ils avoient ouï-dire que les uns

avoient été trouvés morts ſur le ſable, & que les autres plus heureux s'étoient retirés dans un Pays habité par des Blancs comme moi.

Mes entretiens avec ces Caffres finiſſoient toujours par des ſollicitations réitérées de partir avec eux. Cet arrangement, quand il auroit été de mon goût, ne pouvoit s'accorder avec ma prudence; car, ſi je ne les croyois pas capables de me tromper, d'attenter à mes jours & de voler mes effets, je ne devois point les inſtruire de mes démêlés avec mes gens, & leur faire connoître qu'il ne m'étoit poſſible d'emmener avec moi que huit hommes, les autres refuſant de me ſuivre. J'étois au contraire charmé que, de retour chez eux, ils appriſſent aux leurs que nous étions en force & en nombre, & n'avions rien à redouter de leur part; cette diviſion pouvoit leur ſuggérer de mauvais deſſeins; rien n'empêchoit, tandis qu'il m'auroient amuſé chez eux, qu'un détachement ne partit pour s'emparer de mon camp, & maſſacrer ceux à qui j'en aurois confié la garde. Tant d'horreurs commiſes par les Blancs me faiſoient une loi de prendre mes ſûretés avec ces Sauvages dont je n'aurois eu

rien à craindre dans toute autre circonstance ; c'est ainsi, par exemple, que j'observai à leur égard avec encore plus de rigueur la loi de ne laisser aucun Etranger s'introduire, la nuit, dans mon camp ; mon vieux Svanepoël veilloit à ce que cette discipline s'observât religieusement ; nous dormions toujours isolés & murés dans nos parcs ; il étoit encore moins permis de sortir dans la nuit, ce temps étant toujours celui que choisissent les Sauvages pour former leurs attaques contre les Blancs que leur couleur & leurs vêtemens décèlent bientôt & qu'on aperçoit de fort loin ; mon absence bien connue de ces Caffres, tout m'auroit alarmé sur le sort de ceux qui ne m'auroient pas suivi ; en ne leur faisant point connoître le moment précis de mon départ, ils s'en alloient avec la certitude que, lorsque je me remettrois en marche, je ne laisserois rien après moi ; car je leur avois dit que je renverrois mes chariots dans la Colonie.

Enfin, le 21 Novembre, ils vinrent tous me prévenir qu'ils s'étoient arrangés pour partir le jour même ; ils renouvelèrent leurs protestations de reconnoissance & de bonne amitié, & me promirent que par-tout où ils passeroient,

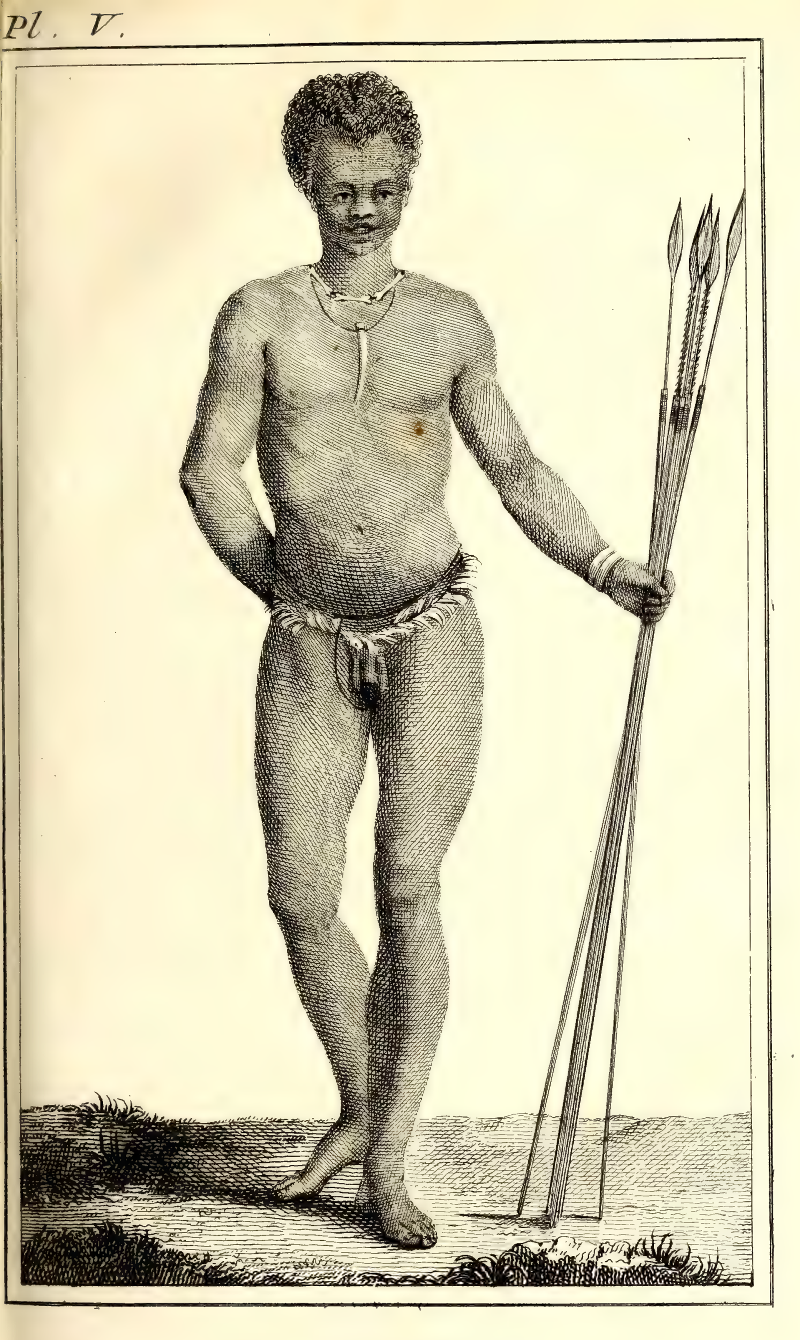
leur premier ſoin ſeroit de publier ce qu'ils avoient vu, combien ils avoient à ſe louer de moi, & la façon affectueuſe & familière avec laquelle je les avois traités pendant un aſſez long ſéjour; que les richeſſes dont je les avois comblés, feroient plus d'un jaloux, & que toutes les Hordes m'attendroient avec la plus vive impatience, & me verroient arriver avec joie. La deſcription qu'ils ſe promettoient de faire de mon camp, de ma perſonne, & ſur-tout de ma barbe, devoit, ajoutoient-ils, ſervir de ſignalement à ceux qui ne me connoiſſoient pas, & me faire accueillir tout autrement qu'un Colon; ils ſe tournèrent enſuite, comme de concert, du cté de ma tente, ſur laquelle flottoit un pavillon, & me demandèrent ſi je ne le porterois pas avec moi, afin qu'on m'aperçût de plus loin; ſur ma réponſe affirmative, ils jetèrent des cris de joie, comme ſi, non content de l'eſpoir que je leur avois donné d'aller les viſiter, ils n'avoient craint encore que je fuſſe confondu parmi leurs indignes perſécuteurs, & que, par un ſentiment d'amour pour ma perſonne, ils euſſent voulu me garantir de toute eſpèce de mépriſe. Après les tabés d'u-

ſage, je les accompagnai juſqu'à la rivière qu'ils traversèrent tous à la nage, ainſi que leurs Beſtiaux; &, lorſqu'ils eurent mis pied à terre à l'autre bord, je les ſaluai pour la dernière fois par une décharge générale de toute ma mouſqueterie; les ravines & les taillis dans leſquels ils s'enfoncèrent, les eurent bientôt dérobés à ma vue.

J'ai tiré deux deſſins de ces peuples qui ſe prêtoient à mon opération avec autant d'étonnement que de complaiſance; ce ſont les Nos *V* & *VI* des Planches.

Ces Caffres une fois partis, je m'étois flatté que mes gens feroient quelques réflexions ſur la manière tranquille avec laquelle ils avoient vécu avec eux pendant mon ſéjour; qu'ils reconnoîtroient combien leur frayeur étoit mal fondée, & qu'ils finiroient peut-être par conſentir à m'accompagner. Pour ne point paroître m'occuper d'eux & de mon projet avec trop d'acharnement, & afin de les mettre en état d'agir d'eux-mêmes, je réſolus de partir auſſi ſur le champ, pour aller rendre viſite au vénérable Haabas, parce qu'à mon retour, à la première ouverture qu'on me feroit de quel-

Pl. V.



LE CAFFRE.

que changement, je léverois le piquet & me remettrois en marche, pour ne donner le temps à perſonne de ſe refroidir. Pendant le ſéjour des Caffres, je n'avois vu qu'une ſeule fois deux Gonaquois chez moi; il me tardoit de renouer connoiſſance avec mes bons voiſins, & de les inſtruire de ce qui s'étoit paſſé depuis notre ſéparation. Je me rendis ſeul à leur Kraal. Leur joie fut extrême quand ils m'eurent reconnu; tous s'empreſsèrent autour de moi; ils s'appeloient les uns les autres, accouroient de tous les côtés; je fus bientôt entouré. Haabas me fit part de ſes craintes & de celles de ſa Horde, pendant le ſéjour des Caffres chez moi; il me demanda cent fois ſi j'étois certain que ſa retraite ne fût point connue d'eux; je fis tous mes efforts pour le tranquilliſer, & lui appris que je tenois des Caffres mêmes, qu'ils n'avoient aucun ſujet de haine contre les Hottentots Gonaquois qu'ils ſavoient n'avoir aucune communication avec les Blancs & les autres Hottentots, & vivre au contraire en Horde & tout à fait iſolés; que d'ailleurs la poſition préciſe de leurs Kraals ne leur étoit point connue, mais qu'en tout cas, il étoit plus ſimple & plus

facile pour la sûreté commune, de déloger & d'aller s'établir ailleurs. Haabas embrassa ce projet avec d'autant plus d'empressement qu'il ne s'en fioit point, disoit-il, aux belles paroles des Caffres, puisqu'il n'y avoit pas long-temps qu'ils l'avoient forcé d'en venir aux mains avec eux; qu'il étoit prudent de prendre ses précautions, & d'écarter un pareil malheur. Il eut assez de confiance en moi, pour me demander des avis sur le nouvel Etablissement qu'il alloit former, & la résolution fut prise de gagner au plus tôt les montagnes de l'Ouest, & de s'éloigner tout-à-fait des terres de la Caffrerie qui s'étendent au Nord-Est.

Les bords du Sondag, étoient ci-devant les limites des Caffres qui avoient leurs habitations principales sur le Bruyntjes-Hoogte; on en découvre encore de foibles vestiges. Les ordres exprès & l'intention du Gouvernement qui vouloit vivre en paix avec ces Sauvages, étoient que ces limites fussent toujours sacrées; mais le Colon qui n'a ni la sagesse ni les vues d'une administration politique, trouvant les terres de ces voisins impuissans, supérieures aux siennes, est parvenu avec le temps à s'en emparer &



FEMME CAFFRE.

a reculé impunément ces peuples au-delà du Groot-Vis; les ordres des Gouverneurs, de plus en plus méprisés, sont demeurés sans effet, & l'extrême éloignement a rendu ces abus tolérables &, de jour en jour, plus fréquens.

J'étois incognitò chez Haabas; & plusieurs motifs m'engageoient à n'y point séjourner; je voulois savoir de lui s'il ne pourroit point décider plusieurs de ses gens à se réunir aux trois qui s'étoient offerts de bonne grace, lors de mon premier Voyage; un seul balança & finit par un refus; pour ne rien arracher de force & ne donner à ces bonnes gens aucun sujet de plainte, j'assignai le rendez-vous dans mon camp aux trois hommes de bonne volonté qui s'étoient engagés à me suivre, & je leur donnai quatre jours; par ce moyen, ils avoient plus de temps qu'il n'en falloit pour metire ordre à leurs affaires, & se préparer des armes.

Je ne pouvois emmener mes chariots avec moi, puisque je ne devois compter tout au plus que sur huit hommes pour m'accompagner dans mon Voyage en Caffrerie; il me falloit quelques Bœufs de charge; je n'en avoit qu'un seul qui fût accoutumé à cet exercice; nous arran-

geâmes un échange, & je promis de l'effectuer aussitôt que je serois de retour chez moi. Tout cela fut l'affaire d'un moment; malgré les vives instances du chef & de tous ceux de la Horde que je trouvai au Kraal, je résolus de les quitter aussitôt, & je prétextai mille affaires auprès des miens; je ne sais quelle tristesse s'étoit emparée de mon ame; je ne revoyois point ce séjour du même œil que par le passé; j'étois contrarié de toutes manières. Les obstacles sembloient s'accroître à chaque pas. Je me sentois épuisé de fatigues.... Avant de quitter Haabas, je n'oubliai pas de lui demander des nouvelles de l'infortuné malade; je ne voulus point le revoir; on m'assura que tous les soins qu'on lui avoit jusquà ce moment prodigués, n'avoient abouti qu'à entretenir autour de lui la propreté, mais que ses douleurs n'avoient point diminué, & qu'enfin on désespéroit de sa vie; je demandai des nouvelles de la jeune Narina; elle étoit absente avec sa mère, je soupçonnois que quelqu'un de la Horde s'étoit détaché pour aller la chercher; je n'en fus que plus empressé de partir; je saluai Haabas, & je rejoignis mon camp.

De retour dans ma tente, je fis approcher mes gens l'un après l'autre, & je voulus ſavoir de leur propre bouche, les intentions de chacun, afin de découvrir s'il n'y avoit point parmi eux quelques mutins qui ſoufflaſſent la zizanie & l'eſprit d'inſurbordination; leurs réponſes furent uniformes; ils appuyoient leur réſiſtance de la ſeule frayeur où les jetoit ma témérité; quelqu'humeur que je reſſentiſſe de cette déſobéiſſance, quelques déſagrémens qui duſſent en être la ſuite, je n'eus pas même la force de les réprimander; trop de motifs combattoient pour eux dans mon cœur, & je ſentis que je leur étois encore trop fortement attaché; nul autre deſſein ne les avoit ſéduits; la peur avoit ſeule dérangé leurs têtes; ils ne vouloient point, diſoient-ils, aller dans un Pays d'où l'on n'avoit jamais vu revenir ni Blancs ni Hottentots; je leur recommandai du moins de me reſter fidèles, & qu'en mon abſence, ils n'oubliaſſent point mes bontés & tout ce qu'ils devoient à leur maître. Je vis trop dans leurs geſtes & leur contenance, tout ce que ces derniers mots faiſoient d'impreſſion ſur eux, & ce que j'aurois pu exiger de leur amour,

ſi j'avois renoncé à vouloir les contraindre à ce fatal Voyage ; je leur promis une égale affection pour l'avenir, & je m'enfermai ſeul dans ma tente. Je m'occupai, pendant une partie de la nuit, de mon plan & des moyens de l'exécuter le plus ſagement & le plus promptement qu'il me ſeroit poſſible; &, le lendemain, dès le matin, je fis appeler les Hottentots ſur leſquels je comptois. Je leur répétai que j'étois, à la fin, réſolu de partir avec eux, s'ils étoient toujours réſolus de me ſuivre; pour mieux écarter de leur eſprit, toute eſpèce de nuages, & leur prouver que je n'en agiſſois point témérairement avec eux, je leur déclarai que je n'avois l'intention de pénétrer fort avant dans la Caffrerie, qu'autant que je ne rencontrerois point d'obſtacles ſur mes pas, & que je n'éprouverois nul mécontentement de leur part; que, puiſque nous ne devions pas eſpérer ſur le rapport de mes Envoyés, de rencontrer aiſément le Roi Pharoo, j'étois d'avis d'aller ſimplement viſiter les Caffres qui m'attendoient avec tant d'impatience, & de tourner à l'Eſt pour nous rapprocher de la Mer où nous pourrions découvrir le vaiſſeau naufragé ; ils perſiſtèrent

tous dans la promeſſe qu'ils m'avoient faite; je m'adreſſai enſuite à Swanepoël, & lui dis que je le regardois commme un autre moi-même, & lui confiois toute mon autorité pendant mon abſence; je le conjurai de veiller ſur mon camp; d'y maintenir le bon ordre, puiſqu'il ne m'étoit plus permis de compter ſur les autres.

Mes trois Gonaquois arrivèrent à jour nommé; dès-lors il ne fût plus queſtion que des préparatifs & des proviſions néceſſaires pour le Voyage; j'emplis deux ſacs de peau de poudre à tirer; ces ſacs furent enfermés dans un troiſième, afin de les préſerver de l'humidité; nous coulâmes des bales de calibre & de la dragée; j'emportai huit fuſils, & laiſſai les huit autres pour la défenſe du camp; j'aſſemblai différentes eſpèces de verroteries & de quinquailleries dont je fis des aſſortimens ſéparés dans des ſachets & des petites boîtes; ma canonnière; une couverture de laine, un gros manteau & quelques autres effets indiſpenſables devoient me ſuivre; nous emportions pour la cuiſine une ſeule marmite, une bouilloire, du thé, du ſel, du ſucre, &c. De leur côté,

mes compagnons s'occupèrent à rouler leurs peaux, leurs nattes, leurs uftenfiles ; ils n'avoient point oublié de me demander une bonne provifion de tabac & d'eau-de-vie. Ce remuement, cette agitation, les allées & les venues que néceffitoient tous ces préparatifs, m'auroient offert un tableau piquant, fi j'avois eu l'efprit tranquille, & que tout mon monde eût voulu me fuivre ; c'étoit, comme on le dit, le déménagement du Peintre ; d'un autre côté l'air étonné, contrit des poltrons qui reftoient, préfentoit un contrafte fingulier ; les partans hauffoient la voix & les regardoient en pitié ; on eût dit qu'ils ne fe connoiffoient plus ; qu'ils n'étoient plus de la même efpèce ; ceux-là montroient affez toute l'inquiétude que leur caufoient ce départ, & le chagrin de ne me plus voir à leur tête ; ils auroient été charmés de connoître la durée de ce Voyage ; ce qui n'étoit pas plus en mon pouvoir qu'au leur.

Nos emballages achevés, & n'ayant plus qu'à charger, nous fixâmes le départ au lendemain matin, 3 Novembre.

Lorfque les feux du foir furent allumés, je m'y placai à l'ordinaire avec tout mon monde,

pour prendre le thé ; je saisis ce moment pour faire une douce exhortation à ceux que je laissois dans mon camp ; je ne leur montrai plus aucun signe de mécontentement ; je feignis même d'approuver leurs raisons, bien assuré que je ne changerois rien aux résolutions de ceux qui partoient avec moi ; quant aux nouvelles marques d'inquiétude qu'ils montroient pour ma personne, je leur dis que je devois trop compter sur les Braves qui m'accompagnoient pour n'être pas tranquille ; je leur recommandai la plus grande obéissance aux ordres du sage Swanepoël, à qui je remettois toute mon autorité ; je leur promis de récompenser tous ceux dont la conduite répondroit à la bonne opinion qu'ils m'avoient fait prendre jusqu'ici ; enfin, pour ne leur laisser aucun regret dans l'ame, & effacer jusqu'au souvenir de tout désagrément réciproque, je fis verser une rasade générale : on but à notre Voyage, & chacun se retira chez soi.

Je ne pus fermer l'œil de toute cette nuit ; dès la pointe du jour je sonnai moi-même l'appel ; tout le camp fut en l'air ; on chargea ; l'on emmaillota nos quatre Bœufs.

Tandis qu'on déjeûnoit, je fis mettre à

l'attache tous mes chiens ; sans cette précaution la meute entière qui pressentoit le moment du départ, & qui s'en réjouissoit, comme cela étoit arrivé toutes les fois que nous avions changé de campement, n'auroit pas manqué de prendre les devans, & de se répandre dans la campagne. Je n'en emmenai que cinq avec moi.

Avant de nous faire nos adieux, je pris Swanepoël à l'écart, & lui dis que, si je ne voyois point de sûreté, ni de possibilité de traverser toute la Caffrerie, je serois infailliblement de retour sous quinze jours; que, si je ne l'étois pas après six semaines bien révolues, il pouvoit lever le camp, & se rendre dans le Camdebo sa patrie; que je le laissois le maître de prendre cette route, même avant le terme écoulé, s'il voyoit le moindre risque à courir, en restant dans l'endroit où je le laissois, & que je saurois le joindre; je le priois de veiller sur mes gens, sur mes chariots, sur mes Collections, en un mot, au premier signal du danger, de songer à mettre tout à l'abri. Si, ne me voyant point revenir, ajoutai-je avec une émotion dont je ne pus me défendre en

ce

ce moment, & que vous ayez ſujet de déſeſpérer de mon ſort, vous reprendrez la route du Cap avec tout mon monde, & remettrez tous mes effets à mon ami Monſieur Boers.

Ce brave vieillard ne put entendre ces dernières paroles ſans verſer des larmes; ſes ſanglots le ſuffoquoient; je le raſſurai & lui promis de ne rien tenter que de raiſonnable; vainement auroit-il cherché à me retenir plus long-temps; je me dérobai à ſes ſupplications affectueuſes, & rejoignis mes Chevaux, mes Bœufs & mes Chiens.

Déjà Keès avoit pris les devants: eſcorté de mes huit hommes dont l'un portoit le Pavillon, je me mis en marche, & perdis bientôt de vue mon camp; il fallut remonter la rivière l'eſpace d'une lieue & demie pour la traverſer; une partie de mes gens qui m'avoient accompagné juſques-là, rebrouſsèrent chemin, lorſque nous eûmes gagné l'autre bord.

Nous quittâmes cette rivière, & prîmes notre route droit au Nord-Eſt; c'étoit, ſuivant mon ſyſtême qui s'accordoit aſſez avec les éclairciſſemens de Hans, entamer la Caffrerie par ſa plus grande profondeur; nous marchions con-

tinuellement ſous la même eſpèce d'arbres (le Mimoſa Nilotica) dont toutes les parties du Canton ſont parſemées; la terre étoit couverte d'herbes très-hautes qui nous fatiguoient extrêmement; mes gens en ſouffroient plus que moi, attendu que comme elles étoient en même temps fort deſſéchées, leurs jambes s'enſanglantoient à chaque pas; ils y remédièrent en ſe faiſant des bottines avec des peaux & des herbes treſſées. Mes Bœufs ſeuls paroiſſoient charmés de l'aventure, &, tout en marchant, ſe ſaturoient à leur gré, ſans avoir la peine de baiſſer la tête jusqu'à terre. Nous avions toujours ſous les yeux des Gazelles de différentes eſpèces, notament celles de Parade ou Spring-Bock; mes Chiens firent lever une Outarde que je tuai; elle formera encore une eſpèce nouvelle à décrire: plus groſſe que la Canne Pétière d'Europe, elle a le plumage du cou par-devant, ainſi que la poitrine & le ventre, d'un gris bleu uniforme. Toute la partie ſupérieure du corps, eſt d'une teinte rouſſâtre pointillée & rayée d'une couleur preſque noire; ſon ramage imite aſſez le cri du Crapaud, mais il eſt plus fort.

Nous marchâmes ainſi pendant cinq heures

par une chaleur excessive, qui nous força d'arrêter ; nous étions, il est vrai, continuellement protégés par des arbres assez rapprochés ; mais les feuilles du Mimosa sont si petites & si rares que son ombre, qui ne noircit jamais la place qu'il occupe, doit être à peu près comptée pour rien ; nous n'en rencontrâmes aucun autre dans toute la plaine, & je remarquois que les beaux arbres, comme au Pays d'Auteniquoi, étoient adossés aux hautes montagnes qu'il falloit aller chercher beaucoup plus loin.

Je m'étois aperçu, chemin faisant, que mon Singe s'arrêtoit fort souvent au Mimosa ; qu'il en détachoit des épines dont ces arbres sont garnis & les mangeoit avec plaisir ; je voulus partager encore ce régal avec lui. Je m'en fiois à son goût. Les plus vertes de ces épines, les seules qu'on puisse manger, longues à peu près de deux à trois pouces, sont cassantes comme les asperges ; je fus trompé dans mon attente ; je les trouvai d'abord agréables & sucrées, mais, le moment d'après, une odeur d'ail insupportable qui me brûloit la bouche & que le plus vigoureux Marseillois n'auroit pas supportée, me les fit rejeter ; leur graine à laquelle

Keès sembloit donner la préférence, opéroit le même effet sur mon palais. Cette odeur étoit si forte & si âpre que, de très-loin, les urines du Singe m'avertissoient qu'il avoit mangé des épines du Mimosa.

Je trouvai sur cet arbre une Chenille magnifique, & de la plus grande taille; son corps étoit entouré de bandes d'un noir de velours sur un beau fond vert; la Phalène qu'elle produit n'est pas moins brillante; elles a les ailes presqu'entièrement blanches avec quelques bandes & des taches brunes; son corps est tellement velouté qu'il en paroît cotonneux; j'ai eu plus d'une fois occasion de remarquer dans la suite, que lorsque le Mimosa fleurit (c'est ordinairement aux approches de Janvier), ses fleurs sont couvertes de quantité d'insectes de différentes espèces; aussi les Cantons où croissent ces arbres sont-ils ceux où l'on rencontre en plus grande abondance une partie des différens individus qui composent cette classe de l'Histoire Naturelle, &, par une conséquence nécessaire, une infinité d'oiseaux attirés par ces insectes dont ils font leur principale nourriture.

Je profitai de cette première halte, pour

écorcher l'Outarde que j'avois tuée; sa chair servit à mon repas; ma suite dîna des provisions que nous avions apportées; mes Bœufs s'étoient si bien régalés chemin faisant, qu'à peine arrivés, ils se couchèrent, malgré la charge qu'ils portoient; on ne les voyoit point dans l'herbe tant elle étoit haute & fournie. Dans l'après-midi, le ciel s'obscurcit; nous fûmes assaillis par un orage affreux, accompagné de tonnère; nous n'en continuâmes pas moins notre route; car, ne voulant point décharger nos Bœufs avant la nuit, & privés d'abris dans l'endroit où nous avions dîné, la pluie ne nous eût pas plus épargnés en restant tranquilles qu'en marchant; mais, vers cinq heures du soir, nous nous sentions tellement harassés qu'il ne nous fut pas possible d'aller plus loin; je fis dresser sur le champ ma canonnière. On alluma de grands feux; lorsque nous nous fûmes séchés, je gagnai mon gîte, & mes gens s'arrangèrent comme ils purent sous leurs peaux & leurs nattes qu'ils inclinoient du côté de la pluie, à peu près comme on place des persiennes ou des abats-jours pour se garantir des ardeurs du soleil. L'humidité de la terre eut bientôt pé-

nétré la couverture de laine fur laquelle je m'étois vainement étendu pour repofer; & la pluie qui tomba fans relâche, s'infiltra de tous côtés dans la toile de ma tente; je fus inondé auffi bien que mes gens; nous nous réunîmes avant la pointe du jour pour partir.

Hans m'avoit averti que nous ne devions pas être fort loin d'un Kraal de Caffres détruits par les Colons; le lever du foleil avoit diffipé les nuées; je repris courage, & je réfolus de marcher jufqu'à ce que nous trouvaffions ce Kraal qui nous promettoit un abri commode; mais fept heures de marche, trois lieues à faire encore pour arriver jufques là, nos Bœufs excédés de fatigue, l'approche du foir, & fur-tout le voifinage d'un charmant ruiffeau, m'engagèrent à planter le piquet.

Le Mimofa devenoit de lieue en lieue plus rare, plus petit & plus rachitique que dans le terrein que nous avions laiffé derrière nous; l'herbe étoit auffi moins haute; à la vérité, nous nous trouvions fur une terre plus élevée; de notre campement, mes gens me firent apercevoir dans le lointain une montagne fort haute qu'ils croyoient reconnoître; je la diftin-

guai mieux avec le ſecours de ma lunette; elle étoit la plus voiſine du camp de Koks-Kraal, & je l'avois plus d'une fois arpentée dans mes chaſſes; elle pouvoit être à douze ou quinze lieues de nous.

Lorſqu'on eut déchargé les Bœufs & dreſſé ma tente, je ſuivis, en me promenant, les bords du ruiſſeau qui, probablement après bien des détours, alloit ſe perdre dans la rivière Groot-Vis; j'abbatis un oiſeau rare & nouveau pour moi; c'étoit un Coucou; malgré ſon affinité avec celui dont j'ai parlé & qu'a décrit Buffon, ſous le nom de *Coucou Verd-Doré* du Cap, j'ai de fortes raiſons d'en faire une autre eſpèce; ſon ramage d'ailleurs eſt tout-à-fait différent; ſa femelle, plus ruſée, me fit perdre beaucoup de temps à la pourſuivre; ſon manége, que je pourrois comparer à celui d'une Coquette, m'of-froit à tous momens beau jeu pour mieux tromper mon eſpoir; quand je croyois la tenir, elle voloit au moment précis à vingt pas plus loin, pour recommencer ſes agaceries; après m'avoir ainſi leuré pendant plus d'une heure, elle gagna l'épaiſſeur du bois, & j'en fus pour mes frais.

J'arrivai au campement en même temps qu'un

de mes Chaſſeurs qui rapportoit une Gazelle Gnou qu'il avoit tuée. C'eſt M. Gordon qui, le premier, a fait connoître cette charmante & rare eſpèce; la deſcription qu'il en avoit envoyée à M. le Profeſſeur Allaman, & que ce Savant a publiée, eſt de la plus grande exactitude; on regrette cependant que la figure qu'on en a donnée en même temps, ſoit défectueuſe & mal rendue. Cet animal, qui par les formes reſſemble à un petit Bœuf, ne ſe fait pas mieux connoître dans les planches de la traduction Françoiſe du Docteur Sparmann, en ce que l'Auteur de ces planches ou des deſſins qui les ont produites, non content de lui donner l'encolure & la croupe du Cheval, a encore ajouté ſa queue, ce qui n'eſt pas vrai, le Gnou ayant préciſément celle du Bœuf. Les Hottentots nomment cette Gazelle *Nou*, précédé du clappement de la ſeconde eſpèce que j'ai indiqué plus haut; c'eſt probablement ce clappement qui a engagé le Colonel Gordon, à ajouter un G au nom propre, ce qui produit à peu près la même manière de le prononcer; le Docteur Sparmann écrit Gnu, parce que l'U Suédois & Allemand ſe prononce Ou; les

traducteurs devroient prendre en confidération ces petites différences qui peuvent occafionner des erreurs, relativement aux noms propres des animaux qu'il eft effentiel de ne pas défigurer.

Cette nuit fut tranquille; nos Bœufs étoient attachés près de nous avec leurs grandes courroies, & nos Chevaux avec leurs longes; le hurlement de quelques Lions, qui fe faifoient entendre dans les montagnes, ne nous alarmoit point pour eux; en général nos inquiétudes & nos embarras à cet égard, avoient diminué en proportion du train qui nous fuivoit.

Le 5 du mois, étant partis de grand matin, nous arrivâmes au Kraal de Caffres que nous avions cru rencontrer la veille; nous n'y trouvâmes pas un feul Habitant; la plupart des huttes étoient encore entières; quelques-unes feulement avoient été brûlées; j'en vis fept, rapprochées & grouppées; le furplus, qui pouvoit monter à cinquante ou foixante, étoit épars de côté & d'autre dans l'étendue d'une demi-lieue; c'eft là que je m'aperçus pour la première fois que ces peuples font un peu Cultivateurs; ils fèment

une eſpèce de milliet, connu ſous le nom de Blé Caffre ; pour la plus grande facilité de l'exploitation, chacun choiſit le terrein qui lui paroît le plus favorable à ſes vues, & place ſa hutte au centre ; c'eſt pour cela que les Kraals ne ſont point dans une ſeule & même place, comme ceux des Gonaquois ou des Hottentots. Il eſt probable que ceux chez leſquels nous étions, avoient été ſurpris par les Colons ; car nous trouvions de tous côtés des cadavres & des membres épars, que les bêtes féroces avoient à moitié dévorés ; pluſieurs champs de Blé étoient en état d'être récoltés ; mais la foule des Gazelles qui abondent auſſitôt qu'elles ne ſont plus effrayées par des épouvantails, les avoient endommagés ; on lâcha mes Bœufs, qui achevèrent le dégât.

Quant à nous, nous nous établîmes moi dans ma tente, mes Hottentots dans les ſept huttes dont ils s'emparèrent ; le ſite me paroiſſoit fort agréable ; je décidai que nous paſſerions là pluſieurs jours ; on coupa de groſſes branches avec leſquelles ma tente fut ſi bien maſquée, qu'il eût été difficile de la découvrir. Nous avions à deux pas, un ruiſſeau dont les eaux

limpides rouloient fur un fond de cailloutage; quelques Mimofa, çà & là diftribués, nous donnoient un peu de fraîcheur; à cent pas de notre camp, nous pouvions jouir, au befoin, d'un abri plus délicieux dans une forêt immenfe de fuperbes & grands arbres; j'allois m'y promener, fur-tout dans la plus grande chaleur du jour; divers fentiers qui fe croifoient en mille fens divers dénotoient clairement que ces lieux avoient été depuis long-temps très-fréquentés.

J'y reconnus plufieurs arbres que j'avois déjà rencontrés dans le Pays d'Auteniquoi; le Stinl-Houtt (bois puant) abondoit de tous côtés; on le rencontre auffi, comme je l'ai fait remarquer, dans la Baie Lagoa, d'où les Habitans du Cap le font venir pour le travailler, & l'employer à l'ébénifterie; mais les frais qu'occafionne l'éloignement, le rendent très-rare & très-cher; outre qu'il eft fufceptible de recevoir le plus beau poli, il a le mérite d'être inacceffible aux atteintes du Ver; à mefure qu'il vieillit, il prend une couleur marron, dont les veines, fort larges, fe nuancent d'une teinte plus ou moins foncée; lorfqu'on le coupe & qu'il n'eft pas encore fec, il répand une odeur

d'excrémens qui cauſe des nauſées, principalement dans les temps humides, & lorſqu'il eſt imprégné d'eau ; il perd cette mauvaiſe qualité, à meſure qu'il sèche ; comme tous les arbres lourds & compactes, il croît lentement ; il s'élève, groſſit & dépaſſe les plus hauts chênes.

Je remarquai auſſi le *Geele-Houtt* (bois jaune) ; il tient ſon nom de ſa couleur ; on en fait moins de cas que de l'autre pour les meubles ; mais, comme il eſt d'une belle forme & facile à débiter, on en fait de ſuperbes mâdriers, des poutres & des ſolives pour la bâtiſſe ; il donne des fruits jaunes de la groſſeur des mirabelles, mais couverts de tubercules aſſez épaiſſes ; l'amande du noyau qui eſt fort dure, eſt la ſeule choſe qu'on puiſſe manger.

Un autre arbre *Roye-Houtt* (bois rouge) tire encore ſon nom du rouge foncé de ſon écorce ; elle eſt épaiſſe, mais fort tendre, & l'on pourroit en extraire la teinture ; ſon fruit, de la groſſeur d'une forte olive, eſt également rouge ; lorſqu'il eſt mûr, on le mange avec plaiſir, & les Habitans en font une eſpèce d'eau de vie.

Je m'arrêtai devant un *Kaerſen-Boom* (cerifier), qui n'eut d'autre mérite à mes yeux, que de me rappeler le jour, le lieu où j'avois tué mes quatre Eléphans; je me ſouvins qu'ils en mangeoient avec plaiſir les fruits & les feuilles; je ne les avois point encore goûtés; je ſaiſis cette occaſion qui les mettoit ſi bien à ma portée, & je jugeai qu'il falloit être Eléphant ſoi-même pour trouver ces fruits ſupportables.

Mes Hottentots me firent remarquer un arbre que je n'avois pas encore vu, & qui ci-devant, étoit, à ce qu'ils me dirent, aſſez commun dans les Colonies; on le deſtinoit, de préférence, au charronnage; mais excluſivement pour la Compagnie, qui avoit fait des défenſes expreſſes & très-ſévères de l'employer autrement qu'à ſon ſervice; cette excluſion a cauſé ſa ruine, & l'on n'en voit plus que dans les lieux éloignés des Colonies; d'un autre côté l'indolence des Colons l'a laiſſé tout-à-fait périr, de telle ſorte qu'on le regarde maintenant comme une eſpèce perdue. On nomme cet arbre au Cap Boeken-Houtt.

La Caffrerie, offre ſouvent, dans le voiſinage des petites rivières, & dans les endroits ma-

récageux des arbres très-reſſemblans à nos Saules; j'y ai ſouvent auſſi rencontré des Amandiers ſauvages (*Wilde-Amandel*), dont les feuilles étroites & les fruits de la même forme que les nôtres, n'en différoient que par le rouge-brun de leur Brou.

Il appartiendroit à un Botaniſte éclairé, de parcourir la belle contrée que je décris; il y trouveroit certainement des objets dignes de fixer ſon attention, & qui tourneroient au profit de la Science. Pour moi, je ne m'arrêtois qu'à ce qui me paroiſſoit extraordinaire & que je n'avois point encore vu; incapable d'aſſigner aux plantes, aux arbuſtes, aux arbres, leur véritable mérite, je n'étois guères émerveillé que des différences frappantes, telles, par exemple, qu'une mouſſe ou lichen jaune qui les garnit; toutes les pouſſes de ſes brins portant ſouvent dix à douze pieds de long. Mes gens, dans leur langue, le qualifioient de chevelure; dans certains Cantons les arbres en étoient tellement garnis qu'on ne diſtinguoit ni tronc ni branche, ni même une ſeule feuille; ce qui me paroiſſoit bien extraordinaire.

Cette mouſſe m'a ſingulièrement ſervi

dans l'apprêt de mes oiſeaux; je conſeille fort aux Ornitologiſtes à qui il prendra fantaiſie d'aller viſiter cette partie très-curieuſe de l'Afrique, de s'épargner l'embarras des étoupes, du coton & autres ingrédiens ſemblables. Afin de m'approviſionner pour tout mon Voyage, dans la crainte de n'en plus retrouver ailleurs, je fis abatre, ici même, un de ces arbres, & on le dépouilla de toute ſa chevelure. La plus déliée eſt en même temps la plus jeune & la plus courte; celle de ſix ou dix pieds eſt plus dure, & ne peut guères ſervir que pour les Quadrupèdes & de très-gros oiſeaux.

On trouve auſſi preſque par-tout des Lianes qui, parvenues juſqu'aux ſommet & aux moindres branches des arbres, laiſſent tomber des filets qui pendent juſqu'à terre; très-foibles dans leurs commencements, ils atteignent à la longue juſqu'à la groſſeur du bras, comme ceux qu'on voit en Amérique; ces filets ſont innombrables; ils ne portent point de feuilles; les Naturels de ce Pays, les nomment *Bavians-Touw* (cordes du Bavian), parce que les Singes s'en ſervent pour grimper au ſommet des arbres, & arriver au fruit de la Lianne, qui ne croît qu'aux

extrémités de la plante, à la naiſſance des filets; ce fruit, de la groſſeur de la cerife & d'un rouge cramoiſi, dont les oiſeaux, notamment les Touracos, ſont très-friands, renferme dans ſa pulpe quelques ſemences rondes & plates; je parle ici de l'eſpèce particulière de la Lianne, à laquelle on a donné le nom de raiſin Sauvage, à cauſe de la reſſemblance de ſa feuille avec celle de la vigne; ces cordes naturelles peuvent aiſément ſoutenir un homme, ſi la branche de laquelle elles deſcendent, eſt aſſez forte; cette cerife eſt très-bonne & propre à donner de l'eau de vie; en confiture, elle vaut mieux encore; j'ai ſouvent imité les Bavians & grimpé par les cordes aux ſommets des arbres, pour en cueillir les fruits, quelques fois pour y chercher des inſectes.

Au ſurplus, ces bois étoient peuplés de deux eſpèces de Gazelles peu farouches, le Bos-bock que je connoiſſois d'ailleurs, & celle nommée par les Hottentots *Noumetjes*; je n'avois fait qu'apercevoir celle-ci dans le Pays d'Auteniquoi; elle n'eſt pas rare, mais il eſt difficile de l'approcher aſſez pour la tirer; elle ne ſe montre point non plus en plaine, & ſe tient

au

au contraire cachée dans les taillis & la plus profonde épaiſſeur des forêts ; elle porte tout au plus douze à quinze pouces de hauteur ; le mâle a des cornes droites, liſſes & ſaillantes d'un travers de main ; ce petit animal eſt d'une couleur gris-de-ſouris ; il prend une teinte rouſſâtre ſur l'épine du dos ; le ventre & l'intérieur des jambes ſont blancs ; il ſuffit de voir l'élégance de ſa forme, pour juger de ſa légèreté ; il ſe livre à des bonds qui ſurprennent, il ſe blotit comme un Lièvre ; lorſqu'on a pu l'approcher, & qu'on en eſt aperçu, il part avec la rapidité de l'éclair, &, s'arrêtant à quelque diſtance, il examine le Chaſſeur ; c'eſt le ſeul moment de le tirer ; encore faut-il le ſaiſir ; car ce n'eſt qu'un moment. Son cri, que je devrois nommer ſon ramage, eſt fort long & très-aigu ; j'eſſayerois vainement de le rendre ; il commence par un ſifflement coupé de ſons pareils à ceux d'un tambour de baſque garni de ſes grelots, & ſes ſons chevrotés les imitent aſſez bien. On ne conçoit pas qu'un ſi petit animal puiſſe faire à lui ſeul un bruit auſſi fort ; je croyois rêver, lorſque je l'entendis pour la première fois. Du reſte ſa viande, la plus dé-

licate de toutes les Gazelles, étoit pour nous un manger friand; je donnerai la figure & la defcription de cet Animal.

Entr'autres oifeaux neufs de ce Canton, je tirai un petit Aigle qui avoit une huppe fort longue & pendante derrière la tête, & je nommai *Martin-Chaffeur* un autre oifeau, à caufe de fon analogie, quant à la forme, avec celui nommé *Martin-Pêcheur*; fon bec alongé eft rouge; le dos, les ailes & la queue font d'un bleu vif; il vit d'infectes, n'habite que les bois, & fait fon nid dans des creux d'arbres; je n'oublierai pas ce bel animal, dans mon Ornithologie.

Il ne nous arriva rien de remarquable dans ce campement; tant que dura notre féjour, nous éprouvâmes, tous les foirs, régulièrement entre trois & quatre heures, des orages qui nous incommodèrent peu, parce qu'ils ne duroient pas longtemps; mais, le 9 du mois, nous pliâmes enfin bagage, & reprîmes notre route. Mes Hottentots, fuivant leur ufage de donner aux lieux, le nom d'un événement qui s'y foit paffé, avoient nommé le Kraal que nous quittions, le *Camp du maffacre*. Nous avancâmes droit à

l'Eſt, & traverſâmes un Canton dont toutes les herbes avoient été la proie des flammes; une nouvelle verdure qui commencoit à pointiller, nous offroit le plus beau tapis verd; nous rencontrions, à chaque pas, des troupes de Spring-Bock, de Gnous & d'Autruches; comme nous avions plus de vivres qu'il ne nous en falloit, nous ne tirâmes point ſur les Gazelles; j'envoyai ſeulement quelques coups de fuſil aux Autruches; mais, trop méfiantes pour ſe laiſſer joindre d'aſſez près, je ne réuſſis à en abattre aucune. A meſure que nous avancions, les Gazelles ſe réuniſſoient, pour nous voir paſſer; la chaleur étoit exceſſive, & la tranſpiration ſi abondante qu'il s'élevoit un nuage de vapeurs du milieu de ces troupes innombrables; je tirai, en marchant, aſſez de perdrix pour le dîner de tout mon monde; nous ne nous arrêtâmes pour les apprêter qu'après cinq grandes heures de fatigue. L'orage ſurvint à l'ordinaire, & ſervit à nous rafraîchir; tous ces cantons étoient marqués de pas de Bœufs à la vérité fort anciens; mais j'étois ſurpris qu'un auſſi beau pays fut entièrement déſert, & que nous ne rencontraſſions pas un

ſeul Caffre. Hans prétendoit que l'alarme avoit été trop générale; &, quoique nous euſſions déjà fait trente lieues, je commençois à déſeſpérer de rencontrer aucun Kraal; tout annonçoit que ces peuplades s'étoient retirées fort avant vers le centre; ou, s'il arrivoit que nous fiſſions quelque découverte, ce ne pouvoit-être que des eſpions des Hordes qui, dévoués au bien général, rôdoient dans la campagne, ou ſe tenoient cachés dans des embuſcades.

En cauſant familièrement avec mes gens, j'aperçus une petite troupe de Gazelles qui, friſant notre côté, détaloient à toutes jambes; une meute de dix-ſept chiens ſauvages étoit à leur pourſuite; à l'inſtant je ſautai ſur mon Cheval & piquai des deux pour défendre les Gazelles, & attaquer les chiens; malheureuſement je perdis bientôt de vue les uns & les autres. Les cailloux recouverts par l'herbe, contre leſquels mon Cheval heurtoit à tous momens, faillirent à nous rompre le cou à tous les deux; je retournois bride, pour rejoindre mon monde, lorſqu'il s'éleva, dans le même moment, une Autruche à vingt pas de moi.

Dans le doute ſi ce n'étoit point une couveuſe, je m'empreſſai d'arriver à l'endroit d'où elle étoit partie, & je trouvai effectivement onze œufs encore chauds & quatre autres diſperſés à deux & trois pieds du nid. J'appelai mes compagnons, qui accoururent à l'inſtant; je fis caſſer un des œufs chauds, nous trouvâmes un petit tout formé, de la groſſeur d'un poulet prêt à ſortir de ſa coquille; je croyois tous les œufs gâtés; mes gens pensèrent bien différemment; chacun s'empreſſa de tomber ſur le nid; mais Amiroo s'empara des quatre autres voulant m'en régaler, & m'aſſûrant que je les trouverois excellens. C'eſt alors ſeulement que j'appris de ce Sauvage, ce que mes Hottentots eux-mêmes ignoroient, ce qui n'eſt point connu des naturaliſtes, puiſqu'aucun que je ſache n'en a parlé, & ce que j'ai eu plus d'une fois dans la ſuite l'occaſion de vérifier: ſavoir que l'Autruche place toujours à portée de ſon nid un certain nombre d'œufs proportionné à ceux qu'elle deſtine à l'incubation; ces œufs n'étant point couvés, ſe conſervent frais très long-temps & l'inſtinct prévoyant de la mère les deſtine à la première nourriture de ceux qui vont

éclore; l'expérience m'a convaincu de la vérité de cette aſſertion; &, toutes les fois que j'ai rencontré des nids d'Autruches, pluſieurs œufs en étoient ſéparés comme à celui-ci. Lorſque je donnerai la deſcription des mœurs de ce ſingulier animal, je m'étendrai d'avantage ſur cet article intéreſſant.

A ſept heures & demie du ſoir, je fis arrêter près d'une lagune conſidérable, formée des eaux de l'orage. Nos bœufs en avoient manqué à la halte du midi, & rien ne m'aſſuroit que je duſſe en trouver plus loin. Les feux faits, chacun accommoda ſes œufs à ſa manière; on enleva la calotte de l'un de ceux qui m'étoient réſervés; on y introduiſit un peu de graiſſe après l'avoir enterré à moitié dans des cendres brûlantes; & le remuant avec une petite cuillière de bois, on en fit ce qu'on apelle un œuf brouillé, qui, ſi ma mémoire eſt fidèle, pouvoit équivaloir au moins à deux douzaines d'œufs de poules; malgré la voracité de mon appétit, & le goût exquis de ce nouveau mets, je ne pus en manger que la moitié; pluſieurs de mes gens, après avoir ôté le petit qu'ils trouvoient dans le leur, faiſoient une

omelette du reſte ; je les examinois en les plaiſantant ſur ces fins ragoûts d'œufs couvés ; je ne pouvois croire qu'ils ne fuſſent pas infects ; j'en voulus goûter ; ſans la prévention qui m'aveugloit, je ne leur aurois pas trouvé de différence avec le mien, & j'en aurois mangé tout comme eux.

La ſoirée ſe paſſa fort gaîment ; il n'en fut pas ainſi de la nuit ; les aboiemens continuels de nos chiens nous tinrent tous éveillés ; l'inquiétude que nous cauſoit leur vacarme étoit d'autant plus forte qu'aucun autre bruit ne frappoit nos oreilles. Ce n'étoit donc aucune bête féroce ; elle ſe fût décelée tôt ou tard ; nos ſoupçons s'arrêtèrent ſur les Sauvages & je craignis quelqu'embuſcade ; le jour parut enfin, mais il ne ramena pas la tranquillité ; nous furetâmes inutilement de tous côtés ; nous ignorions ſi c'étoient ou des Caffres ou ces Pirates de Boſſiſmans ; le terrein aride & les herbes sèches ſur leſquels nous étions campés, ne nous permettoient pas de découvrir leurs traces ; ainſi le 10, ſans avoir appris davantage, nous partîmes, en nous orientant toujours à l'Eſt. Cette direction nous conduiſit dans un canton ou les Mimoſa ſe trouvèrent en ſi

grande abondance, ſi hauts & ſi touffus, qu'ils formoient une véritable forêt ; après l'avoir traverſée nous rencontrâmes une petite rivière que nous eûmes l'avantage de pouvoir paſſer à gué ; nous ſuivîmes ſes bords pendant l'eſpace de deux grandes lieues, après quoi nous campâmes, lorſque nous vîmes que nous allions être ſurpris par la nuit.

J'avois été averti, par notre guide que, trois lieues plus loin, nous rencontrerions enfin le Kraal de ces Caffres qui m'avoient ſollicité de me rendre chez eux ; je déſirois d'autant plus de le voir, qu'il étoit très-ancien, très-curieux, que rarement cette place, fort commode & très-connue des Sauvages, reſtoit vacante, & que la Horde de ceux-ci étoit fort nombreuſe. Pour ne pas nous trahir nous-mêmes, je défendis de tirer un ſeul coup de fuſil ſur le gibier ; je fis dreſſer ma tente, allumer du feu, & nous y reſtâmes autour fort avant dans la nuit, après quoi, pour tromper l'ennemi à la parole de qui je ne me fiois qu'avec prudence, lorſque j'eus fait jeter de nouvelles branches dans ces feux pour l'alimenter juſqu'au jour, nous allâmes nous établir & nous coucher ſur des

nattes, à cinquante pas plus loin. Notre ſommeil ne fut point interrompu ; le lendemain, Hans ſe détacha avec deux de mes Hottentots bien armés pour aller en avant ; je leur donnai rendez-vous à deux lieues plus loin, c'eſt-à-dire à une lieue de ce Kraal, &, leur dis de venir auſſi-tôt m'y rendre compte de ce qu'ils auroient vu. Ils furent de retour à deux heures, & m'apprirent, avec un étonnement mêlé de douleur, qu'ils l'avoient effectivement trouvé en fort bon état ; mais qu'il étoit, comme les autres, abſolument déſerté ; alors je continuai ma route juſques-là, & nous prîmes poſſeſſion de ce nouvel Empire. Il étoit ample & vaſte ; nous trouvâmes plus de cent Huttes très-anciennes, & ſolidement conſtruites ; elles étoient eſpacées à la manière ordinaire; il étoit probable que les habitans avoient pris l'alarme mal-à-propos ; nous n'aperçûmes aucun débris & pas un ſeul cadavre. Ils avoient oublié dans une de ces Huttes, deux Sagayes dont le fer étoit rouillé, &, dans un autre, un petit tablier de femme, des outils de bois pour le labourage, & quelques bagatelles de peu de conſéquence ; je m'emparai de ces di-

vers objets. Les petits champs de bled n'offroient point comme dans le premier Kraal où nous nous étions arrêtés, l'image de la désolation & du malheur ; il paroissoit au contraire que la récolte en avoit été paisiblement enlevée ; nous décidâmes que nous nous arréterions là pendant deux ou trois jours, afin de distribuer au loin quelques patrouilles, & de voir si dans les environs nous ne découvririons point quelques Caffres. Je savois fort bien qu'en tirant directement au nord, je tombois dans le centre de la Caffrerie; c'est ce que je voulois éviter sans cesse, préférant de gagner peu à peu par de long circuits, & , de ne me hasarder qu'en proportion des dangers que j'apercevrois , ainsi que des connoissances que je ferois durant la route.

Toutes nos recherches & toutes nos ruses n'aboutirent à rien; nul Caffre ne se présenta.

Je ne dissimulerai point que d'après mes préjugés personnels & les descriptions fastueuses de la magnificence & du luxe des Despotes Asiatiques, j'avois pensé que j'en retrouverois au moins l'esquisse dans les Etats d'un Roi des Caffres; c'étoit ce qui m'avoit suggéré le plus vif désir de voir Pharoo ; mais

ma curiosité n'avoit plus le même aliment, depuis que les derniers hôtes que j'avois reçus dans mon camp & qui demeuroient ordinairement près de lui, m'avoient appris que cet homme, sans aucune suite particulière, habitoit, comme le dernier de ses Sujets, une hutte qui n'étoit ni plus grande ni mieux ornée que les autres; qu'il pouvoit, tout comme eux, devenir très-pauvre, si la mortalité s'introduisoit parmi ses troupeaux; que ses Sujets ne lui devoient ni subsides ni impôts; qu'il n'avoit nul droit d'attenter à leur propriété; qu'en un mot ce n'étoit qu'un simple Chef comme chez les Hottentots; que la seule différence remarquable entre ce Chef & les autres, étoit qu'il commande à une Nation plus nombreuse, & que sa place est héréditaire; mais que privé d'ailleurs de tout autre décoration extérieure & de tout apareil de royauté, il ne jouit que d'un pouvoir très-limité.

D'après ces détails, mon imagination avoit beaucoup rabattu des idées brillantes qu'elle s'étoit faites du Roi; ne pouvant rien gagner à le voir; &, désespérant de le rencontrer, tous mes vœux ne se tournèrent plus que vers

le vaiſſeau naufragé ; ſur le rapport de mes Caffres je n'avois pas plus d'eſpoir de me ſatisfaire ; cependant je tournois mes pas vers la côte, toujours bercé de l'idée chimérique, que j'en obtiendrois des nouvelles plus certaines.

Nous ne trouvâmes par-tout que des huttes déſertes ; nul Habitant, nulles traces d'humains ne s'offrirent à nos regards; en revanche, le Buffle, la Gazelle & généralement toutes les eſpèces de gibier abondoient dans tous les lieux que nous parcourions ; ce qui prouve, mieux que de vains raiſonnemens, que le Caffre n'eſt point autant Chaſſeur que le Hottentot ; qu'il vit moins que lui d'eſpérance, & qu'il compte plus ſur ſon blé & ſur ſon troupeau, que ſur les reſſources de l'adreſſe & de ſon habileté à manier la ſagaye & la maſſue. Pluſieurs Eléphans que nous aperçumes, ne nous donnèrent pas le temps de les joindre pour les tirer.

Depuis mon départ de Koks-Kraal, j'avois déjà fait, en oiſeaux, une collection ſi conſidérable que je ne ſavois plus où la placer ; elle étoit certainement plus embarraſſante par ſon volume que par ſa peſanteur, quoique j'euſſe toujours pris ſoin, après avoir apprêté chaque

individu, de le coucher à plat pour ménager la place.

Le 15, nous traversâmes la petite rivière que nous avions suivie jusques-là, afin d'éviter des montagnes stériles & trop escarpées qui se présentoient à nous; nous fûmes ensuite obligés de décliner du côté du Sud, parce que, ne trouvant aucun chemin frayé, les circonstances & le local déterminoient seuls notre marche. Je fis lever, à mes pieds, une grande Outarde que je tuai; elle couvoit deux œufs dont les petits, prêts à éclore, étoient entièrement couverts de leur premier duvet. J'étois charmé que le hasard m'eut procuré cet oiseau neuf pour moi; il me parut que le mâle & la femelle couvoient alternativement leurs œufs; celui que je venois de mettre à bas étoit le mâle; il portoit, derrière la tête, une huppe très-grande & très-touffue en forme de capuchon. La femelle ne tarda pas à venir rôder autour de nous; elle sembloit nous observer, & jetoit de temps à autre un cri fort rauque; je m'étois flatté de l'abattre; c'est dans ce dessein que j'avois laissé les deux œufs dans le nid; mais, comme, dans tous les environs, il n'y avoit

pas d'endroit où je puſſe me mettre à l'affût ſans qu'elle me vit, elle n'approcha point ; je renonçai à mon projet, & continuai ma route.

Il eſt probable qu'il n'exiſtoit pas un ſeul Caffre dans toute la partie que nous avions traverſée juſqu'alors ; car les coups de fuſil que depuis quelques jours nous tirions continuellement, ſoit dans nos marches, ſoit dans nos divers campemens, auroient du nous découvrir & les amener ſur nous, puiſqu'ils ſont ſi peu craintifs; nous n'étions pas tous de même avis ſur cet objet, qui faiſoit, durant la marche, la matière ordinaire de nos converſations ; les uns prétendoient qu'il devoit y avoir des Caffres, mais que, n'étant pas en force, ils n'oſoient ſe montrer ; les autres ſoutenoient qu'il n'y en avoit point, puiſque nous n'en étions pas aſſaillis; mais lorſqu'il étoit queſtion de la conduite que nous devions tenir ſi nous en rencontrions, tous déraiſonnoient, & formoient les plans de défenſe les plus ridicules & les moins praticables. Seul, je penſois qu'il falloit eſſuyer la première décharge ſans ripoſter, & tâcher d'en venir, par la douceur, à des explications, avant que de nous ſervir de nos armes, qui nous aſſuroient l'avantage, ſi nous étions

forcés d'y recourir. Je ne doutois point que ce moyen ne réussît, si nous nous voyions attaqués pendant le jour; pour la nuit, c'étoit autre chose : dans ce sage projet d'accommodement, je voyois des difficultés presque insurmontables, & c'étoit pour éviter toute espéce de malheur, que nous avions constamment pris le parti de coucher à cinquante pas de ma tente, sur laquelle j'avois grand soin de laisser flotter mon pavillon, qui s'apercevoit d'assez loin. Cette petite ruse nous mettoit du moins à l'abri de la première surprise.

Nous ne cessions point, pour cela, nos courses & nos chasses ; l'eau devenoit moins abondante ; je commençois à éprouver des craintes terribles. Un jour que le tems étoit resté couvert, ce qui nous avoit procuré une marche de plus de six heures fort agréable & douce, j'aperçois Keès qui, tout-à-coup, s'arrête, & qui portant les yeux & le nez au vent sur le côté, se met à courir, entraînant tous mes chiens à sa suite sans qu'aucun d'eux donnât de la voix ; étonné de ce manége si nouveau, n'apercevant rien qui pût les attirer si singulièrement, je pique des deux pour les joindre. Que je fus

étonné de les trouver rassemblés autour d'une jolie fontaine éloignée de plus de trois cents pas de l'endroit d'où ils venoient de détaler ! je fis signe à mes gens de s'approcher ; ils arrivèrent, & nous campâmes près de cette source bienfaisante, qui prit, sur le champ, le nom du magicien qui l'avoit découverte.

J'aurai plus d'une fois occasion de rappeler des circonstances dans lesquelles l'instinct des animaux que j'avois avec moi m'a rendu de signalés services ; ils m'ont tiré de plus d'une angoisse cruelle, sous lesquelles j'aurois succombé sans leur secours. Je n'ai jamais douté que l'homme n'ait reçu du Créateur, en égale proportion, les mêmes facultés ; sa corruption insensiblement lui a tout fait perdre ; les Sauvages, d'autant plus près de la Nature qu'ils s'éloignent de nous, ont aussi les sens bien plus subtils ; enfin, moi-même, & je me flatte d'inspirer quelque croyance, après avoir passé cinq ou six mois dans les forêts & les déserts, lorsqu'à leur imitation, je présentois le visage de côté & d'autre, j'étois parvenu à sentir, à deviner comme eux, soit une rivière, soit une marre ; nous ne manquions jamais d'y arriver.

Résolu

Résolu de passer la nuit à *Kees-Fontein*, je profitai de ces momens de repos, pour préparer l'Outarde que j'avois tuée. Des nuages amoncelés dans le lointain nous annonçoient un violent orage; je fis décharger les bœufs, & ma tente fut dressée.

La pluie vint en abondance avant la nuit; mais elle ne dura pas long-tems; elle étoit à peine cessée, que déjà je rôdois de côté & d'autre pour épier de petits oiseaux; dans un endroit peu écarté du campement, je vis tout-à-coup se lever à mes pieds deux de ces Serpens d'un jaune doré, communs & si connus dans les Colonies sous le nom de *Kooper-Capel*. Ces reptiles se dressèrent à ma vue, enflant prodigieusement leurs têtes & sifflant de manière à m'effrayer. Je lâchai mon coup; je savois que la morsure de ces animaux est mortelle, & que la faculté de s'élancer les rend d'autant plus dangereux; l'un des deux tomba mort; l'autre rentra dans son trou. Je m'assurai de celui qui me restoit; il avoit cinq pieds trois pouces de longueur & neuf pouces de circonférence dans sa plus forte épaisseur; outre une infinité de petites dents très-aiguës & difficiles à distinguer, qui garnissoient

ſa gueule, il portoit, de chaque côté de la mâchoire ſupérieure, à la hauteur des narines, un crochet de cinq lignes de long, jouant dans ſa charnière, & qu'il pouvait retirer comme les griffes du chat ou du tigre; mes Hottentots en caſſèrent un ; comme j'aimois beaucoup à les entendre diſſerter ſur l'Hiſtoire naturelle, peut-être parce que je trouvois plus de vérités dans les raiſonnemens tout groſſiers de l'habitude & de l'expérience, que dans les ingénieuſes ſpéculations de nos Savans, je leur fis, ſur mon ſerpent, des queſtions auxquelles ils répondirent d'une façon plus ſatisfaiſante encore que je ne m'y étois attendu ; ils ne manquèrent pas de me faire obſerver, entr'autres ſingularités, que cette dent creuſée en gouttière, étoit le conducteur qui verſoit le venin dans la plaie qu'elle-même avoit faite. Telle eſt, ſi je ne me trompe, l'hiſtoire du Boicininga, autrement Serpent à ſonnettes, que j'ai ſouvent rencontré dans l'Amérique méridionale.

Je remarquai, dans cette occaſion, toute la frayeur que ces animaux inſpirent aux Singes; il n'étoit pas poſſible de faire approcher Keès du Serpent dont je venois de m'emparer, quoi-

qu'il fût entièrement expiré; je parvins cependant, pour m'amuser un moment, à le lui attacher à la queue; alors ne faisant pas un mouvement que le Serpent n'en fit un autre, il est aisé de juger à quels sauts, à quels bonds, à quelle impatience, à quelle fureur se livra mon Keès pendant tout le tems que je laissai son fatal ennemi attaché à sa queue.

Lorsque la nuit fut close, nous aperçûmes, dans le lointain, un feu qui devoit être, autant que l'obscurité nous permettoit d'en juger, sur le sommet de quelque montagne, à trois lieues, plus ou moins, de distance. Malgré cet éloignement, dont nous n'étions pas sûrs, mes Hottentots croyoient apercevoir les ombres de quelques hommes qui passoient & repassoient devant le feu; ma lunette m'eut bientôt convaincu qu'ils avoient raison; mais étoient-ce des Caffres? étoient-ce ces détestables Bossismans, ennemis de toutes les Nations indistinctement, voleurs de profession, avec lesquels il n'y a aucune espèce d'accommodement à espérer? Nous nous arrêtâmes à ce dernier soupçon, attendu que jamais les

Caffres n'habitent la hauteur des montagnes; nous eûmes la précaution d'éteindre nos feux, & le reste de la nuit se passa tranquillement.

Le premier soin, à notre réveil, fut de tâcher de découvrir plus positivement d'où & de qui étoient les feux que nous avions aperçus; on ne pouvoit désirer de tems plus favorable pour découvrir la fumée. Il nous parut que les feux étoient éteints; elle ne se montroit plus; ainsi, privés d'un point fixe de direction, nous allions nous engager dans des gorges & des défilés où nous risquions de ne plus nous reconnoître: cependant, comme mes gens, dans la persuasion que ce n'étoient point des Caffres, paroissoient répugner moins à suivre notre route de ce côté, aux risques de tout ce qui pouvoit en arriver, & que nos desseins nous y conduisoient assez naturellement, nous empaquetâmes à l'instant nos équipages, & fîmes nos adieux à Keès-Fontein.

Nous eûmes à traverser une espèce de bois oú les Mimosa éoient en si grand nombre, tellement épais & si remplis d'ailleurs de broussailles, qu'à peine pouvions-nous faire dix pas sans être obligés de nous arrêter, pour nous

frayer un paſſage ; j'en étois cruellement contrarié, ſur-tout à cauſe de nos bœufs qui s'écartoient ſans ceſſe pour ſe tracer des chemins de côtés & d'autres ; nous ſortîmes à la fin de cette cruelle forêt ; mais je ſuis perſuadé qu'après tant de fatigues, de tours & de détours qui durèrent l'eſpace de trois heures, nous ne nous trouvions pas à plus d'une lieue de Keès-Fontein. Nous avions devant nous un fourré à peu près pareil à celui que nous venions de traverſer ; pour l'éviter, nous le longeâmes, en prenant notre direction plus au Sud-Oueſt.

Couverts de ſueur & de pouſſière, accablés de chaleur, après plus de ſix heures de marche, nous nous arrêtâmes à côté d'une Lagune qui ſe préſentoit à nous fort à propos. Un de mes chiens qui s'étoit conſidérablement échauffé à la pourſuite du gibier, faillit de périr ; je le perdois, ſi Jan qui l'aperçut dans l'eau, ne s'y fut lancé ſur le champ pour l'en tirer ; j'appuie ſur cette circonſtance, qui paroîtra tout au moins indifférente au commun des Lecteurs, pour établir un fait dont je n'ai été témoin qu'en Afrique. Sitôt qu'un chien très-échauffé ſe jette à l'eau pour ſe rafraîchir, il meurt le moment d'après

s'il n'eſt ſecouru à tems. Dans une chaſſe avec M. Boers, un grand lévrier précédoit ſa voiture d'une centaine de pas ; il entra dans un petit ruiſſeau que nous devions traverſer après lui ; il expiroit lorſque nous arrivâmes.

A peine campés & rafraîchis, j'envoyai quelques Hottentots à la découverte du côté ſur-tout qui nous avoit inquiétés pendant la nuit. En moins d'une heure j'eus des nouvelles de ce meſſage ; je vis arriver un de mes gens accourant pour me dire qu'il avoit aperçu une troupe de Caffres en marche. Auſſitôt il nous conduiſit Hans & moi par des détours, & nous mit à portée de nous inſtruire, par nos yeux, de ce que ce pouvoit être. Nous vîmes, en effet, dix hommes qui conduiſoient paiſiblement quelques bêtes à cornes ; n'ayant rien à craindre d'un ſi petit nombre, nous nous préſentâmes à une certaine diſtance ; le premier mouvement de ces gens effrayés, ſur-tout par nos armes à feu, fut de prendre la fuite ; mais Hans leur criant, dans leur langue, qu'ils pouvoient s'approcher avec confiance, les fit arrêter ſur le champ. Il ſe détacha pour aller leur parler ; lorſqu'il les eut convaincus que j'étois l'ami des Caffres, ils appro-

chèrent tous ; je les reçus familièrement & leur préſentai la main en les ſaluant d'un tabé ; leur frayeur diſparut à la vue de ma barbe ; ils avoient ouï parler de moi par ceux que j'avois reçus dans mon camp de Koks-Kraal. L'un d'eux étoit de la connoiſſance de Hans, qui l'avoit vu dans ſon pays ; je les ramenai tous à mon campement avec leurs beſtiaux, & je les régalai de tabac & d'eau de vie ; ils me montroient mon pavillon pour me faire comprendre qu'ils étoient bien inſtruits ; ils s'étonnoient de ne point voir mes voitures & toute ma troupe ; mais ne voulant pas qu'ils sûſſent à quel point ils étoient redoutés des Hottentots, je leur fis entendre que j'avois voulu faire ſeulement une petite tournée dans leur pays, pour y prendre langue, & le parcourir enſuite plus à mon aiſe.

Ils me parurent empreſſés de ſavoir où ſe trouvoient actuellement les Colons ; s'ils les cherchoient encore ; en un mot, quelles pou voient être leurs intentions. Je les inſtruiſis là-deſſus comme il convenoit que je le fiſſe. J'avois vu les Colons retirés tous au Bruyntjes-Hoogte, s'y tenir ſur la défenſive, & agités de terreurs

non-moins fortes, que les Caffres mêmes. Ceux-ci venoient de m'apprendre que, pour regagner les Hordes de leurs Nations les plus voisines, il leur falloit encore, de l'endroit où j'étois, cinq grandes journées de marche : ainsi, calculant la distance qui les séparoit les uns des autres, & que je portois à peu près à une soixantaine de lieues, je pouvois, sans les tromper, diminuer leur crainte, & leur faire entendre que les Colons n'étoient ni en état ni dans la disposition d'entreprendre un si long voyage. Cette déclaration les rassura. Ces pauvres gens étoient trop malheureux pour ne pas exciter ma pitié ; jamais les Caffres n'avoient été molestés comme ils l'étoient alors ; outre les pertes en hommes & en bestiaux qu'ils avoient essuyées de la part des Blancs, ils en faisoient encore journellement du côté des Tamboukis, Nation voisine qui, profitant de leur situation critique, se répandoient dans plusieurs cantons de la Caffrerie, égorgeoient tout ce qui s'offroit à leur rencontre ; ainsi, pressés des deux côtés par cette diversion, les Caffres manquant de munitions de guerre, & hors d'état de se défendre, battoient en retraite le plus qu'il leur étoit possible,

& s'enfonçoient au plus loin vers le Nord, pour éviter deux ennemis auxquels ils ne pouvoient réſiſter. Un troiſième non moins redoutable, le Boſſiſman, les pilloit & les maſſacroit partout où il les rencontroit.

J'étois étonné, d'après ce que m'avoient appris ces gens, qu'ils ſe fuſſent ſi fort éloignés de leurs hordes; qu'ils erraſſent à l'aventure, ſans trop ſavoir où porter leurs pas; ils me dirent qu'au moment de la première incurſion des Blancs, on avoit fait refluer précipitamment & pêle-mêle tous les troupeaux, ſoit du côté de la mer, ſoit dans d'autres endroits enfoncés de la Caffrerie; mais que n'entendant plus parler d'hoſtilités nouvelles, ils avoient riſqué de quitter leurs hordes, & d'aller reconnoître & ramener les beſtiaux diſperſés à l'aventure. Ils en avoient, en effet, une trentaine avec eux; lorſque je leur parlai des feux que nous avions aperçus pendant la nuit, ils m'aſſurèrent que c'étoient les leurs; mais qu'ils n'avoient point vu les miens, qui les auroient fort inquiétés; je les queſtionnai auſſi ſur le navire naufragé; ils ne firent que me répéter ce que m'avoient appris les autres; c'eſt-à-dire que ce navire avoit

effectivement péri au-dessus des côtes de la Cafrerie; d'après ces indices, je jugeois que ce malheureux événement étoit arrivé au-delà du pays des Tamboukis, à la hauteur de Madagascar, vers le canal de Mosambique; ils ajoutoient que, sans savoir les difficultés qu'on pouvoit rencontrer, après leurs limites, il falloit, entr'autres rivières, en franchir une trop large pour la traverser à la nage, ou bien remonter beaucoup au Nord pour la trouver guéable; que, cependant, on avoit vu plusieurs Blancs chez les Tamboukis; que pour eux ils avoient échangé quelques marchandises avec les mêmes Tamboukis, & sur-tout beaucoup de cloux provenus du déchirage du navire; mais qu'étant maintenant en guerre avec ces Peuples, ils ne pouvoient plus en tirer le fer dont ils avoient si grand besoin; alors ils me prièrent de leur en donner; refrain ordinaire de ces malheureux, auquel je m'étois attendu! triste prière que je payai d'un cruel refus!

En revanche, je leur distribuai de tout ce que je portois avec moi, soit verroterie, soit colifichets, briquets, amadoue, & force tabac; ils m'offrirent & me conjurèrent d'accepter un

couple de leurs Bœufs; je leur fis répondre que loin de penser à les priver d'un bien aussi précieux à d'infortunés humains, j'aurois désiré me trouver en situation d'augmenter leurs bestiaux; cette marque de bonté les toucha d'autant plus, qu'ils regardent le Blanc comme l'être le plus dangereux & le plus mal-faisant qui soit sur la terre. Ils me firent, avec cette timidité ingénue qui craint même de fâcher celui qu'on va louer, un aveu dont l'impression m'est long-tems restée dans l'ame: Hans me déclara, de leur part, en termes très-énergiques, que je ressemblois au seul *honnête homme* de ma race qu'ils eussent jamais rencontré; ils l'avoient vu, cet honnête homme, quelques années auparavant, sur la rivière des Bossismans, lorsqu'ils l'habitoient, & que les Colons n'avoient pu réussir encore à les en chasser; c'étoit, me disoient-ils, un homme qui, comme moi, voyageoit par curiosité. Je n'eus pas de peine à reconnoître le Colonel Gordon; ils furent enchantés d'apprendre que nous étions liés d'amitié; ils me chargèrent même de l'interresser pour eux lorsque je serois de retour au Cap, de faire au Gouvernement le rapport véridique & le tableau le plus touchant de leur

misére & du cruel abandon où les avoit jetés l'injuftice atroce de leurs perfécuteurs.

Je paffai cette journée entière à m'entretenir avec ces Caffres de tout ce qui pouvoit m'intéreffer touchant leurs mœurs, leurs ufages, leur religion, leurs goûts, leurs reffources, & je trouvois leurs réponfes toujours conformes à ce que m'avoient appris déjà les premiers que j'avois vus; ils me contoient, avec autant de bonne foi, ce qui pouvoit les inculper, que ce qui pouvoit leur faire honneur; mes Hottentots eux-mêmes les trouvoient fi paifibles & fi confians, qu'ils m'engagèrent, lorfque la nuit fut venue, à leur permettre de refter tous au milieu de nous. Je converfai encore quelque temps avec eux, & j'allai m'enfermer dans ma tente afin de me difpofer aux fatigues du lendemain.

Dès que le jour fut venu, tandis que les Caffres faifoient les préparatifs de leur départ, j'affemblai mes Hottentots; les réflexions que cette familiarité avec des Sauvages qu'ils redoutent plus que les bêtes féroces mêmes, les avoit mis à portée de faire; leurs difcours entr'eux, lorfque je m'étois retiré dans ma ca-

nonnière, avoient achevé de me décider. Ne voulant point leur laiſſer le mérite du parti le plus ſage que nous euſſions à prendre dans les circonſtances préſentes; mais, au contraire, très-jaloux qu'ils priſſent de moi des idées de prudence & de ſang-froid, utiles à mes projets quels qu'ils fuſſent dans la ſuite, je leur dis qu'après ce qu'ils avoient ouï, comme moi, la veille, ſur les difficultés de pouſſer plus loin, ſur les riſques d'être aſſailli par les Tamboukis & les Boſſiſmans qui parcouroient la Caffrerie, mon intention étoit de me rapprocher de Koks-Kraal; qu'en conſéquence, ſi nous dirigions notre route droit à l'Oueſt, nous ne pouvions manquer la rivière Groot-Vis; qu'alors en la remontant, ſuivant les apparences pluſieurs jours, nous devions immanquablement nous revoir bientôt dans notre camp; qu'au ſurplus chacun pourroit dire librement ce qu'il penſoit de ma propoſition. Je voyois trop ſur les viſages de tout mon monde le plaiſir qu'il en reſſentoit pour n'être pas ſûr de le trouver de mon avis; & l'on me fit unanimement les honneurs d'une idée à laquelle ils avoient tous autant de prétention

que moi; j'obſerverai ici que je ne pouvois plus eſpérer d'accroître ma collection que je ne ſavois plus où placer, tant elle étoit volumineuſe.

Je déclarai enſuite que, rendus à Koks-Kraal, je n'y ferois d'autre ſéjour que celui qui ſeroit néceſſaire pour réparer nos équipages & nous mettre en route vers les montagnes de neige, de-là retourner au Cap, en paſſant encore plus à l'Oueſt. Je ſavois que ce plan n'étoit du goût de perſonne, parce que, traverſant ces déſerts arides & dépouillés dans le temps de la grande ſéchereſſe, chacun de nous devoit s'attendre à plus d'une diſgrâce fâcheuſe; mais, impatient de connoître les curioſités naturelles que renferment ce pays, j'avois formé le deſſein irrévocable de le traverſer, & l'ouverture que j'en faiſois actuellement n'étoit qu'une ruſe par laquelle je voulois familiariſer de bonne heure, avec cette idée, ceux de mes gens que j'avois avec moi, afin que, de retour au camp, ils puſſent en faire plus naturellement la confidence à leurs camarades, & s'étonner davantage de leur réſiſtance, s'ils devoient en montrer.

Avant de me séparer des Caffres, je leur fis encore ainsi qu'à mes Hottentots, une forte distribution de tabac & je n'en conservai que ce qu'il nous en falloit pour nous rendre au camp; cela me procura de la place pour les oiseaux qui m'embarrassoient & ceux que je pourrois rencontrer sur la route; ces dix Sauvages nous aidèrent à empaqueter, à charger nos bœufs; après quoi, nous souhaitant réciproquement bon voyage, nous suivîmes deux chemins opposés, eux vers le Nord, nous vers le Sud.

Nous mîmes trois jours entiers, pendant lesquels il ne nous arriva rien de remarquable, à gagner les bords tant desirés du Groot-Vis: cette marche forcée avoit considérablement fatigué nos porteurs & nous-mêmes; nous étions cruellement harrassés; je résolus, autant pour reprendre haleine que pour voir si je ne découvrirois rien dans les environs, de passer tout le lendemain sur les bords de cette rivière; nous étions actuellement sans inquiétude relativement à l'eau, quoiqu'à la vérité, nous n'en eussions pas manqué pendant les trois jours que nous avions mis à chercher le fleuve

qui devoit nous reconduire chez nous : mais nous ne pouvions assigner precisément le temps que nous employerions à suivre son cours jusqu'à notre camp ; il étoit possible que de hautes montagnes, & d'autres causes forçassent le Groot-Vis, avant de se jeter à la mer, de former quelques coudes qui nous auroient contraints à prolonger notre marche. Nous le remontâmes assez paisiblement pendant trois autres journées, mais toujours en le cotoyant ; enfin, dans la matinée du quatrième, nous reconnûmes la haute montagne dont nous avions vu le revers dans les premiers jours de notre départ ; cette vue excita des cris de joie : nous allions retrouver nos foyers, notre camp, nos troupeaux, toutes nos richesses & tout notre monde ! nous forçâmes la marche, & le soir, un peu tard à la vérité, sans qu'on nous eût découverts, nous arrivâmes au camp ; tout étoit plongé dans le plus grand calme ; je ne pus jouir de l'étonnement délicieux de cette arrivée précipitée ; le vacarme affreux des chiens donna sur le champ l'éveil ; on accourut à nous ; on reconnut nos voix ; jusqu'aux bêtes les plus insensibles, tout sembloit prendre part

à

à la joie commune; nous ne pouvions surtout nous débarasser des chiens qui nous étourdissoient de leurs sauts & de leurs aboiemens précipités. Mais un autre spectacle ne me parut pas moins intéressant; ma famille s'étoit considérablement accrue; à mon départ, un petit détachement de la Colonie de ces bons Gonaquois avoit quitté la Horde, & étoit venu s'établir à l'endroit même que j'avois assigné aux Caffres; ils y avoient construit plusieurs huttes nouvelles; on m'apprit & je vis assez par l'ordre admirable qui régnoit dans le camp, que tout avoit été tranquille pendant mon absence; on s'étoit entretenu de nous tous les soirs: Swanepoël me rendit, de chacun en particulier, les meilleurs témoignages; après la première quinzaine écoulée, sans apprendre de mes nouvelles, il n'avoit pu, me dit-il, se défendre d'un peu de terreur; il craignoit de ne me plus revoir qu'au Cap, persuadé qu'à moins que je ne rencontrasse des obstacles invincibles, je percerois toujours en avant, tant que les munitions ne me manqueroient pas.

J'avouerai bonnement que, privé pendant près d'un mois de l'aisance & des douceurs

de mon Camp, j'étois enchanté de m'y voir de retour. Quelle ſatisfaction ne reſſentois-je pas au-dedans, de tout l'attachement & de la fidélité de ces Hottentots ſi timides & ſi foibles, que je n'avois pas craint d'abandonner à eux-mêmes. Il étoit temps de leur prouver ma reconnoiſſance; j'annonçai, à haute voix, qu'il étoit *ſamedi*; cette déclaration, qui courut bientôt de bouche en bouche juſqu'aux Gonaquois mêmes, mit le comble à l'effervescence qui les agitoit; cette circonſtance exige une explication, & je m'y prête, avec un nouveau plaiſir; car le ſouvenir des ces petits, mais délicieux, moyens par leſquels je ſavois varier mes loiſirs & me faire, dans un déſert inhabitable, du plus ſimple objet un objet de plaiſanterie & d'amuſement, annonce une grande tranquillité, & fait qu'au ſein même des arts & de toutes les agitations de l'amour-propre, je me cherche ſouvent & gémis de ne me point reconnoître.

En partant du Cap, j'avois négligé de prendre un Almanach; cependant, afin de pouvoir compter ſur quelque choſe, & que mon Journal fût exact, j'avois fixé tous les mois à trente

jours; comme je n'en paſſois jamais un ſans me rendre compte, il m'étoit aſſez indifférent de diſtinguer les ſemaines & de connoître chaque jour par ſon nom; mais j'étois convenu de diſtribuer à mes Hottentots leurs rations de tabac tous les ſamedis; s'il arrivoit que, ne voulant pas me donner la peine de conſulter mon Livre, je leur demandaſſe le jour que nous tenions, j'aurois fait d'avance la réponſe: ſuivant leur calcul, c'étoit ſamedi, de telle ſorte qu'en compulſant mon regiſtre, après quinze mois de voyage, j'ai trouvé ſept ou huit de ces ſamedis qui n'avoient point de ſemaine.

Je me vis donc, comme par le paſſé, entouré de ma nombreuſe famille; &, tandis que tout fumoit ſa pipe près d'un grand feu, juſqu'aux femmes Gonaquoiſes, & que chacun ſavouroit ſa double ration d'eau de vie, je reprenois avec plaiſir le régime de la crême & du thé.

Je parlai, le lendemain, de la route que je comptois tenir; chacun en étoit déjà informé; je n'eſſuyai pas autant de remontrances & d'objections que je m'y étois attendu; je

ſentois que mon voyage touchoit à ſon terme; & que tout ce monde, épuiſé de fatigues, trouvoit bon tous les chemins qui paroiſſoient nous rapprocher du Cap; cependant le paſſage par les montagnes du Sneuw-Bergen, repaire des Boſſiſmans, faiſoient trembler plus d'un de mes Braves; je fixai ce départ à la huitaine, afin d'avoir le temps de réparer nos voitures, faire une nouvelle charpente pour la tente de la mienne, en couvrir la toile avec des nattes fraîches, remplacer les vieux traits avec des peaux de Buffles tués pendant mon abſence, enfin couler des balles & du petit plomb; ce qui demandoit beaucoup de temps; il n'en falloit pas moins non plus pour mettre ordre à la Collection que j'avois faite en Caffrerie, & conſigner, dans mon Journal, le réſultat de mes recherches ſur ce Pays & ſur ſes Peuples; nos amis mirent la main à l'ouvrage pour l'accélérer un peu; & moi je m'enfonçai dans ma tente & m'empreſſai, tandis que ma mémoire en étoit encore pleine, de rédiger mes obſervations.

A juger les Caffres, d'après ceux que j'ai vus, leur taille eſt généralement plus haute

que celle des Hottentots & même des Gonaquois ; ils ſe rapprochent cependant beaucoup de ces derniers ; mais ils paroiſſent plus robuſtes , plus fiers , plus hardis ; leur figure eſt auſſi plus agréable ; on ne leur voit point de ces viſages rétrécis par le bas, ni cette ſaillie des pommettes de la joue, ſi déſagréable chez les Hottentots ; ils n'ont point cette face large & plate, & les lèvres épaiſſes de leurs voiſins, les Nègres du Moſambique ; une figure ronde, un nez pas trop épaté, un grand front, de grands yeux leur donnent un air ouvert & ſpirituel ; &, ſi le préjugé fait grâce à la couleur de la peau, il eſt telle femme Caffre qui peut paſſer pour très-jolie à côté d'une Européenne. Les planches 5 & 6 repréſentent un Caffre & une Caffre deſſinés d'après nature ; ils ne rendent point leurs viſages ridicules en épilant leurs ſourcils comme les Hottentots ; ils ſe tatonent beaucoup, particulièrement la figure ; leurs cheveux, très-crépus, ne ſont jamais graiſſés ; il n'en eſt pas de même du reſte de leur corps, c'eſt un moyen qu'ils employent dans la ſeule vue d'entretenir la ſoupleſſe & la vigueur.

Dans la parure, les hommes en général ſont plus recherchés que les femmes; ils aiment beaucoup la verroterie & les anneaux de cuivre; preſque toujours on leur voit, ſoit aux bras, ſoit aux jambes, des bracelets faits avec des défenſes d'Eléphant; ils en ſcient en rouelles la partie creuſe & laiſſent à ces anneaux naturels plus ou moins d'épaiſſeur; il n'eſt plus queſtion que de les polir & de les arrondir extérieurement; ces gros anneaux ne pouvant s'ouvrir, il faut que la main puiſſe y paſſer pour les couler au bras; ce qui fait qu'ils ſont toujours aiſés & qu'ils jouent continuellement l'un ſur l'autre. Si l'on donne à des enfans des anneaux moins larges, à meſure qu'ils grandiſſent le vide ſe remplit, & cette preſqu'adhérence eſt un luxe qui flatte beaucoup ceux qu'on a ainſi décorés dès leur jeune âge. Ils ſe font encore des colliers avec des os d'animaux enfilés, auxquels ils ſavent donner la blancheur & le poli le plus parfait. Quelques-uns ſe contentent de l'os entier d'une jambe de mouton; & cet ornement figure aſſez bien ſur la poitrine; c'eſt une mouche ſur le viſage d'une jolie

femme; le Gonaquois, comme on le peut voir dans la planche qui le repréſente, a la même coquetterie. Quelquefois auſſi ils remplacent cet os par une corne de Gazelle ou toute autre choſe, ſelon leur caprice; on verroit, je crois, autant de variétés & de bizarreries dans leurs ajuſtemens, qu'on en voit en Europe, s'ils avoient les mêmes moyens & les mêmes reſſources; ils ſont aſſez conſtans dans leurs habillemens, parce qu'ils ne pourroient remplacer, par aucune étoffe, les peaux dont ils ſe couvrent. Il paroîtroit qu'ils ſont moins pudiques que les Hottentots, parce qu'ils ne font point uſage du Jakal pour cacher les parties naturelles; un petit capuchon de peau, qui ne couvre que le gland, loin de paroître modeſte, annonce la plus grande indécence; ce petit capuchon tient à une courroie qui s'attache à la ceinture uniquement pour ne pas le perdre; car, s'il ne craint point de piqûres ou de morſures d'inſectes, le Caffre s'inquiète peu que le capuchon ſoit en place ou non. Je n'ai vu qu'un ſeul homme qui portât, au lieu du capuchon, un étui de bois ſculpté; c'étoit

une nouvelle & ridicule mode qu'il avoit prise chez un peuple de Noirs éloigné de la Caffrerie. Dans la saison des chaleurs, le Caffre va toujours nud; il ne conserve que ses ornemens : dans les jours froids, il porte un Kros de peau de Veau ou de Bœuf, qui souvent descend jusqu'à terre; j'en donne une idée exacte, dans les planches 5 & 6, qui offrent un jeune Caffre, tenant son faisceau de sagayes & une femme donnant à têter à son enfant.

Une particularité qui, peut-être, ne se rencontre nulle part, & qui mérite de fixer l'attention, c'est que les femmes Caffres ne font aucun cas de la parure; comme elles sont, en comparaison des autres Sauvages, bien faites & jolies, auroient-elles donc de plus le bon esprit de croire que les ornemens sont moins faits pour ajouter à la beauté, que pour masquer des imperfections; quoi qu'il en puisse être, on ne leur voit jamais l'étalage & la profusion de la coquetterie Hottentote. Elles ne portent pas même de bracelets de cuivre; leurs petits tabliers, plus courts encore que ceux des Gonaquoises

font bordés de quelques rangs de verroterie ; voilà leur plus grand luxe. La peau que les Hottentotes portent fur les reins, par derrière, les femmes Caffres la font remonter jufqu'aux aiffelles, & l'attachent au-deffus de la gorge qui en eft couverte. Elles ont auffi, comme leurs maris, le Kros ou Manteau, foit de Veau, foit de Bœuf, mais prefque toujours ras; les uns & les autres ne s'en fervent que dans la faifon pluvieufe ou lorfqu'il fait froid. Ces peaux font auffi maniables, auffi moëlleufes que nos plus fines étoffes; quant aux procédés de la mégifferie des Caffres, ils font à peu près les mêmes que ceux des Hottentots.

Quelque foit le temps, quelle que foit la faifon, jamais les deux fexes ne couvrent leur tête; j'ai quelquefois remarqué une plume fichée dans les cheveux; encore cette fantaifie eft-elle fort rare.

Les précautions des femmes Caffres, dans leurs accouchemens & dans leurs incommodités périodiques, font abfolument femblables à celles des Gonaquoifes ou Hottentotes.

Leurs occupations journalières fe bornent à façonner de la poterie, qu'elles travaillent

auſſi adroitement que leurs maris; celles que j'avois eues dans mon Camp, y ayant trouvé de la terre-glaiſe qui leur convenoit, n'avoient point perdu cette occaſion de ſe faire des marmites & autres vaiſſelles à leur uſage; elles n'avoient même pas manqué, à leur départ, d'emporter une grande proviſion de cette terre, dont elles avoient chargé leurs Bœufs; ce ſont encore ces femmes, comme je l'ai dit, qui travaillent les paniers; ce ſont-elles qui préparent les champs à recevoir les ſemences; elles grattent la terre avec des pioches de bois plutôt qu'elles ne la labourent.

Les cabanes Caffres, plus ſpacieuſes & plus élevées que celles des Hottentots, ont auſſi la forme plus régulière; c'eſt abſolument un demi-globe parfaitement arrondi; la carcaſſe en eſt faite avec une eſpèce de treillage bien ſolide & bien uni, parce qu'il doit durer long-temps; on l'enduit enſuite, tant en dedans qu'en dehors, d'une eſpèce de torchis ou d'algamaſſe de bouze & de glaiſe battus enſemble, & bien uniment répandus; ces huttes offrent à l'œil un air de propreté que n'ont certainement point les demeures hottentotes; on

les croiroit badigeonnées; la ſeule ouverture qui ſoit à ces cabanes eſt tellement étroite & baſſe, qu'il faut ſe mettre à plat-ventre pour y pénétrer; cette coutume me parut d'abord extravagante & renchérir beaucoup ſur celle des Hottentots; mais, comme ces huttes ne ſervent abſolument qu'à paſſer la nuit, il eſt plus facile de s'y clore & de s'y défendre, ſoit contre les animaux, ſoit contre les ſurpriſes de l'ennemi. Le ſol intérieur eſt enduit comme les murs; dans le centre on ménage un petit âtre ou foyer circulairement entouré d'un rebord ſaillant de deux ou trois pouces pour contenir le feu & mettre la cabane à l'abri de ſes atteintes; dans le tour extérieur & à cinq ou ſix pouces de la cabane, on creuſe un petit canal profond d'un demi-pied & qui porte autant de largeur; ce canal eſt deſtiné à recevoir les eaux; cette précaution éloigne toute eſpèce d'humidité; j'ai viſité & parcouru, dans différens cantons, plus de ſept à huit-cents huttes; jamais je n'en ai vu une ſeule qui fut quarrée, comme on l'a dit; d'ailleurs je crois qu'il importe peu au Lecteur de ſavoir ſi ces Sauvages ſont logés quarément

ou rondement; mais c'eſt une remarque qui m'a prouvé que cette manière de vouloir tout dire, décèle, tôt ou tard, le Voyageur qui n'a pas tout vu.

Les terres de la Caffrerie étant, ſoit par elles-mêmes, ſoit par leurs poſitions, ſoit auſſi par la quantité de petites rivières qui les rafraîchiſſent, beaucoup plus fertiles que celles des Hottentots, il ſuit néceſſairement que les Caffres qui, d'ailleurs s'entendent à la culture, ſont auſſi Nomades; & c'eſt ce qui arrive quand on ne va point troubler leur repos; le terrein qui les a vu naître les voit mourir, à moins qu'ils ne ſoient aſſaillis, je ne dis pas ſeulement par de barbares perſécuteurs avides de leur ſang, mais par quelques-uns de ces fléaux deſtructeurs qui n'épargnent pas plus les hommes que les animaux, & qui, dans un moment, couvrent de deuil d'immenſes pays. Un logement agréable & ſolide, placé près d'un ruiſſeau, au milieu du champ défriché qu'on a reçu de ſes pères, n'en eſt-ce pas aſſez pour enrichir l'idiome Caffre du doux nom de Patrie que ne connoîtra jamais l'errante inſouciance du Hottentot.

J'ai cependant fait une remarque qui, pour être étrange, n'en eſt pas moins certaine & générale; malgré les forêts & les bois ſuperbes qui couvrent la Caffrerie, malgré ces pâturages magnifiques qui s'élèvent de façon à dérober aux yeux les troupeaux épars dans les champs, malgré les rivières, les ruiſſeaux qui ſe croiſent en mille ſens divers pour les rendre féconds & rians, les Bœufs, les Vaches & preſque tous les animaux y ſont plus petits que ceux des Hottentots; cette différence provient aſſûrément de la nature de la féve, & d'un goût ſur qui prédomine dans toutes les eſpèces d'herbages; j'ai fait cette obſervation non-ſeulement ſur les animaux domeſtiques des cantons qui me ſont connus, mais auſſi ſur tous ceux qui ſont Sauvages, & je les ai trouvés réellement plus petits que ceux que j'avois précédemment vus dans des Pays ſecs & arides; j'ai remarqué, dans mon Voyage chez les Namaquois qui n'habitent que des rochers & la terre la plus ingrate peut-être de l'Afrique entière, qu'ils avoient les plus beaux Bœufs que j'euſſe rencontrés, & qu'il n'eſt pas, jusqu'aux Eléphans & Hippo-

potames, qui ne fussent plus forts que par-tout ailleurs. Aussi le peu de pâturage, qui se trouve dans ces lieux maudits, est-il fort doux & fort suave; cette qualité des plantes se distingue aisément; j'avois, pour cela, un moyen infaillible, lorsque j'arrivois dans un canton nouveau; quand mon troupeau revenoit de la pâture, je jugeois de l'aprêté des herbes, par l'empressement avec lequel il se répandoit dans mon camp pour y chercher, de tous côtés, les os que mes chiens avoient abandonnés: ils soulageoient leurs dents, vivement agacées, en rongeant ces os qui, par leur nature calcaire, devoient en effet émousser & éteindre l'agacement & l'acidité qui les tourmentoient; jamais nous ne jettions les os dans le feu; lorsque nous en manquions, du bois sec ou même des pierres y suppléoient; & même à défaut de tout cela, ils se rongoient mutuellement les cornes; quand les pâturages étoient excellens, cette cérémonie n'avoit jamais lieu.

Une industrie mieux caractérisée, quelques arts de nécessité première, il est vrai, un peu de culture, quelques dogmes religieux

annoncent, dans le Caffre, une Nation plus civilisée que celles du côté du Sud; la circoncision qu'ils pratiquent généralement prouveroit assez ou qu'ils doivent leur origine à d'anciens Peuples dont ils ont dégénéré, ou qu'ils l'ont simplement imité de voisins dont ils ne se souviennent plus; car, lorsqu'on leur parle de cette cérémonie, ce n'est, selon eux, ni par religion, ni par aucune autre cause mystique qu'ils la pratiquent; ils ont pourtant une très-haute idée de l'Auteur des êtres & de sa puissance; ils croyent à une autre vie, à la punition des méchans, à la récompense des bons; mais ils n'ont point d'idée de la création; ils pensent que le monde a toujours existé, qu'il sera toujours ce qu'il est; ils ne se livrent, du reste, à aucune pratique religieuse, ne prient jamais, en sorte qu'on pourroit très-bien dire qu'ils n'ont pas de religion, s'il n'y a point de religion sans culte; ils sont eux-mêmes les Instituteurs de leurs enfans, & n'ont point de Prêtres. En revanche, ils ont des sorciers que la plus grande partie révère & craint beaucoup; je n'ai jamais joui de la satisfaction d'en joindre un seul; je doute fort, malgré tout leur crédit,

qu'ils en imposent, autant que les nôtres, à la multitude.

Les Caffres se laissent gouverner par un Chef général, ou, si l'on veut, une espèce de Roi; son pouvoir, comme j'ai eu occasion de l'observer, est très-borné; ne reçevant point de subsides, il ne peut avoir aucunes troupes à sa solde; il est loin du Despotisme. C'est le père d'un Peuple libre; il n'est ni respecté, ni craint; il est aimé. Souvent il est le moins riche de ses Sujets, parce que, maître de prendre autant de femmes qu'il en veut, & ces femmes se faisant un honneur de lui appartenir, la dépense que son train royal occasionne, & qu'il est obligé de prendre, dans sa caisse particulière, je veux dire, dans son champ, ses bestiaux, ses fourages, &c. souvent le ruine & réduit ses propriétés à rien. Sa cabane n'est ni plus haute ni mieux décorée que les autres; il rassemble sa famille & son sérail autour de lui; ce qui compose un groupe de douze ou quinze huttes tout au plus; les terres qui l'environnent sont ordinairement celles qu'il cultive; c'est un usage que chacun récolte lui-même ses grains pour en disposer

à

à ſa manière ; c'eſt la nourriture favorite des Caffres ; ils les écraſent & les broyent entre deux pierres ; c'eſt auſſi, pour cette raiſon, que chaque famille s'iſolant pour avoir ſes productions à ſa portée, une Horde ſeule qui ne ſeroit pas fort nombreuſe, peut occuper ſouvent une lieue quarrée de terrein ; ce qu'on ne voit jamais chez les Hottentots ni les Gonaquois.

Cet éloignement des différentes Hordes entr'elles, exige qu'on leur donne des Chefs. C'eſt le Roi qui les nomme. Lorſqu'il a à leur communiquer des avis intéreſſans pour la Nation, il les fait venir & leur donne ſes ordres que je devrois appeler ſes nouvelles : les différens Chefs, porteurs de ces nouvelles, retournent chez eux pour en faire part aux leurs.

L'arme du Caffre, la ſimple lance ou ſagaye, annonce en lui un caractère intrépide & grand ; il mépriſe & regarde comme indigne de ſon courage les flèches empoiſonnées, ſi fort en uſage chez ſes voiſins ; il cherche toujours ſon ennemi face à face ; il ne peut lancer ſa ſagaye qu'il ne ſoit à

découvert. Le Hottentot, au contraire, caché ſous une roche, ou derrière un buiſſon, envoie la mort, ſans s'expoſer à la recevoir; l'un eſt le Tigre perfide qui fond traîtreuſement ſur ſa proie; l'autre eſt le Lion généreux qui s'annonce, ſe montre, attaque & périt, s'il n'eſt pas vainqueur: l'inégalité des armes n'eſt point capable de le faire balancer; ſon courage & ſon cœur ſont tout pour lui; en guerre, à la vérité, il porte un bouclier d'environ trois pieds de hauteur, fait de peau de Buffle priſe dans la partie la plus épaiſſe; cela lui ſuffit, pour le défendre des flèches & même des ſagayes; mais cette arme défenſive ne le met pas à l'abri de la balle; le Caffre manie encore, avec beaucoup d'adreſſe, une arme non moins terrible que la ſagaye, lorſqu'il a joint ſon ennemi; c'eſt une maſſue de deux pieds & demi de hauteur, faite d'un ſeul morceau de bois ou racine de trois à quatre pouces de diamètre, dans ſa plus grande épaiſſeur, & qui va en diminuant par l'une des extrémités; il frappe avec cet aſſommoir; quelquefois même il le lance à quinze ou vingt pas; il eſt rare qu'il n'attei-

gne pas au but qu'il s'eſt propoſé; j'ai vu l'un de ces Sauvages tuer ainſi une perdrix dans le moment où elle s'élevoit pour s'envoler.

Le pouvoir ſouverain eſt héréditaire dans la famille du Roi; ſon fils aîné lui ſuccède toujours; mais, à défaut d'héritiers mâles, ce ne ſont point les frères mais les plus proches neveux qui ſuccédent; dans le cas où le Souverain ne laiſſeroit ni enfans ni neveux, c'eſt alors parmi les Chefs des différentes Hordes qu'on choiſit un Roi; quelquefois l'eſprit de parti s'en mêle; de là la fermentation & les brigues qui finiſſent toujours par des ſcènes ſanglantes.

La polygamie eſt d'uſage chez les Caffres; leurs mariages ſont encore plus ſimples que ceux des Hottentots; les parens du futur ſont toujours contens du choix qu'il a fait; ceux de la future y regardent d'un peu plus près; mais il eſt rare qu'ils faſſent de grandes difficultés; on ſe réjouit; on boit; on danſe pendant des ſemaines entières, plus ou moins, ſelon la richeſſe des deux familles; ces fêtes n'ont jamais lieu que pour de premières épouſailles; les autres ſe font, pour ainſi parler, à la ſourdine.

Les Caffres ne font pas plus de musique; n'ont pas d'autres instrumens que les Hottentots, si ce n'est que j'ai vu, chez l'un d'eux, une mauvaise flûte qui ne mérite pas qu'on en parle; à l'exception du pas Anglois, leurs danses sont à peu près les mêmes.

A la mort du père, les enfans mâles & la mère partagent entr'eux la succession; les filles n'héritent point; elles restent avec leurs frères ou leur mère, jusqu'à ce qu'elles conviennent à quelqu'homme; si cependant elles se marient du vivant de leurs parens, elles ne reçoivent, pour dot, que quelques pièces de bétail, en proportion de la richesse des uns & des autres.

On n'enterre point ordinairement les morts; ils sont transportés hors du Kraal par la famille, & déposés dans une fosse ouverte & commune à toute la Horde; c'est là que les animaux viennent se repaître à loisir; ce qui purge l'air que gâteroit bientôt la corruption de plusieurs cadavres entassés. Les honneurs de la sépulture ne sont dus qu'au Roi & aux Chefs de chaque Horde; on couvre leurs corps d'un tas de pierres amassées en forme

de dôme; c'eſt de là que provient cette ſuite de petites monticules qu'on voyoit autrefois rangées ſur une même ligne, dans les environs du Bruyntjes-Hoogte, ancienne domination des Caffres.

Je ne connois point le caractère des Caffres, relativement à l'amour, & ne ſais pas s'ils ſont jaloux; tout ce que je crois, c'eſt qu'ils ne connoiſſent cette fureur que par rapport à leurs ſemblables; car ils cèdent volontiers leurs femmes, moyennant une petite rétribution, au premier Blanc qui paroît la déſirer, Hans m'avoit fait plus d'une fois entendre que toutes celles que j'avois reçues dans mon camp, étoient à mon ſervice, & que je pouvois choiſir; en effet, il n'étoit ſorte d'agaceries auxquelles elles ne ſe livraſſent devant leurs hommes pour m'attirer dans leurs piéges, & ceux-ci n'étoient peut-être ſcandaliſés que de la froideur avec laquelle je paroiſſois recevoir ces careſſes.

Je ne pouſſerai pas plus loin ces détails; j'en ai dit aſſez pour montrer à quel point un Peuple diffère du Peuple ſon voiſin, quand il n'y a point d'autre communication entr'eux

que celle qu'établissent des guerres sanglantes ; & d'éternelles inimitiés.

Le huitième jour, ce jour heureux qui devoit nous rapprocher du Cap, parut enfin. Je fis une revue générale de mes chariots, équipages, Bœufs, attelages, &c. ; j'avois mis en ordre mes nouvelles collections & repassé les plus anciennes ; les balles que j'avois commandées, & le plomb nécessaire à la chasse, étoient coulés ; mes Bœufs qui, depuis long-temps, se reposoient & n'avoient pas manqué d'excellens pâturages, étoient à pleine peau & dans le meilleur état possible ; en un mot j'étois prêt à partir ; j'accordai deux jours de plus pour prendre congé de nos bons voisins & nous divertir avec eux.

La nouvelle de ce départ définitif s'étoit répandue ; je vis bientôt arriver toute la Horde par peletons, hommes & femmes. Haabas étoit à leur tête ; tout ce qui avoit pu marcher, le suivoit ; ils accouroient pour nous faire leurs adieux & recevoir les nôtres. Que j'étois aise qu'ils vinssent passer ces deux derniers jours avec moi ! Le bon Haabas me présenta quatre ou cinq Gonaquois d'une autre Horde que la

ſienne & qui, ayant ouï parler de moi, avoient été députés pour m'engager à aller viſiter leur canton : il étoit trop tard ; mais j'adoucis mon refus, en leur promettant de me ſouvenir de leur tendre invitation, au premier voyage que j'entreprendrois dans ces contrées.

Tant que durèrent ces quarante-huit heures, on ſe livra, de part & d'autre, à tous les excès de la folie & du plaiſir ; mon eau de vie ne fut pas épargnée non plus que l'hydromel que Haabas avoit fait exprès préparer & apporter avec lui ; mais la belle Narina & ſa ſœur, qui étoient de la partie, ne prenoient aucune part à ces orgies, tout innocentes qu'elles fuſſent : la triſteſſe avoit ſur-tout voilé les traits de Narina ; je la conſolai comme je pus, je l'accablai de préſens ; je lui en remis pour ſa ſœur, ſa mère & tous ſes amis ; en un mot, je me défis, dans ce moment de preſque tous mes bijoux ; mais la parure n'étoit pas ce qui l'occupoit en ce moment. . . . . Je donnai à Haabas & à tout ſon monde tout ce qu'il me fut poſſible de leur donner, ſans me faire de tort à moi-même & me priver de toutes

reſſources pour mon retour ; le tabac fut ſurtout réparti entre ces braves gens juſqu'à profuſion ; je n'en gardai que pour les miens & le temps du retour.

Enſuite je pris à part le vénérable Haabas & le preſſai avec tendreſſe, même avec émotion, de ſuivre les conſeils que je lui avois donnés pour ſon ſalut & celui de toute ſa Horde; je m'efforçai de lui perſuader que la tranquillité apparente des Colons toujours aſſemblés dans le même endroit couvoit quelque nouveau projet, & par conſéquent de nouvelles trahiſons ; que ſon Kraal étant placé préciſément entre les Colons & les Caffres, il pouvoit, tôt ou tard, devenir la victime des uns ou des autres.

Il me promit qu'il s'éloigneroit lorſque je ſerois parti ; qu'il ne s'y étoit pas déterminé plus tôt pour ſe ménager le plaiſir de me voir encore une fois, à mon retour de la Caffrerie; mais il ajouta, avec cette cordialité, cet amour dont il m'avoit déjà donné tant de preuves, que, ſi les temps devenoient plus heureux, c'eſt-à-dire, ſi la paix ſe rétabliſſoit, ſa réſolution étoit priſe de venir s'inſtaler dans mon camp tant en mémoire d'un bienfaiteur, que

parce qu'on ne pouvoit choisir un endroit plus agréable.

Le 4 Décembre arriva; je partis... je tenterois vainement de peindre la consternation de ces malheureux Gonaquois; on eût dit que je les livrois aux bêtes féroces, & qu'ils perdoient tout, en me perdant; je peindrois moins encore ce qui se passoit dans mon ame; j'avois donné le signal; mes hommes, mes chariots, tous mes troupeaux déjà étoient en marche; je suivis ce convoi avec lenteur, traînant mon cheval par la bride; je ne regardai plus derrière moi; je ne prononçai plus un seul mot & je laissai mes larmes soulager la vive oppression de mon cœur.

Mes bons amis, mes vrais amis, je ne vous reverrai plus!.. Quelle que soit la cause des tendres sentimens que vous m'aviez jurés, soyez tranquilles; la source n'en est pas plus pure en Europe que parmi vous; soyez tranquilles; aucune force n'est capable d'en affoiblir la mémoire; pleins de confiance en mes adieux, mes regrets & mes larmes, vous m'aurez peut-être attendu long-temps! dans vos calamités, votre simplicité décevante vous aura peut-

être plus d'une fois ramenés aux lieux chéris de nos rendez-vous, de nos fêtes; vous m'aurez vainement cherché; vainement vous m'aurez appelé à votre secours; je n'aurai pu ni vous consoler, ni vous défendre! d'immenses pays nous séparent pour jamais. . . . Oubliez-moi; qu'un fol espoir ne trouble pas la tranquillité de vos jours; cette idée feroit le tourment de ma vie; j'ai repris les chaînes de la Société; je mourrai, comme tant d'autres, appesanti sous leur poids énorme; mais je pourrai du moins m'écrier à mon heure dernière: « Mon nom déjà s'efface chez les miens, quand la trace de mes pas est encore empreinte chez les Gonaquois »!

D'après les indications que j'avois reçues, j'estimois que nous trouverions les Sneuw-Bergen à l'Ouest; qu'ainsi, laissant le Bruyntjes-Hoogte à ma gauche & traversant la chaîne de montagnes qui en porte encore le nom, quoiqu'elle s'en éloigne beaucoup, nous devions infailliblement arriver à celles de neige à quarante ou cinquante lieues, plus ou moins, suivant les détours que me forceroient de prendre mes voitures & tout mon bagage.

J'avois ouï parler si diversement de ces

gattes ou montagnes, que, dévoré du plus ardent désir de les voir par moi-même & de les traverser à mon aise, je ne pouvois y arriver assez tôt à mon gré. Prévenu d'ailleurs que leur élévation & la froidure de leurs sommets les rendent inhabitables pendant plusieurs mois de l'année, ce climat nouveau me promettoit des productions nouvelles, & des variétés de plus d'un genre, bien dignes assurément de piquer ma curiosité.

La chaleur étoit excessive; nous n'en fîmes pas moins six grandes lieues ; à une heure après midi, nous nous arrêtâmes sur les restes d'un Kraal horriblement dévasté; sa triste Horde avoit probablement été surprise & massacrée sur la place ; la terre étoit jonchée d'ossemens humains & de parties de cadavres ; révoltant spectacle que nous nous empressâmes de fuir !

Remis en route, à quatre heures du soir, trois heures de marche nous conduisirent à une habitation délaissée, dont on avoit seulement enlevé les meubles; je me proposai d'y passer la nuit; mais à peine nous y fûmes-nous établis, que des démangeaisons extraordinaires parcoururent tout mon corps ; je me découvris la poi-

trine ; elle étoit noircie d'essaims innombrables de puces ; mes Hottentots ne furent pas non plus entièrement exempts des atteintes de cette vermine importune ; nous quittâmes, sur le champ, ces lieux empoisonnés, que mes gens nommèrent le *Camp des puces*, pour aller nous établir, plus loin, sur les bords d'un ruisseau limpide & très-riant ; je m'y plongeai tout entier sans me donner même le temps de me déshabiller ; j'avois le corps absolument truité ; Klaas me conseilla, au sortir de ce bain, de me laisser frotter à la manière des Sauvages ; je fus donc graissé & boughoué pour la première fois de ma vie, & je m'en trouvai soulagé : quoique nous ne nous fussions arrêtés qu'un quart-d'heure dans cet endroit malencontreux, mes chiens & mes chariots étoient couverts de ces insectes ; l'opération balsamique à laquelle je venois de me livrer, étoit le seul moyen de m'en garantir jusqu'à ce que le temps ou le premier orage eussent achevé de nous en purger tout-à-fait ; en raison de ce procédé familier à mes Hottentots, ils en avoient été moins assaillis que leur maître.

Le nouveau site que nous venions occuper,

& sur lequel nous passâmes la nuit, n'étoit pas sans agrémens; nous étions flanqués au Nord par des forêts immenses de ces mêmes arbres dont j'ai parlé ci-dessus; la plaine étoit couverte de mimosa que les Colons nomment *Dooren-Boom*; j'eus le plaisir de les voir en pleine fleur; circonstance heureuse pour moi & que je n'avois garde de négliger; car, comme je l'ai dit, les fleurs de cet arbre attirent une quantité d'insectes rares qu'on ne trouve communément que dans cette saison & ces mêmes insectes font arriver des volées de toute espèce d'oiseaux auxquels ils servent de nourriture; je me fixai donc dans cette plaine où je m'amusai à varier mes campemens; j'eus lieu de présumer que toute cette lisière, qui borde la forêt, avoit été autrefois habitée par les Caffres; nous n'y pouvions faire un pas, sans rencontrer des restes de huttes antiques plus ou moins dégradées par le temps; j'y trouvai sans peine les deux espèces de Gazelles Gnou & Spring-bock; le silence des nuits ne me parut jamais plus majestueux qu'en cet endroit; les rugissemens des Lions résonnoient autour de nous à des intervalles égaux; mais les conversations de ces dange-

reuſes bêtes féroces ne pouvoient nous effrayer après plus de douze mois d'habitude au milieu d'elles & n'interrompoient nullement notre ſommeil. Nous ne nous relâchions cependant pas de nos précautions ordinaires. J'augmentois, de jour en jour, mes collections, & je les enrichis là d'un oiſeau magnifique, inconnu des ornithologiſtes; mes gens lui donnèrent le nom *Uyt-Lager* (le moqueur). Il ſuffiſoit qu'il apperçut l'un de nous ou même un de nos animaux pour que ſon eſpèce arrivât par vingtaine ſur les branches qui nous avoiſinoient le plus; & là, dreſſés perpendiculairement ſur leurs pieds, & ſe balançant tout le corps de côtés & d'autres, ils nous aſſourdiſſoient de ces ſyllabes répétées avec précipitation GRA, GA, GA, GA; les pauvres bêtes ſembloient ſe livrer à diſcrétion; nous en tuâmes tant que nous en voulûmes; cet oiſeau eſt, à peu près, de la groſſeur du Merle; ſon plumage verd-doré a le reflet pourpre; ſa queue longue a la forme d'un fer de lance; elle eſt, de même que les pennes de l'aile agréablement tachetée de blanc; le bec courbe & long, eſt remarquable, ainſi que ſes pieds, par une couleur du plus beau

rouge; il grimpe le long des branches pour y chercher des insectes dont il se nourrit & qui se cachent sous l'écorce qu'il détache très-adroitement avec son bec.

Il ne faut pas croire que ce soit un Grimpereau, quoiqu'il paroisse y ressembler; des caractères essentiels, comme on le verra, le séparent de cette classe.

Ayant, un soir, remarqué que, sans précautions & sans que notre présence leur inspirât la moindre crainte, ils venoient tous se coucher en foule dans différens trous creusés autour d'un très-gros arbre, près duquel nous étions campés, je fis boucher plusieurs de ces trous; le lendemain, en levant avec précaution le scellé, j'eus le plaisir de les prendre par le bec, à mesure qu'ils se présentoient pour sortir; cette chasse est assurément facile & bien simple; on peut se procurer, de la même façon, toutes les espèces de Pics & de Barbus; mais ceux-ci se couchant plus mystérieusement que les premiers, sont aussi plus difficiles à découvrir; il est une règle que je crois assez générale: c'est que tous les Oiseaux qui ont deux doigts devant & deux derrière,

ſe retirent dans des creux d'arbres, pour y paſſer la nuit ; ce qui ne prive pas de cet inſtinct d'autres eſpèces , telles que les Méſanges, les Torches-Pot, &c.

Il ſeroit imprudent de fourrer la main dans les trous dont je viens de parler, ſans être bien ſûr de ce qu'on va y trouver ; car ſouvent il s'y rencontre de petits quadrupèdes de la groſſeur du Rat ; ſouvent auſſi des ſerpens s'y introduiſent pour dévorer les œufs ou les Oiſeaux ; &, quoique ces Reptiles, pour la plupart, ne ſoient point mal-faiſans, ils ne laiſſent pas de cauſer une grande frayeur dont on n'eſt pas le maître ; l'eſpèce nommée *Kooper-Kapel*, dont j'ai déjà parlé, monte fort bien dans les arbres, & pourroit auſſi ſe réfugier dans quelques-uns de ces trous ; ce ſeroit alors plus qu'une épouvante, & l'on payeroit cher ſon imprudente curioſité.

Le 16, nous nous remîmes en route. En cinq campemens différens, j'avois battu tout le canton que nous quittions. Après trois heures de marche, je trouvai le Klein-Vis-Rivier ; je ne pus aller plus loin ce jour là ; nous perdîmes beaucoup de

de temps à chercher un endroit de la rivière qui fût guéable pour nos voitures: elles avoient déjà failli d'y culbuter.

Le jour ſuivant, nous la traversâmes heureuſement; une habitation délaiſſée vint encore s'offrir à mes regards; je ne fus pas même tenté d'en approcher; quelques lieues plus loin, nous retrouvâmes des Mimoſa en très-grande quantité & tout auſſi fleuris que ceux que je venois d'abandonner la veille; je réſiſtai d'autant moins à la tentation de m'arrêter aux bords de ces forêts, que j'y rencontrai des oiſeaux que je n'avois vus nulle part, &, pour la ſeconde fois, ce genre de Perroquet, dont j'ai parlé plus haut; je m'écartai un peu & me trouvai dans une eſpèce de petite prairie, au milieu d'un bois de haute futaie; ce déſert paiſible favoriſoit mes opérations, & me parut commode pour mes équipages; mais comment les y faire arriver à travers des brouſſailles, des arbres & des branches qui ſe croiſoient en mille ſens divers? Nous avions franchi des obſtacles plus inſurmontables; celui-ci céda, comme tous les autres, à nos efforts. Le dix-neuf, après

beaucoup de peines & de fatigues, nous en vînmes à bout; ſeulement j'eus le malheur de perdre un de mes bons Timoniers qu'une voiture entraîna avec tant de violence contre un Mimoſa, que les épines de cet arbre pénétrèrent & ſe rompirent dans l'omoplate de l'animal. Nous retirâmes, comme nous pûmes, toutes celles qui étoient encore apparentes ou que nous pouvions mordre avec nos tenailles; mais tout notre art n'allant pas au delà, celles qui s'étoient plus enfoncées & que nous ne pouvions ſaiſir ni même apercevoir, occaſionnèrent une inflammation telle, que, vingt-quatre heures après, toutes les conſultations de mes meilleurs eſculapes ſe réduiſirent au parti d'aſſommer le malade; ce qui fut exécuté ſur le champ.

Les Touracos fourmilloient également dans ce bois; ils y étoient moins ſauvages, & me paroiſſoient plus grands que ceux des forêts d'Auténiquoi; j'y trouvai une eſpèce nouvelle de Calao; &, parmi d'autres que je n'avois point vues juſques-là, je diſtinguai un Merle à ventre orangé, qui, outre le plaiſir que me cauſoit ſa découverte, me fournit encore

l'occaſion de juger de la ſimplicité des Hottentots.

Ce fut Pit qui, le premier, m'apporta cet Oiſeau; il étoit femelle; j'ordonnai à ce Chaſſeur de retourner, ſur le champ, dans l'endroit où il l'avoit tué, ne doutant point qu'il n'y rencontrât le mâle; mais il me pria de l'en diſpenſer, n'oſant pas, ajoutoit-il, prendre ſur lui de le tirer; j'inſiſtai; quel fut mon étonnement lorſque je le vis d'un air affligé & d'un ton preſque lamentable, m'atteſter qu'il lui arriveroit certainement quelque malheur; qu'à peine avoit-il mis bas la femelle, le mâle s'étoit acharné à le pourſuivre, en lui répétant ſans ceſſe PIT-ME WROU, PIT-ME WROU! il faut obſerver que ces deux mots ſont en effet les cris de cet Oiſeau; je m'en ſuis mieux convaincu que par les vaines terreurs de ce Pit, lorſque j'ai eu dans la ſuite l'occaſion de tirer moi-même de ces Merles. Les ſyllabes qu'il prononce & qui avoient effrayé mon chaſſeur, ſont trois mots Hollandois qui ſignifient Pit ou pierre, ma femme; il s'étoit imaginé que l'Oiſeau l'appelant par ſon nom, lui rede-

mandoit ſa moitié. Il me fut impoſſible de tranquilliſer l'imagination frappée de cet homme, qui refuſa toujours conſtamment de tirer ſur ces Oiſeaux; s'il lui fut malheureuſement arrivé un accident durant nos marches & nos chaſſes, qu'elle qu'en fut la cauſe, ſes camarades n'euſſent pas manqué de l'attribuer au maſſacre du premier de ces Merles; cette croyance, fondée ſur des faits que j'euſſe été moi-même en état d'atteſter, auroit pu conſacrer, au ſein des déſerts d'Afrique, le premier miracle d'une religion naiſſante.

Je rencontrai, par-tout dans la forêt, une eſpèce de Singes Cercopithéques à face noire; mais je ne pouvois jamais les atteindre. Sautant d'un arbre à l'autre, comme pour me narguer, un clin-d'œil voyoit, tour-à-tour, paroître & diſparoître ces Cercopithéques turbulens; je me fatiguois vainement à leur pourſuite; cependant, un matin que je rôdois aux environs de mon camp, j'en aperçus une trentaine aſſis ſur les branches d'un arbre, & préſentant leurs ventres blancs aux premiers rayons du Soleil. Celui qu'ils avoient choiſi étoit aſſez iſolé pour que l'ombre des autres ne

les gênât pas; je gagnai, par le taillis, l'endroit qui m'en approchoit le plus, ſans être découvert; & de là, prenant ma courſe, j'arrivai à leur arbre avant qu'ils euſſent eu le temps d'en deſcendre; j'étois certain qu'aucun d'eux ne s'étoit échappé; malgré cela, je n'en pus apercevoir un ſeul, quoique je tournaſſe de tous côtés & mes regards & mes pas, & que je fiſſe le plus ſévère examen de l'arbre où je ſavois qu'ils étoient cachés. Je pris le parti de m'aſſeoir à quelque diſtance du pied, & de guetter de l'œil, juſqu'à ce que j'aperçuſſe quelque mouvement; je fus payé de ma conſtance, après un aſſez long eſpace de temps; je vis enfin une tête qui s'alongeoit pour découvrir apparemment ce que j'étois devenu; je l'ajuſtai; l'animal tomba; je m'étois attendu que le bruit du coup alloit faire déguerpir toute la troupe; c'eſt ce qui n'arriva cependant pas, &, pendant plus d'une demi-heure encore que je gardai mon poſte, rien ne remua; rien ne parut. Laſſé de ce manége fatigant, je tirai au haſard pluſieurs coups dans les branches de l'arbre, & j'eus le plaiſir d'en voir tomber deux autres; un troiſième, qui n'étoit que

bleſſé s'accrocha, par la queue, à une petite branche; un nouveau coup le fit arriver à ſon tour; content de ce que je m'étois procuré, je ramaſſai mes quatre Singes & je marchai vers mon camp; lorſque je fus à une certaine diſtance de l'arbre, je vis toute la troupe, qui avoit calculé mon éloignement, deſcendre avec précipitation & gagner l'épaiſſeur du bois, en pouſſant de grands cris; je jugeai, à quelques traîneurs qui ſuivoient péniblement, boitant du devant ou du derrière, que mes plombs en avoient bleſſé pluſieurs; mais, dans cette fuite précipitée, je ne remarquai point, comme l'ont dit quelques Voyageurs, que les mieux portans aidaſſent les eſtropiés en les chargeant ſur leurs épaules, pour ne point retarder la marche commune, & je crois, qu'à leur égard ainſi qu'à celui des Hottentots, pourſuivis en guerre, la Nature eſt la même, & qu'on a déjà trop de veiller à ſon propre ſalut, pour s'occuper de celui des autres.

De retour à ma tente, j'examinai ma chaſſe; cette eſpèce de Singe eſt d'une grandeur moyenne; ſon poil, aſſez long, eſt

généralement d'une teinte verdâtre; il a le ventre blanc, comme je l'ai déjà dit, & la face entièrement noire; ses fesses sont calleuses; cette partie nue est, ainsi que celles de la génération du mâle, d'un très-beau bleu; dans le moment où j'examinois ces animaux, Keès entre dans ma tente; je crois qu'il va jeter les hauts cris, en apercevant ses camarades, quoique d'une espèce différente de la sienne; il me parut qu'il ne craignoit pas autant les morts que les vivans; il montre de l'étonnement; il les considère l'un après l'autre; les tourne & retourne en tous sens pour les examiner, comme il me l'avoit vu faire; il n'étoit pas, je crois, le premier Singe qui voulût trancher du Naturaliste; mais un secret motif, beaucoup moins généreux, le pressoit fortement; il avoit découvert des trésors en tâtant les joues des quatre défunts; je le vis bientôt se hasarder à leur ouvrir la bouche, l'un après l'autre & tirer de leurs salles (*) des amandes toutes épluchées de l'arbre *Géel-Hout*, & les entasser dans les siennes.

(*) Les Naturalistes nomment *salles* ces espèces de poches qu'ont les singes entre les joues & les machoires

Le campement que j'occupois devenoit intéressant & riche pour moi ; il étoit, de plus, agréable à mes gens & très-abondant pour mes bestiaux ; aussi j'y restai jusqu'au 28 & ne le quittai qu'avec beaucoup de regret : c'est un de ceux où je sens qu'il m'eût été facile d'oublier qu'il est d'autres climats, d'autres mœurs, d'autres plaisirs.

Dès le matin du jour suivant, nous délogeâmes ; &, trois heures plus tard, quelques Sauvages Hottentots s'offrirent à notre rencontre ; ils conduisoient devant eux des Moutons, & faisoient route pour rejoindre leurs Hordes respectives, dont ils s'étoient éloignés dans je ne sais quel dessein ; je leur payai généreusement une couple de leurs bêtes dont j'avois besoin ; nous marchâmes avec eux pendant plus d'une heure ; après quoi, leur destination n'étant plus la nôtre, ils nous quittèrent pour regagner leurs Kraals, à quelques lieues de là ; nous fûmes arrêtés, trois heures après, par le Klein-Vis qui, de-

inférieures ; c'est une sorte de magasin dans lequel ils conservent, pour l'occasion, les fruits qu'ils trouvent, lorsqu'ils n'ont ni le temps ni le besoin de les manger.

puis que nous l'avions traversé, s'offroit à nous pour la troisième fois. Les roues d'une de mes voitures commençoient à se déboîter; les rayons jouoient tellement dans les moyeux que le moindre cahot nous faisoit trembler; un plus long retard eût augmenté le mal; il fut résolu que nous resterions campés quelques jours pour les réparer; c'est à cette place que, deux jours après, suivant le nouveau style de mon Calendrier, nous passâmes le premier jour de l'an 1782.

Les Hottentots, qui ne comprennent rien à l'année solaire, sont éloignés de connoître l'étiquette du premier jour qui la commence; ainsi point de complimens de notre part & par conséquent point de faux sermens, & d'hypocrites protestations: je me donnai seulement, pour mes étrennes, un chapeau neuf que je n'avois pas encore retappé, & l'on tira au blanc celui que je quittois; Klaas fit voler la bouteille en mille pièces; je ne saurois peindre la joie qu'il ressentit d'avoir remporté ce prix, qui ajoutoit, à sa garderobe, un meuble précieux, une parure plus magnifique encore que la culotte usée dont je lui avois

fait cadeau, lors de mon entrée ſolennelle chez les Gonaquois.

Le lendemain, tandis que nous étions occupés de notre chariot & de ſes roues, la joie ſe répandit, tout d'un coup, ſur tous les viſages. Lorſque je demandai la cauſe de cette vive émotion, on s'approcha de moi pour me faire remarquer, dans le lointain, un nuage qui s'avançoit vers nous; je ne voyois rien à ce phénomène qui dût ſi fort nous réjouir; ce ne fut que lorſque ce prétendu nuage nous eut gagnés, que je diſtinguai qu'il n'étoit formé que par des millions de ſauterelles qui faiſoient route. On m'avoit beaucoup parlé de l'émigration de ces inſectes qui s'aſſemblent tous les ans par bandes innombrables & quittent les lieux qui les ont vu naître pour aller s'établir ailleurs; mais je les voyois pour la première fois; celles-ci voyageoient en ſi grand nombre, que l'air en étoit réellement obſcurci; elles ne s'élevoient point beaucoup au-deſſus de nos têtes; elles formoient une colonne qui pouvoit embraſſer deux à trois mille pieds en largeur, &, montre à la main, elles mirent plus d'une heure à paſſer. Ce

bataillon étoit tellement ferré, qu'il en tomboit comme une grêle des pelotons étouffés ou démontés; mon Keès les croquoit à plaifir en même temps qu'il en faifoit provifion.

Mes gens s'en firent auffi un régal; ils me vantèrent fi fort l'excellence de cette manne que, cédant à la tentation, je voulus m'en régaler comme eux : mais, s'il eft vrai, comme on l'affure, qu'en Grèce & nommément dans Athènes, les marchés publics étoient toujours fournis de cette nourriture & qu'elle faifoit les délices des gourmets de ce temps, j'avoue de bonne-foi que j'aurois mal figuré parmi ces Acridophages, à moins qu'avec le goût des Grecs, le Ciel ne m'eût fait jouir d'une conftitution différente.

Nous partîmes enfin, le 3 Janvier; &, laiffant derrïère nous la chaîne des montagnes du Bruyntjes-Hoogte, nous aperçûmes, au Nord, celles de Sneuwberg après lefquelles nous afpirions depuis fi long-temps. Quoique nous fuffions parvenus à la faifon des plus fortes chaleurs nous découvrions encore de la neige dans les infractuofités & les enfoncemens les plus rapprochés du fommet de ces formidables mon-

tagnes. Tandis que je m'amusois à les considérer avec ma lunette, mes Hottentots m'annoncèrent qu'ils voyoient paroître un blanc; cette nouvelle m'inspira le plus vif intérêt; il y avoit tant de temps que je n'avois vu des hommes de cette couleur! Celui-ci avoit fait un assez longue route, uniquement dans le dessein de se procurer du sel dans un lac situé près de Swart-Kops-Rivier; je le joignis & m'entretins quelque temps avec lui; il ne put retenir ses larmes en me contant que, dans le commencemens de la guerre avec la Caffrerie contre laquelle il n'avoit jamais voulu se liguer à l'exemple des autres Colons, il avoit eu le malheur lui, sa femme, son fils unique & quelques Hottentots d'être attaqués, pendant la nuit, par ces Caffres qu'il avoit toujours ménagés; que chacun s'étoit précipitamment caché dans des buissons; mais que, le jour venu, la troupe s'étant rejointe, il avoit trouvé son fils percé de mille coups de sagayes, à la place même où nous étions actuellement arrêtés l'un & l'autre; le récit de cet infortuné père me pénétra de douleur; je n'essayai point de calmer la sienne; le plus morne silence exprimoit mieux que

de vains difcours tout ce qu'il devoit attendre de confolations de la part d'un être fenfible; il avouoit cependant que les Caffres étoient fondés dans leurs haines, mais qu'il étoit bien malheureux pour les innocens, que les effets n'en retombaffent pas fur les feuls coupables.

Je le priai, pour le diftraire un peu, de paffer la nuit près de moi; je le traitai de mon mieux; je le régalai de mon meilleur thé, & lui donnai d'excellent tabac; les écarts de la converfation nous conduifirent, je ne fais comment, fur l'article des chevaux; il me dit qu'un de fes amis, habitant du Swart-Kops, lui en avoit fait voir un qu'il avoit pris à la chaffe; & que, n'ayant pu découvrir à qui il appartenoit, il le gardoit chez lui; cela me rappela celui que j'avois abandonné fur les bords du Krom-Rivier à la fortie du Lange-Kloof, il y avoit fept ou huit mois; d'après le fignalement que je lui en donnai, il demeura fi convaincu que c'étoit mon cheval, qu'il m'offrit auffitôt de me laiffer choifir une couple de fes Bœufs, fi je voulois le lui céder, & lui donner un mot de lettre pour qu'il pût l'envoyer chercher; mon cheval valoit certainement plus

que ce qu'il m'offroit; mais calculant, d'un côté les difficultés & les retards d'une route longue & pénible; &, de l'autre, le service que je pouvois, sur le champ, tirer des deux bœufs qu'il m'offroit, voulant d'ailleurs lui donner une marque d'estime & d'amitié, je ne balançai point à accepter sa proposition, & lui donnai un billet pour réclamer mon cheval.

Je pris toujours ma marche vers les Sneuwberg que nous ne perdions pas de vue, au pied desquelles je me flattois d'arriver le jour même; mais, vers les onze heures, une chaleur des plus excessives nous arrêta sur les bords de Bly-Rivier, où nous fûmes obligés de passer la nuit; ce torrent ne fut pas pour nous d'une grande ressource; il ne couloit plus; la sécheresse l'avoit tari; nous n'eûmes d'autre ressource, pour étancher la soif dont nous étions dévorés, qu'une eau stagnante & de mauvais goût qui croupissoit dans les endroits les plus profonds de son lit. A la pointe du jour, nous nous empressâmes de quitter ce désagréable gîte, & trois heures & demie de marche nous firent rencontrer une autre rivière nommée *Vogel-Ri-*

vier (rivière des oiseaux); je remarquois entr'autres singularités, que, plus nous approchions des montagnes de neige, plus la chaleur devenoit accablante ; les rocs amoncelés qui composent ces pics sourcilleux, échauffés, sans doute, par les rayons ardens du soleil les réfléchit, & les concentre dans les vallées qui les avoisinent ; le mal-aise général de toute la caravane ne nous permit pas d'aller plus loin.

Dans le court espace que nous venions de parcourir pour gagner d'une rivière à l'autre, nous n'avions rencontré qu'une seule troupe de Gazelles Springbock ; mais il faut dire qu'elle occupoit toute la plaine ; c'étoit une émigration dont nous n'avions vu ni le commencement ni la fin; nous étions précisément dans la saison où ces animaux abandonnent les terres sèches & rocailleuses de la pointe d'Afrique, pour refluer vers le Nord, soit dans la Caffrerie, soit dans d'autres pays couverts & bien arrosés : tenter d'en calculer le nombre; le porter à vingt, à trente, à cinquante mille, ce n'est rien dire qui approche de la vérité; il faut avoir vu le passage de ces animaux, pour le croire; nous marchions au milieu d'eux, sans que cela les

dérangeât beaucoup; ils étoient ſi peu farouches, que j'en tirai trois, ſans ſortir de mon chariot; il nous eût été facile au beſoin d'en fournir pour long-temps à des armées innombrables. Au ſurplus la retraite de ces Gazelles qui quittoient le pays que nous allions parcourir, nous annonçoit, plus ſûrement que l'*Almanach de Liége*, les ſéchereſſes auxquelles nous devions nous attendre.

Remis en route dans la matinée du 6, & remontant la rivière des oiſeaux, qui prend ſa ſource dans les montagnes de neige, un accident, qui pouvoit devenir ſérieux, nous arrêta quelque temps : le conducteur d'une de mes voitures, voulant ſe remettre en ſiége, fut retenu par des épines auxquelles il n'avoit pas fait attention : il tomba; la roue de la voiture, qui continuoit ſa marche, paſſa ſur ſa jambe : j'accourus & fus mille fois heureux lorſque je m'aperçus, après l'avoir bien examinée, qu'il n'y avoit aucune fracture; je baſſinai moi-même la contuſion, je l'enveloppai de pluſieurs bandages imbibés d'eau de vie; &, de peur que le malade n'en regrettât l'uſage, je lui en fis avaler un grand gobelet; il

il fut porté, pendant quelques jours, ſur mes chariots; & ſon accident n'eut pas d'autres ſuites.

Il ſembloit que les Sneuwberg fuſſent pour moi la terre promiſe; je ne pouvois y arriver! Les obſtacles ſe ſuccédoient. Le 7, au moment de partir, je m'aperçus, en faiſant le dénombrement de mes Beſtiaux, qu'il en manquoit trois; mes gens ſe répandirent de tous côtés pour les chercher; on les retrouva; mais cette opération avoit demandé tant de temps que nous ne pûmes atteler qu'à ſept heures du ſoir. Nous étions encore dans les plus grands jours de l'année; la fraîcheur des nuits étoit attrayante; nous ne devions être qu'à quatre ou cinq lieues de Platte-Rivière; & notre intention, ſi nous y arrivions, n'étoit pas de pouſſer plus avant.

Nous avions à peine fait deux ou trois lieues, qu'un des Hottentots de l'arrière-garde, emporté par ſon cheval, tombe ſur nous à toute bride, ſuivi de tous les relais qui arrivent dans le plus grand déſordre; l'effroi ſe communique aux douze bœufs du chariot de Pampoën-Kraal, qui, dans ce moment n'ayant point de Hottentots en tête pour retenir &

gouverner les deux premiers, comme il est d'usage, prennent l'épouvante, se jettent en s'écartant sur le côté; le timon casse; &, toujours attelés, ils le traînent après eux, s'enfoncent & vont se perdre dans les buissons. La confusion devient de plus en plus générale; au mugissement des Bœufs, il n'y avoit pas à douter que nous ne fussions poursuivis par des Lions; on court aux armes; tandis que les uns s'efforcent d'arrêter les Bœufs des deux autres chariots qui se laissoient emporter comme ceux du troisième, que d'autres s'occupent à ramasser & à rassembler tout ce qui leur tombe sous la main pour allumer les feux, je pars accompagné de mes plus habiles Chasseurs, & nous rétrogradons sur la route pour faire face aux cruels animaux, retarder leur marche, & donner le temps de se livrer aux autres préparatifs. La nuit n'étoit pas encore bien obscure; nous étions dans une plaine sablonneuse, qui nous aidoit à distinguer les objets à une certaine distance; lorsque je vis nos chiens s'approcher de nous & nous serrer de près, je ne doutai plus de la présence des Lions; tout à coup j'en apperçois deux élevés sur un petit tertre, &

qui sembloient nous attendre ; nous lâchons tous nos coups ensemble, mais sans autre effet que de les voir disparoître ; nous avancions toujours dans l'espérance d'en abattre au moins un, & nous continuyons, par précaution, nos décharges ; ils ne s'offrirent plus à nos regards ; c'est en vain que nous nous fussions obstinés à les poursuivre plus long-temps ; ils étoient déjà loin ; les feux étoient bien allumés ; nous nous en rapprochâmes ; nos Bœufs dispersés en faisoient autant ; ils arrivoient à notre halte les uns après les autres, & bientôt il ne manqua plus que l'attelage de Pampoen-Kraal ; nous entendions beugler à une certaine distance ; aucun de mes gens ne se soucioit de courir à la voix ; j'en engageai cependant plusieurs à me suivre ; chacun de nous prit un tison enflammé d'une main, un fusil de l'autre ; &, sous la conduite des Chiens qui nous précédoient, nous allâmes à la recherche, & arrivâmes sur la place ; le morceau de timon que ces Bœufs avoient traîné avec eux, s'étoit pris entre deux arbres & les avoit arrêtés ; ils étoient tous en peloton, & tellement embarrassés dans les traits, qu'il n'y eut d'autre

moyen que de les mettre en pièces ; trois de ces Bœufs manquoient ; ils étoient parvenus à briser leur joug ; nous les croyions dévorés ; mais, de retour à nos feux, j'appris qu'ils s'y étoient rendus & ne faisoient que d'arriver.

Un instinct pur & machinal avoit-il appris à ces animaux que, sous la sauve-garde du feu, ils n'avoient rien à craindre de leurs ennemis ? L'habitude leur avoit-elle inspiré cette réflexion que, depuis plus d'un an qu'ils voyageoient avec moi, les bêtes carnacières qui, dans les commencemens leur avoient causé tant d'inquiétude, n'avoient jamais osé les attaquer même approcher de tout près, ou bien prenoient-ils des hommes une assez haute idée pour ne voir en eux que des protecteurs puissans, des défenseurs inexpugnables ? Je ne l'expliquerai pas ; mais je sais que la Nature qui fournit indistinctement à tous les animaux une portion suffisante d'intelligence pour veiller à leur conservation, sembloit exprès pour tout ce qui m'entouroit, en avoir doublé la mesure, & j'ai fait, sur ce point, en plus d'une rencontre, des remarques qui m'ont toujours frappé d'étonnement

& d'admiration. La morale de l'Hiſtoire Naturelle s'étend plus loin qu'on ne penſe. L'œil de la métaphyſique pénètre, de jour en jour, plus avant; l'aveugle curioſité qui formoit ſeule autrefois nos collections, cède aujourd'hui la place à des motifs plus nobles & plus précieux; il n'eſt plus de petits objets aux regards du Philoſophe; le génie des découvertes fait tout agrandir; les inſectes, par exemple, regardés, il y a vingt ans, comme des objets minutieux & bornés, occupent une place brillante dans la chaîne des êtres (*).

A la pointe du jour, je retournai à la place où j'avois tiré la veille; j'y reconnus le pas d'un Lion & celui de ſa femelle, qui, quoiqu'également prononcé, eſt toujours plus petit; je ſuivis quelque temps la trace; par un léger détour, elle me ramena près de mes gens; ce qui nous prouva que nous avions été épiés de fort près. Nous nous félicitâmes

(*) Il paroîtra bientôt un Traité complet d'Onthologie digne d'honorer le Savant qui a jeté les premiers fondemens de ce grand Ouvrage, & l'Amateur eſtimable qui protége & ſoutient de ſa fortune une auſſi belle entrepriſe.

d'avoir été jusqu'au jour sur nos gardes ; ce fut pour moi un utile avertissement de ne plus, à l'avenir, voyager de nuit dans des Contrées que je connoissois si peu, & qui, comme je l'ai appris par la suite, sont les pas de l'Afrique les plus dangereux à franchir.

J'avois, sous mes voitures, des timons de rechange, coupés dans les forêts d'Auteniquoi; mais, comme à la place où nous venions de nous arrêter, l'eau nous manquoit absolument, & qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour nous en procurer, je fis réparer provisoirement les traits déchirés ; on attacha, comme on put, avec deux jumelles, le timon brisé, & nous partîmes. Quel fut notre chagrin lorsque, parvenus aux bords de la rivière plate, nous la trouvâmes à sec ! Nous la remontâmes pendant environ trois quarts d'heure, toujours mourants de soif, excédés, hors d'haleine, & nous eûmes enfin le bonheur d'arriver à des fondrières qui conservoient un peu d'eau bourbeuse que le Soleil n'avoit pas encore dévorée.

Nous ne voyions plus ici ce charmant &

magnifique Pays de la Caffrerie; nous avions tout-à-fait perdu de vue ces gras pâturages & ces forêts majeftueufes fur lefquelles nos yeux avoient tant de plaifir à fe repofer! Des roches amoncelées, des fables arides fuccédoient chaque jour fous des formes toujours plus hideufes à ces doux fpectacles. Nous nous voyions de toutes parts circonfcrits par des montagnes dont les formes bizarrement inclinées, & les pics fouvent fufpendus fur nos têtes répandoient dans l'ame cette terreur profonde qui traîne le découragement après elle & réveille les triftes fouvenirs. Celles des Sneuwberg, au pied defquelles nous nous trouvions, s'élançoient beaucoup au-deffus de toutes les autres, & les hivers affis fur leurs fommets, fembloient difputer au Soleil l'empire de ces affreux climats.

Mon intention étant de parcourir & d'efcalader une partie de cette fameufe cordilière, prévenu que les Boffifmans y avoient établi, comme les Lions, leurs repaires; & voulant me mettre à l'abri de toutes furprifes de la part des uns & des autres, je plaçai mon camp tout à découvert & le fortifiai de mon mieux.

Un pas de Rhinoceros que j'avois rencontré, avoit, en un instant, ranimé l'ardeur de mes anciennes chasses. J'avois assuré d'une forte prime le premier de mes gens qui me procureroit un de ces colosses; nous n'eûmes ce bonheur ni les uns ni les autres; rien ne parut; mais, sans m'y être attendu, je tombai sur un petit grouppe de huit Elans; je n'en avois point encore tué; je les poursuivis à la course; j'en fis tomber un sur la place; cet animal est parfaitement décrit par le Docteur Sparmann; les Sauvages le nomment *Kana*; ce n'est point du tout l'Elan dont Buffon a donné la description; il en diffère essentiellement; c'est uniquement la plus grande espèce des Gazelles du Cap.

De retour au camp, je vis arriver tous mes chasseurs qui s'étoient répandus de côtés & d'autres pour gagner la prime; ils étoient harassés & fort mécontens; l'un d'eux m'avertit qu'il avoit rencontré une Horde sauvage dont le Kraal étoit situé absolument au pied de la montagne; je résolus de l'aller reconnoître; mais je n'emmenai avec moi que trois bons tireurs, & celui qui m'avoit donné cet avis;

le lendemain, à la pointe du jour, nous étions à peine à moitié chemin que nous rencontrâmes cinq de ces gens qui venoient eux-mêmes à mon camp pour me voir. Ils rebroussèrent & me conduisirent chez eux ; les enfans en me voyant arriver se mirent à fuir pour se cacher, en poussant des cris horribles. Cet effroi général me paroissoit hors de la Nature, & déconcertoit mes idées ; lorsque j'étois pour la première fois entré dans la Horde de Haabas & dans plusieurs autres, les femmes & les enfans à la vérité s'étoient retirés, mais n'avoient montré ni crainte ni horreur ; j'étois curieux de connoître la cause de cet effroi ; j'appris d'abord que ces gens n'étoient venus que depuis très-peu de temps s'établir dans l'endroit où je les voyois; qu'ils avoient éprouvé dans le Camdebo, leur Patrie, mille persécutions de la part des Colons, & qu'animés contre les Blancs d'une haine cruelle & sanguinaire, ils inspiroient cette horreur à leurs enfans, afin qu'elle s'accrût avec l'âge, & qu'ils n'étoient pas fachés de les avoir vus dans cette rencontre réciter aussi bien le catéchisme de la vengeance.

Quant aux hommes, ils sourirent à mon approche, & ne parurent point étonnés de me voir; ils étoient prévenus, dès la veille, qu'infailliblement je les irois visiter; leur Horde ne montoit guères qu'à cent ou cent trente hommes; en me rendant chez eux, j'avois rencontré leurs troupeaux; une centaine de bêtes à cornes, & peut-être trois cents à laine, n'annonçoient pas une grande aisance; aussi je trouvai ces misérables occupés à faire sécher, sur des nattes, des Sauterelles auxquelles ils retranchoient les ailes & les pattes; comme l'amas de ces provisions touchoit à la plus grande fermentation, je fus contraint de prendre le dessus du vent pour éviter les exhalaisons infectes qui s'en échappoient par intervalles.

Il n'y avoit pas six mois que ces pauvres Hottentots s'étoient confinés dans cet endroit, pour échapper aux cruautés des Colons; ils venoient, sans le savoir, se livrer à des atrocités d'un autre genre; outre les Boshismans dangereux qui pouvoient à tous momens les découvrir, ils avoient encore à se défendre des bêtes féroces, & particulièrement des Chiens Sauvages qui dévastoient leurs trou-

peaux. Je leur donnai quelques conseils pour leur tranquillité, & leur fis des présens; je leur proposai en outre l'échange de quelques Moutons qu'ils me promirent de m'amener le lendemain. Comme je me disposois à prendre congé d'eux, je fus obligé d'entrer dans une de leurs Huttes, pour me mettre à l'abri d'un orage affreux qui fondit sur nous comme un trait, & qui dura trois grandes heures; je n'en fus pas moins inondé; le Kraal entier faillit d'être emporté; des huttes furent ébranlées; les torrens charioient devant nous des sables, des terres éboulées & des arbres déracinés; le lieu que j'occupois étoit mieux abrité; je contemplois avec extase, quoique noyé jusqu'au genoux, les cascades & les colonnes d'eau qui s'échappoient avec fracas du haut des montagnes, & s'entre-choquant dans leur chute, gagnoient la terre en mille gerbes variées, & la couvroient de vapeurs & d'écume. Les bords de la rivière plate, que j'avois à deux pas, disparurent en un moment à mes regards; je donnai le temps aux plus gros amas de s'écouler; inquiet pour mon camp, je profitai du premier intervalle que nous laissa la pluie, & je partis pour m'y rendre.

J'avois eu beaucoup à souffrir dans cette hutte remplie de sacs de Sauterelles déjà séchées, mais qui n'en rendoient pas moins une odeur fétide, insupportable ; la pluie continua par orage, toute la nuit; le jour suivant les inondations grossirent, & ces Hottentots ne purent joindre mon camp, comme ils me l'avoient promis.

Nous ne craignions plus de manquer d'eau; cependant nous ne fîmes aucun usage de celle de la rivière, parce qu'elle étoit sale & troublée; nous préférâmes de recourir aux lagunes qui avoient eu le temps de déposer leur sable & leur limon.

Le jour d'ensuite fut plus tranquille ; une vingtaine d'hommes & quelques femmes m'amenèrent quatre Moutons & une vieille Vache qui n'étoit plus bonne que pour la boucherie; ils ne convoitèrent pas infiniment mes verroteries ; les femmes en étoient à la vérité surchargées ; ils se jetèrent de préférence sur le tabac ; comme c'étoit celle de mes provisions la plus facile à réparer en rentrant dans la Colonie, je ne la leur épargnai pas ; cette prodigalité les séduisit ; ils m'amenèrent encore onze Moutons que je payai largement.

Instruit que j'allois traverser un Pays difficile & bien sec, je conservai ces différentes acquisitions comme une ressource précieuse au besoin.

Un jour que j'avois beaucoup de ces Etrangers, un des Gardiens de mon troupeau vint m'avertir que plusieurs Bossismans descendus des montagnes s'étoient approchés d'eux, mais qu'ils les avoient tenus en respect avec quelques coup de fusil; Klaas & moi nous montons à Cheval; &, suivis de quatre autres Chasseurs, nous marchons à leur poursuite; nous ne tardons pas effectivement à découvrir treize de ces dangereux Pirates; mais la rapidité de notre course & notre air déterminé les mettent bientôt en fuite; nous volions vers eux à bride abattue; nos balles sifflèrent à leurs oreilles; nous ne pûmes cependant les approcher assez pour les ajuster; il me suffisoit, & c'étoit beaucoup pour ma sûreté, de leur avoir donné l'épouvante. Nous les vîmes tous, par des sentiers différens, s'engager dans les montagnes & disparoître entièrement. J'admirois l'agilité avec laquelle ils gravissoient, aussi vîtes que les Singes, les rochers les plus escarpés; je ne m'avisai point

de m'attacher plus long-temps à leurs pas ; il y eût eu de l'imprudence à prétendre les attaquer dans leur fort, & leurs embuſcades impénétrables. Ces gens ne nous auroient aſſurément pas manqués ; ils étoient tout-à-fait nuds ; je jugeai à leurs traces qu'ils portoient des ſandales ; cette petite alerte fut un bien ; elle ſervit à nous rendre plus méfians ; je doublai les gardes ; Swanepoël & moi nous fîmes alternativement la ronde, tandis que mon fidèle Klaas, à la tête d'un petit détachement, viſitoit la vallée & tous nos environs. De temps en temps, on tiroit du camp un coup de carabine, auquel mes pâtres étoient obligés de répondre ; j'étois par ce moyen aſſuré qu'ils ne s'étoient pas endormis, & qu'ils faiſoient ſévèrement leur garde ; du reſte, cette précaution que j'obſervois, par amour de l'ordre, & pour n'avoir rien à me reprocher devenoit dans la circonſtance aſſez inutile ; le Hottentot craint moins un Lion qu'un Boſſiſman ; cette frayeur ſalutaire tenoit tous les miens aux aguets, & dans les lieux les plus découverts, ce qui les faiſoit cruellement ſouffrir ; car la chaleur étoit devenue exceſſive ; j'y étois pour le

moins autant expofé qu'eux, & ne m'exemptois pas pour cela de mes chaffes. Il m'étoit affez indifférent de marcher ou de refter tranquille; ma tente n'étoit point habitable; c'eft dans ces occafions que ma barbe bien imbibée me procuroit quelque foulagement; j'en tirois auffi de la forme de mon chapeau que j'humectois de même; dans ces momens de crife, j'étois furtout dévoré d'une foif ardente; comme j'avois remarqué que la quantité d'eau que je buvois, loin de me défaltérer, m'échauffoit au contraire beaucoup, j'imaginai de ne plus boire qu'à l'inftar des Chiens, c'eft-à-dire de lapper. Cette étrange manière me fervit merveilleufement bien. Très peu d'eau fuffifoit alors pour étancher ma foif, & je ne craignois plus d'en être incommodé.

Tant que nous reftâmes fur les bords de Platte-Rivier, les Lions nous inquiétoient fort-peu; notre artillerie, qui ronfloit de tous côtés, pendant le jour, les tenoit écartés; nous les entendions, à la vérité, rugir toutes les nuits; mais jamais, fi ce n'eft une feule fois, ils n'osèrent nous approcher affez pour nous alarmer. Les Panthères s'annonçoient

aussi au lever & au coucher du Soleil, sur les bords de la rivière; mais elles se tenoient à des distances éloignées; au fort des nuits, elles s'avançoient d'avantage; nous étions constamment avertis par les chiens; &, le lendemain, nous jugions à leurs traces, jusqu'à quel point elles s'étoient hasardées. C'est la nécessité seule qui rend audacieuses toutes ces espèces carnivores, naturellement craintives à l'aspect de l'homme: & je crois qu'on a trop exagéré les dangers qu'on court dans leur voisinage; rarement rencontre-t-on ces animaux dans les bois; les deux seules espèces de Gazelles qui s'y trouvent, n'y abondent point assez pour satisfaire leur voracité. Ils préfèrent de poursuivre les Hardes nombreuses qui voyagent d'un canton dans un autre; c'est alors qu'ils peuvent choisir & faire un affreux carnage.

Mes voisins, me voyant disposé à gravir les Sneuwberg, me conseillèrent de me tenir sur mes gardes, & de n'y pas faire un long séjour, attendu que les Boshismans étoient en force. Mon intention n'étoit pas d'y conduire toute ma caravane; ce projet insensé n'eût

pas

pas même été praticable ; mais, ne voulant que reconnoître quelques-uns de leurs sommets & le parcourir avec mes Chasseurs entre deux soleils, je me rapprochai de leur pied le plus qu'il me fut possible, & vins placer mon Camp à trois cents pas de la Horde sauvage ; je m'attendois à trouver sur la hauteur, comme on me l'avoit annoncé, un volcan considérable qui vomit de la fumée & des flammes ; je ne vis rien qui ressemblât à ce phénomène ; avec l'aide de ma lunette, je découvris d'immenses Pays, qui se prolongeoient au Nord, & qui n'étoient bornés que par l'horizon ; je trouvois fréquemment, sur les plattes-formes & sur les crêtes les plus élevées, des monticules de cailloutage & de sable tout-à-fait semblables à des Dunes ; j'y cherchai, mais vainement, quelques coquillages ; il n'y en avoit ni de frustres, ni même aucuns débris qui me parussent tenir à la Conchiologie ; je m'attachai davantage à la poursuite des oiseaux ; j'eus le bonheur d'en rencontrer & d'en tuer de fort rares, notamment une très-belle espèce de Veuve, qui se tenoit dans les herbages

fort élevés, qui tapiffoient prefque par-tout ces hautes montagnes.

Dans toutes mes courfes, qui finiffoient toujours avec le foleil, je ne vis qu'une feule fois des Boffifmans; ils étoient trois qui traverfoient le revers d'une montagne oppofée à celle fur laquelle nous étions; ils ne fongèrent point à nous venir attaquer; nous ne traînions rien après nous qui dût les tenter, & peut-être ces trois fcélérats étoient-ils du nombre de ceux à qui j'avois donné fi vertement la chaffe, & fe reffouvenoient-ils de l'épouvante que je leur avoit caufée; ces vagabonds ne font point, comme on l'a fauffement avancé, une Nation fauvage particulière, une Peuplade originaire de l'endroit même où on les rencontre; Boffifman font deux mots Hollandois qui fignifient *hommes des bois* ou *des buiffons*; c'eft fous cette qualification que les Habitans du Cap & généralement tous les Hollandois, foit en Afrique, foit en Amérique, défignent tous les malfaiteurs ou les affaffins qui défertent la Colonie, pour fe fouftraire au châtiment; c'eft, en un mot, ce que, dans les Ifles Françoifes, on appelle *Nègres marrons*; ainfi donc, loin que

ces Boſſiſmans faſſent une eſpèce à part, comme on l'a dit encore fort récemment, ce n'eſt qu'un ramas informe de Mulâtres, de Nègres, de Métis de toute eſpèce, quelquefois de Hottentots, de Baſters, qui, tous différens par la couleur, n'ont de reſſemblance que par la ſcélérateſſe; ce ſont de vrais pirates de terre, vivant ſans Chef, ſans loix & ſans ordre; abandonnés à tous les excès du déſeſpoir & de la misère: lâches déſerteurs qui n'ont de reſſource pour ſubſiſter, que dans le pillage & le crime. C'eſt dans les rochers les plus eſcarpés, & dans les cavernes les moins acceſſibles qu'ils ſe retirent & paſſent leur vie; de ces endroits élevés, leur vue domine au loin ſur la plaine, épie les Voyageurs & les troupeaux épars; ils fondent comme un trait, & tombent à l'improviſte ſur les habitans & les beſtiaux qu'ils égorgent indiſtinctement; chargés de leurs proies & de tout ce qu'ils peuvent emporter, ils regagnent leurs antres affreux, qu'ils ne quittent, pareils aux Lions, que lorſqu'ils s'en ſont raſſaſiés, & que de nouveaux beſoins les pouſſent à de nouveaux maſſacres; mais, comme la trahiſon

marche toujours en tremblant, & que la ſeule préſence d'un homme déterminé ſuffit ſouvent pour en impoſer à ces troupes de bandits, ils évitent, avec ſoin, les habitations où ils ſont aſſurés que réſide le maître; l'artifice & la ruſe, reſſources ordinaires des ames foibles, ſont les moyens qu'ils employent & les ſeuls guides qui les accompagnent dans leurs expéditions. Dans les lieux où la trace de leurs pas, trop bien imprimée, pourroit donner l'alarme aux habitans, & les attirer à leur pourſuite, ils employent à la déguiſer une adreſſe merveilleuſe à laquelle nos brigands d'Europe, plus téméraires ou moins patiens, ſont éloignés de ſe plier; ils marchent en reculant, s'ils ne ſont pas chauſſés, &, s'ils ont des ſandales, ils ſe les attachent de façon que le talon répond aux doigts de leurs pieds. Lorſqu'ils enlèvent un troupeau conſidérable d'animaux vivans, ils le diviſent ſous la conduite de pluſieurs d'entr'eux, en petites bandes auxquelles ils font prendre des routes différentes; par ce moyen, s'ils ſont pourſuivis, ils s'aſſurent toujours la plus grande portion du pillage qu'ils ont fait.

On confond encore, ſous le nom de *Boſſiſman*, une Nation différente, en effet, des Hottentots; quoique, dans ſon langage, elle ait le clappement de ces derniers, elle a cependant une prononciation & des termes qui lui ſont particuliers; dans quelques cantons, on les connoît ſous le nom de *Chineeſe Hottentot* (Hottentots Chinois), parce que leur couleur approche de celle des Chinois qu'on rencontre au Cap, & que, comme eux, ils ſont d'une ſtature médiocre; attendu l'affinité du langage, je conſidère ces Peuples, ainſi que les grands & les petits Namaquois, dont j'aurai bientôt occaſion de parler, comme une race particulière de Hottentots: &, quoique les Colons confondent les premiers ſous la dénomination générale de Boſſiſmans, il n'eſt pas moins vrai que les Sauvages du déſert, qui n'ont aucune communication avec les poſſeſſions Hollandoiſes, ne les connoiſſent que ſous le nom de *Houſwaana*.

Cette Nation, quelque nom qu'on veuille lui donner, habitoit autrefois le Camdebo, le Bocke-Veld, le Rogge-Veld; mais les uſurpations des Blancs, dont ils ont été victimes, comme

les autres Sauvages, les ont contraints de fuir & de se réfugier très-loin; ils habitent aujourd'hui le vaste Pays compris entre les Caffres & les grands Namaquois; de tous les Peuples, que l'avarice insatiable des Européens a le plus maltraités, il n'en est point qui en conserve de plus amer ressouvenir & à qui la couleur & le nom de *Blanc* soient plus en horreur; jamais ils n'oublieront les perfidies des Colons & ce prix infame qu'ils en ont reçu, des services signalés qu'ils leur avoient cent fois rendus; leur ressentiment est tel qu'ils ont toujours le terrible mot de *Vengeance* à la bouche, & le moment de lui donner carrière se présente toujours trop tard quoiqu'ils l'épient sans cesse; je dirai quelque chose de ces Housswaana, lorsqu'en passant sous le tropique, je visiterai leurs Hordes.

Un soir que, retiré dans ma tente, je reportois, sur mon journal, les événemens du jour, tandis que tout mon monde faisoit cercle au tour du feu, fumoit sa pipe, des éclat de rire multipliés, qui vinrent frapper mon oreille, excitèrent ma curiosité; j'entendis un de mes Matadors qui racontoit aux autres une

découverte qui excitoit dautant plus leurs éclats qu'elle les furprenoit davantage, & qu'ils la prenoient pour un conte forgé à plaifir par mon bel-efprit; celui-ci s'efforçoit cependant de la leur perfuader; il leur difoit furtout que, lorfqu'il m'en auroit fait part, je ne tiendrois plus en place; que je ne m'en fuffe convaincu par mes propres yeux; leur rire immodéré recommençoit alors de plus belle; ils parloient tous à la fois, & paroiffoient s'impatienter que mon heure de prendre mon lait, ne fût point encore arrivée; j'appelai Klaas, & j'appris, par lui, que le Chaffeur Jan les affuroit avoir découvert, dans l'après-diné, qu'une des Hottentotes de la Horde, avoit cette conformation particulière que, jufqu'à ce moment, j'avois pris pour une fable, parce que je ne l'avois vue dans aucun des Pays par où nous avions paffé, malgré toutes mes informations & mes recherches, quoiqu'un autre de mes gens m'eût précédemment attefté le même fait, & que toute ma troupe en eût connoiffance par des ouï dire & par une vieille tradition affez généralement répandue : je vis venir Jan, qui me raconta avec le plus grand

détail & dans toute l'énergie, je devrois dire toute l'ingénuité de son langage, ce que le hasard le plus inattendu, disoit-il, lui avoit permis d'examiner à son aise, & bien à découvert.

J'étois, en effet, très-curieux d'éclaircir au plus tôt ce point très-intéressant d'Histoire Naturelle & de l'Histoire, que j'avois plus d'une fois trouvé consigné dans divers Ouvrages & dans des Romans tels entr'autres que les Voyages de Jean Strueys. En conséquence, dès le lendemain, je me rendis à la Horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut, sur le champ, la femme dont la conformation l'avoit si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer; elle étoit mariée, mère de plusieurs enfans & déjà dans la force de l'âge; je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur & de me l'attacher; en un mot, afin de la séduire, je n'avois point affaire ici à ces Hottentotes impudentes & débordées des Colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même les Blancs & leurs honteuses fantaisies; je devois m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je sçavois que

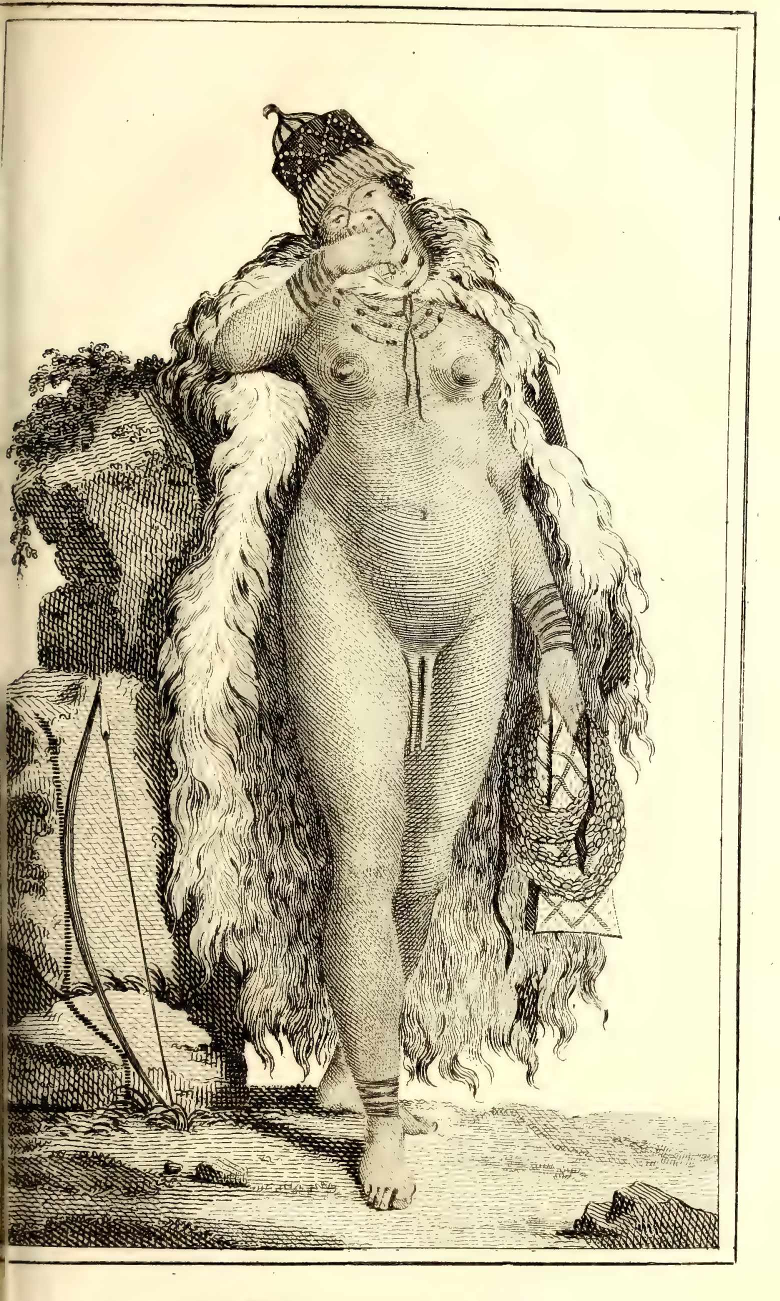
les femmes ſauvages refuſent preſque toujours à la curioſité ce qu'elles accordent à l'amour, diſtinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un déſert lorſqu'on y porte ſes préjugés & la prévention de l'orgueil.

Mères honnêtes & prévoyantes, ſi vous liſez cet Ouvrage, vous ne croirez jamais que les chaſtes enfans que vous élevez dans l'eſpérance de vos vertus, fûſſent autant à l'abri de la corruption & du pernicieux exemple au milieu des Sauvages d'Afrique qu'au ſein de ces demeures profondes & ſilencieuſes où la ſageſſe, dit-on, veille ſur l'innocence & repouſſe au loin tout ce qui pourroit inſtruire & bleſſer les regards : Ah! n'accuſez point la Nature, & ne vantez pas trop haut vos préceptes & vos grandes inſtitutions; vous ne les devez qu'au mépris de ſes Loix.

Je dois le dire & le publier ſans ceſſe; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruſes, toutes mes ſuppliques alloient échouer ſans le ſecours de mes gens & l'empreſſement vingt fois réitéré de perſuader à cette femme que j'étois un curieux d'une race fort étrangère à la ſienne & fort éloignée; que

d'autres Hottentotes, des Gonaquoifes, des Caffrines avoient confenti de bonne grace à ce que je lui demandois; enfin, que je ne la tiendrois qu'un moment dans cette attitude humiliante, quelques hommes même de fa Horde vinrent à l'appui de ces difcours & infiftèrent en ma faveur. Alors, confufe, embaraffée, tremblante, &, fe couvrant le vifage de fes deux mains, elle laiffa détacher fon petit tablier, & me permit de contempler tranquillement ce que le Lecteur verra lui-même dans la Copie fidèle que j'en ai tirée, & qui forme la *Planche VII* de ce fecond volume.

Pour détruire l'opinion générale que la Nature, exclufivement à toutes les autres femmes, avoit gratifié les Hottentotes d'un tablier naturel qui fervoit à cacher le figne de leur fexe, un Auteur Moderne a avancé que cette fingularité n'étoit autre chofe qu'un prolongement confidérable des Nymphes; ce qui avoit mal-à-propos répandu cette croyance: il a préfenté ce tablier prefque comme une infirmité occafionnée, foit par la vieilleffe & la chaleur du climat, la vie inactive & l'ufage des graiffes, &c. je ne finirois pas fi je voulois entaffer toutes



HOTTENTOTE.

les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, & que le Lecteur se sera faite aussi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, & l'usage des graisses agissant à peu près au même degré d'habitude & de force sur-toutes les Contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières se verroient-elles sujettes à cette infirmité? pourquoi ne seroit-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On sait trop, au Cap & dans les Colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles se livrent, à quels que dangers qu'elles s'exposent: ne cherchons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire; & n'allons pas expliquer, comme un phénomène, l'Ouvrage du caprice & de la mode; oui, Lecteur, ce fameux tablier n'est qu'une mode, une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé; les signes de la pudeur n'en sauroient constituer l'essence; mais original, mais extravagant, mais, si l'on veut, absurde & tel que sa seule vue suffiroit au plus monf-

trueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane; &, trompant d'une façon nouvelle & trop claire le rafinement de ses besoins, feroit succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la effrénée.

Je voulois être modeste: il faut être vrai; je ne consens point à détacher de mon livre ces traits curieux de mon Voyage; &, puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin passeroit pour une discrétion puérile; le scrupule sied mal où la Nature n'a point placé la honte.

Le tablier naturel n'est en effet, comme le dit mon Auteur, qu'une prolongation, non pas des Nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avoit déjà ses lèvres de 4 pouces de longueur. Jusques-là ce sont les frottemens & les tiraillemens qui commencent à distendre; des poids suspendus

achèvent le reſte. J'ai dit que c'eſt un goût particulier, un caprice aſſez rare de la mode, un rafinement de coquetterie : dans la Horde où je me trouvois, il n'y avoit que quatre femmes & la jeune fille dont je viens de parler qui fuſſent dans cet état ridicule. Quiconque à lu *Dionis*, reconnoîtra ſans peine combien cette opération peut être facile; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, ſi ce n'eſt la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontroit juſques dans les lieux qu'ocupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de Sauvages diſtinguées par cette particularité; & c'eſt probablement ce qui aura donné naiſſance aux erreurs qu'on a débitées ſur ce chapitre; mais la diſperſion éteint bientôt les anciens uſages parmi les hommes. Celui-ci n'eſt pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques & qui ſe font un mérite ſcrupuleux de les ſuivre encore.

Lorſque j'eus finis toutes mes obſervations, & parcouru, autant que les précautions que j'avois à prendre me le permettoient, différentes chaînes & les plus beaux ſites des Sneuw-

berg, je ſongeai enfin à quitter tout à fait ces noirs Pays. Mes gens me ſollicitoient vivement de les conduire au Carouw, & de me hâter de le traverſer, avant que les chaleurs euſſent entièrement deſſéché le peu d'eau ſtagnante qu'il étoit poſſible que nous y trouvaſſions, & de peur auſſi de ne plus rencontrer de pâturages pour nos Beſtiaux, qui déjà depuis long-temps avoient eu beaucoup à ſouffrir des ardeurs de la ſaiſon; ainſi donc, autant empreſſé que jaloux de rejoindre mes foyers, & ne trouvant plus dans mes courſes les mêmes charmes, les mêmes amuſemens que par le paſſé, ſoit que la fatigue eût ralenti mon ardeur, ſoit que d'autres projets & de puiſſans reſſouvenirs euſſent repris ſur mon imagination l'empire que leur avoit fait perdre le ſpectacle des plus grandes nouveautés, je me remis en route le 2 Février, en me dirigeant vers le Sud-Sud-Oueſt. Une partie de la Horde nous accompagna pour nous aider à traverſer à 3 lieues plus loin la rivière *Jubers*, qu'on jugeoit devoir être enflée par les orages; en y arrivant, déjà nous ſongions à faire des radeaux; mais nos conducteurs qui con-

noiſſoient, à un quart de lieue au-deſſous, des bas-fonds commodes, nous épargnèrent un travail inutile, & qui nous eût fait perdre beaucoup de temps; j'allai reconnoître avec eux les bas-fonds, & je jugeai, après les avoir ſondés avec mon cheval, qu'en exhauſſant ſeulement, mais avec précaution, de huit à dix pouces, les caiſſes & le leſt de mes trois voitures par le moyen de branchages & de bûches, nous paſſerions ſans avoir rien d'avarié; ce que nous exécutâmes en effet avec autant d'adreſſe que de bonheur; nos compagnons nous ſervirent, à la vérité, beaucoup dans cette opération; ils traversèrent la rivière, & vinrent paſſer la nuit avec nous, pour nous aider, le lendemain matin, à rétablir nos équipages & remettre en place nos effets. Je reconnus d'une façon généreuſe les ſervices qu'ils venoient de me rendre, & nous nous ſéparâmes.

Je trouvai dans le Canton que j'entamois une prodigieuſe quantité de ces Coucous verds-dorés dont j'ai parlé ci-devant & pluſieurs eſpèces nouvelles que je joignis à ma collection. Dans la même journée, je rencontrai un ſecond fleuve ſans nom connu; je lui donnai celui

de mon respectacle ami, M. Boers : ici commençoient les plaines arides du Carouw; des plantes grasses & frustres couvroient cette terre ingrate, ou pour mieux dire, ces sables, dans toute l'étendue de l'horizon; d'un autre côté des rochers, non moins stériles, offroient par-tout à nos regards attristés, l'image de l'abandon & de la mort; on ne voyoit que quelques herbes éparses qui sembloient croître à regret pour le salut de nos Troupeaux.

Le 4, cinq grandes heures de marche nous firent arriver à la rivière Voogel qui va se jeter dans celle du Sondag, ce fleuve que nous avions traversé, il n'y avoit pas long-temps vers son embouchure, & que nous devions bientôt voir près de sa source. Nos souffrances augmentoient de jour en jour avec les chaleurs, & la marche nous étoit devenue bien pénible; cependant j'amusois toujours mes loisirs par la chasse; je tuai encore, chemin faisant, une Cane-Petière d'une espèce nouvelle. Le jour suivant, nous fûmes rendus de bonne heure à la rivière du Sondag. Ce séjour moins affreux servit du moins à ranimer mon espérance; de superbes avenues de Mimosa, que le fleuve

fleuve arrofoit, offroient de toutes parts un coup-d'œil magnifique; ils étoient en pleine fleur, & répandoient autour de nous leurs fuaves & délicieux parfums; mille efpèces d'oifeaux & d'infectes fuperbes, attirés dans ces beaux lieux, m'y retinrent jufqu'au 8; malgré la forte provifion d'épingles que j'avois emportée du Cap, je m'aperçus que j'allois en manquer; il me vint dans l'efprit de les remplacer par les plus petites épines du Mimofa qui me rendirent le même office.

En laiffant le Sondag derrière moi, je rencontrai feize Hottentots, avec armes & bagages, fur les bords du *Swart-Rivier* (rivière noire); ils quittoient le Camdebo, pour gagner, au pied des Sneuwberg, la Horde que nous y avions laiffée; ils m'apprirent qu'ils étoient forcés à cette émigration par des Troupes formidables de Boffifmans, qui mettoient tout à feu & à fang dans le Camdebo dont ils incendioient les Habitations, pour en enlever les munitions, les armes & toutes les richeffes. Rien ne pouvoit me contrarier davantage que cette nouvelle indifcrette, autant qu'inattendue; elle jeta d'abord l'alarme dans tous les efprits, &

fit renaître les anciennes terreurs : persuadé que de plus longs éclaircissemens ne serviroient qu'à troubler davantage ces foibles imaginations, j'ordonnai à tout mon monde de me suivre à l'instant même : déjà l'on parloit de rebrousser chemin, & je vis l'heure où mon autorité alloit être tout-à-fait méconnue : les plus braves de mes gens, qui ne balançoient point à me suivre, entraînèrent heureusement tous les autres ; je m'étois aperçu que le nommé *Slinger*, dont j'avois eu à me plaindre au Camp de Koks-Kraal, montroit encore ici plus de résistance ; que, dans cette journée même, il avoit fait son service d'une manière équivoque ; je me déterminai, pour la première fois, à faire un exemple qui intimidât les lâches camarades qu'il avoit séduits. Arrivé, le soir, à cette rivière Camdebo, qui tire son nom du pays qu'elle traverse, je lui signifiai de quitter à l'instant ma Caravane ; je lui reprochai, ce que j'avois depuis appris, d'avoir été le premier moteur des craintes & des troubles qui avoient empêché tout mon monde de me suivre en Caffrerie, & de m'avoir forcé, par cette coupable résistance, d'abandonner la plus

belle partie de mes projets, faute de bras, de courage & de ſecours pour les conduire à leur fin. Je lui payai ſes gages échus; je lui fis délivrer ſes effets & quelques proviſions; après quoi je le menaçai de le pourſuivre comme une bête féroce, ſi jamais il ſe préſentoit à ma rencontre. Il fut tellement conſterné, anéanti de l'apoſtrophe, & de la véhémence avec laquelle je la prononçai, qu'il ſe ſaiſit de ſon ſac, & partit précipitamment. Mes gens conjecturèrent qu'il alloit gagner les Habitations les plus prochaines, ou bien rejoindre les Hottentots que nous avions rencontrés dans la matinée; j'avois penſé qu'il auroit cherché à me faire des excuſes, ou que ſes caramades m'auroient imploré pour lui; je fus trop aiſe qu'il eût pris un autre parti. Cette ſévérité opéra, pour le reſte de mon Voyage, tout l'effet que j'en avois attendu.

Le 9 Février, je quittai la rivière Camdebo. Pluſieurs de mes Bœufs ſe virent attaqués du Klauw-Sikte; ce qui leur rendoit la route très-pénible. La tranquillité & les rafraîchiſſemens étoient le ſeul remède qui pût les rétablir promptement. Je choiſis donc, ſur un

des détours que faiſoit la rivière au milieu des Mimoſa, une clairière commode où je plaçai mon Camp, dans l'intention d'y paſſer quelques jours. Je n'eus pas beſoin de recommander à mes gens de ſe tenir ſur leurs gardes; ils craignoient trop les Boſſiſmans pour manquer à leur devoir, & ſe relâcher de leurs précautions; nous étions juſtement dans le canton où nous avions appris que ces brigands jetoient l'épouvante. Nos proviſions tiroient à leur fin, & nous n'avions plus de grand gibier; je ſongeai à m'en procurer quelques pièces, pour les ſaler, & je fis pluſieurs chaſſes qui nous éloignèrent plus ou moins du Camp; un jour que je m'étois acharné à la pourſuite d'un Elan Gazelle, je m'écartai conſidérablement, avec un de mes meilleurs Tireurs, qui me ſuivoit à pied. Au débouquement d'un fourré fort épais de Mimoſa, nous tombâmes, tout à coup, ſur un Hottentot qui cherchoit des Nimphes de Fourmis, mêts chéri de ces Sauvages. Il ne nous eût pas plus tôt entrevus que, ramaſſant avec précipitation ſon arc & ſon carquois, il prit ſa courſe pour fuir; mais, rendant la main à

mon cheval, je l'eus bientôt rejoint; aux ſignes peu équivoques de ſes frayeurs & de ſon embarras, je jugeai que c'étoit un Boſſiſman; ſa vie étoit entre mes mains; je pouvois uſer, dans ces déſerts, de mon droit de ſouveraineté, & punir en lui, ſi j'euſſe été cruel, tous les crimes de ſes égaux & le tort inexcuſable d'appartenir à des brigands; juſques-là je n'avois point particulièrement à me plaindre d'eux, & je comptois, au contraire, profiter de la rencontre, pour recevoir de nouveaux renſeignemens; ce n'eſt pas ainſi qu'en eût agi un Colon. Il vit bien, à mon air, que mon intention n'étoit pas de lui faire aucun mal; après quelques queſtions relatives à la ſituation où nous nous trouvions reſpectivement & auxquelles il ne répondoit qu'en tremblant, il ſe raſſura & prit confiance en moi. Je me plaignois de la diſette de gibier dans les lieux que je venois de parcourir; il m'indiqua des cantons où je rencontrerois ſûrement celui que je cherchois; j'ordonnai au Hottentot qui m'avoit rejoint, de lui faire préſent d'une portion de ſon tabac; &, après lui avoir ſouhaité plus de modération & de pro-

bité, pour lui & ses compagnons, je tournai bride pour continuer ma chasse ; j'avois fait à peine cinquante pas ; mon Chasseur étoit resté quelques minutes de plus avec lui pour l'aider à allumer sa pipe & pour achever sa conversation ; je l'entends qui m'appelle à grands cris ; effrayé de ses accens, je retourne précipitamment sur lui ; j'accours, j'arrive ; je le vois aux prises avec le traître Bossisman, qui, la main armée d'une flèche, faisoit tous ses efforts pour le blesser à la tête ; le visage de mon pauvre Hottentot étoit déjà couvert de sang ; je saute de cheval, transporté de colère ; &, me saisissant de mon fusil, d'un coup de crosse dans la poitrine, j'étourdis & renverse le traître ; mon Hottentot, dans l'excès de sa rage, ramasse son arme, achève son terrible adversaire, & l'écrase à mes pieds. Effrayé de sa blessure, il s'attendoit à périr par l'effet du poison ; le coquin lui avoit décoché une flèche dans le moment où ils se quittoient ; il avoit reçu la blessure précisément au nez, elle me paroissoit plus dangereuse, mais n'étoit heureusement que superficielle ; il n'avoit été atteint que du tran-

chant du fer, qui n'eſt jamais empoiſonné; je lavai moi-même ſa plaie avec de l'urine; je le conſolai, bien convaincu qu'il n'étoit pas mortellement bleſſé; je portois toujours ſur moi un flacon d'alkali-volatil que m'avoit donné M. Percheron, Réſident de France, lors de mon départ du Cap; pour chaſſer juſqu'aux apparences du venin, je déchirai des morceaux de ma chemiſe, dont je fis des compreſſes imbibées de cet Alkali; mais, loin que ces précautions de ma craintive amitié ſerviſſent à raſſurer l'eſprit de ce malheureux, il s'obſtinoit à attribuer aux effets du poiſon les douleurs très-aiguës que lui cauſoit mon cauſtique; pour moi, ce que j'admirois le plus, & que je regardois comme l'influence de mon heureuſe étoile, c'eſt qu'il n'eut pas été tué ſur la place; car, à coup ſûr, ſon aſſaſſin, armé du fuſil qu'il lui eût dérobé, n'auroit pas manqué de me joindre, au plus prochain détour, & de me faire ſubir le même ſort. Je m'emparai de l'arc & du carquois du ſcélérat; &, laiſſant là ſon cadavre horriblement défiguré, je m'empreſſai de rejoindre mon Camp. Cette aventure y répandit

l'alarme; mon Chaſſeur, perſuadé qu'il ne vivroit pas juſqu'au jour, acheva, par ſes triſtes plaintes, de jeter la conſternation parmi mes gens; c'eſt à tort que j'aurois eſſayé de les tranquilliſer; ils étoient tous preſque perſuadés que le malade ne paſſeroit pas la nuit; cependant elle s'écoula ſans criſes; &, lorſque les plus grandes douleurs ſe furent diſſipées, il ſentit, & commença de convenir qu'il en ſeroit quitte pour la peur. A leur réveil, tous ſes camarades, étonnés de le voir vivant, retrouvèrent auſſi la parole, & bavardèrent de mille façons différentes, comme il arrive toujours après le danger; ils jugeoient ſur-tout que la mort du coupable étoit ce qu'il y avoit de plus heureux pour nous dans cette aventure; car, ſi cet homme nous eût échappé, & que, nous ſuivant à la piſte à travers les buiſſons & les chemins détournés, il eût découvert le lieu de notre retraite, il n'eût pas manqué d'en aller avertir les autres Boſſiſmans, qui, raſſemblés en grand nombre, fuſſent arrivés ſur nous, & nous euſſent impitoyablement maſſacrés. Les diverſes conjectures de mes Hot-

tentots, & leurs difcours à perte de vue, m'amufoient beaucoup & m'intéreffoient en quelque forte; j'en concluois qu'ils pourroient, à la longue, fe familiarifer avec le danger, & j'étois charmé qu'ils l'euffent vu d'auffi près; car je ne connoiffois point d'obftacle plus redoutable à mes deffeins que les terreurs de leurs imaginations.

Nous délogeâmes le jour fuivant; pendant la marche, je m'amufois, de côtés & d'autres, à tirer; le temps étoit favorable. Je fis lever une Autruche femelle; arrivé fur fon nid, le plus confidérable que j'euffe jamais vu, j'y trouvai trente-huit œufs en un tas, & treize diftribués plus loin, chacun dans une petite cavité; je ne pouvois concevoir qu'une feule femelle pût couver autant d'œufs; ils me paroiffoient d'ailleurs de grandeur inégale; lorfque je les eus confidérés de plus près, j'en trouvai neuf beaucoup plus petits que les autres; cette particularité m'intéreffoit vivement; je fis arrêter & dételer à un quart de lieue du nid, & j'allai m'enfoncer dans un buiffon d'où je l'avois à découvert & directement à portée de la balle; je n'y fus pas long-temps fans

voir arriver une femelle qui s'accroupit ſur les œufs; &, pendant le reſte du jour que je paſſai dans ce buiſſon, trois autres ſe rendirent au même nid; elles ſe relevoient l'une après l'autre; une ſeule reſta un quart d'heure à couver, tandis qu'une nouvelle venue s'y étoit miſe à côté d'elle; ce qui me fit penſer que quelquefois & peut-être dans les nuits fraîches ou pluvieuſes, elles s'entendent pour couver à deux & même davantage. Le ſoleil touchoit à ſon déclin; un mâle arrive qui s'approche du nid, pour y prendre place; car les mâles couvent auſſi bien que les femelles. Je lui envoyai ma balle qui l'étendit mort; le bruit du coup fit lever celles-là, qui, dans leur effroi, caſsèrent pluſieurs œufs; je m'approchai & vis avec regret que les Autruchons alloient inceſſamment éclore, puiſqu'ils étoient couverts de tout leur duvet; le mâle que je venois de tuer n'avoit pas une ſeule belle plume blanche; elles étoient déjà toutes dégarnies & toutes ſalies; je choiſis parmi les noires celles qui me parurent les plus entières & je quittai la place; je détachai pluſieurs de mes Hottentots, pour aller chercher les treize œufs diſperſés ſur les côtés du nid, & je

leur enjoignis de ne point toucher aux autres; j'étois curieux de savoir si les femelles seroient revenues pendant la nuit; je retournai au nid dès que le jour fut venu; mais je trouvai la place entièrement balayée, si ce n'est de quelques coquilles éparses qui dénotoient assez que nous avions apprêté un bon repas à quelques Jakals ou même à des Hiennes.

Cette particularité touchant les mœurs de l'Autruche, dont la femelle se réunit avec plusieurs autres pour l'incubation dans un même nid, est d'autant plus faite pour éveiller l'attention du Naturaliste, que, n'étant point une règle générale, elle prouve que les circonstances peuvent quelquefois déterminer les actions de ces animaux, & modifier leurs sentimens; ce qui tendroit à rehausser leur instinct, en leur donnant une prévoyance plus réfléchie qu'on ne la leur accorde ordinairement : n'est-il pas probable que ces animaux s'associent pour être plus en force & défendre mieux leur progéniture; j'aurai occasion de revenir là-dessus, dans la description que je donnerai de l'Autruche; j'ose me flatter qu'on ne lira pas sans intérêt des récits simples & véridiques qui contiendront

plutôt une peinture des mœurs & des habitudes des animaux, que les détails faſtidieux & trop ſouvent répétés des couleurs du nombre de plumes, des meſures, des dimenſions exactes de toutes leurs parties : énumérations ridicules qui n'offrent pas plus de variété entre les eſpèces qu'elles ne montrent de différences dans les caractères !

En revenant du nid au camp, mes chiens firent lever un Lièvre, & le lancèrent; je le ſuivis au galop, & le vis diſparoître dans les cavités d'un petit monticule qui ſe trouvoit ſur ſa route; je m'entêtai à ſa recherche, & je parvins à deviner le lieu précis de ſa retraite; il étoit entré dans une de ces cavités par un trou que je bouchai; on dérangea les pierres & les gravats qui formoient la petite élévation; je ne peindrai point l'étonnement qui me ſaiſit lorſque je reconnus que c'étoit un tombeau Hottentot; j'y trouvai mon Lièvre blotti dans un ſquelette; je le pris vivant & l'emportai; mais, dans un moment où mes chiens, occupés ailleurs, ne pouvoient m'apercevoir, par un mouvement de générosité, & comme ſi j'euſſe dédaigné de donner la mort à ce foible animal autrement qu'avec l'arme uſitée de la chaſſe,

je lui rendis la liberté; cette action fut interprêtée par mes gens d'une façon qui me fit encore plus d'honneur dans leur esprit; je me gardai bien en conséquence de chercher à les détromper; ils crurent avec la plus vive satisfaction que j'avois lâché mon Lièvre, non parce que je ne m'en souciois pas, mais parce qu'ils furent persuadés que l'asile des morts m'avoit semblé trop respectable, & que c'étoit un hommage naturel que je venois de rendre au tombeau d'un des leurs; nous recouvrîmes le squelette des mêmes gravats que nous avions éparpillés, & reprîmes une autre route; dans cet intervalle, d'autres chasseurs avoient tué de leur côté quatre Gnous dont la salaison nous occupa trois jours entiers.

J'arrivai le 16 sur une habitation occupée par deux frères Nègres & libres, l'un desquels étoit marié à une jeune Mulâtre; je fus accueilli par ces aimables Naturels avec les transports de la joie; ils m'offrirent tout ce qu'ils possédoient..... Le dirai-je! mon cœur oppressé de mille sentimens divers reçut froidement & leurs caresses & leurs tendres sollicitudes; je retrouvois presque les manières & les usages

du monde ; je rentrois dans la Société ; je revoyois des champs, des meubles, des possessions, de l'ordre, des maîtres, en un mot, j'étois dans une habitation ; tant d'aisance me devenoit à charge ; un penchant involontaire m'arrachoit de ce domaine ; j'en fis plusieurs fois le tour, les yeux errans de côtés & d'autres, comme pour retrouver mon chemin perdu ; j'accablois la maison de mes plaintes, & l'environnois, si je puis parler ainsi, de mes soupirs ; tout fuyoit, & les torrens, & les montagnes & les forêts majestueuses, & les chemins impraticables, & les Hordes de Sauvages & leurs huttes charmantes, tout me fuyoit ; tout me sembloit regrettable, jusqu'aux bêtes féroces elles-mêmes à qui je prêtois en ce moment des sentimens d'habitude & de bienveillance pour moi. Je ne sais si ces bizarreries sont communes à d'autres hommes; mais plus j'y songe, plus je sens qu'elles appartiennent à la Nature. Charme puissant de la Liberté, force invincible qui ne périras qu'avec moi, tu transformois en plaisirs les plus cruelles fatigues ; en amusemens, les plus grands dangers ; en spectacles délicieux, les objets les plus noirs,

& tu ſemois tous mes pas des fleurs du repos & de la félicité, en des temps & dans un âge où la deſtinée ſembloit me contraindre de les chercher ailleurs.

Ce fut chez ces deux Nègres que je mangeai du pain pour la première fois depuis un an ; j'en avois tout-à-fait perdu le goût ; je n'avois compté m'arrêter ici qu'une journée tout au plus ; j'y paſſai trois jours ; il nous reſtoit encore bien du pays à parcourir, quelques montagnes énormes à traverſer, de grandes difficultés à vaincre dans ce déſert du Camdebo, dont l'aſpect vraiment impoſant n'offre par-tout, au lieu de la verdure & des jardins ſi naturels de Pampoen-Kraal, qu'une face tantôt griſe, tantôt rougeâtre & jaune, des rochers, du ſable, des cailloux. En me rapprochant des Habitations, je courois moins de riſque ; en tenant à mes idées, je me promettois plus de jouiſſances ; ainſi donc, ſi j'en excepte les lieux où je venois de m'arrêter, je ſuivis mon plan avec autant de conſtance pour le retour que pour le départ ; mais je profitai du haſard qui m'avoit fait tomber chez les deux frères, pour pourvoir à la ſubſiſtance de mon

monde, & je pris mes précautions. Ils me firent une forte provifion de bifcuit; je reconnus ce fervice effentiel, en leur donnant pour échange, de la poudre, du plomb, & des pierres à fufil: tous objets précieux qui leur manquoient depuis long-tems, malgré le befoin indifpenfable qu'en a toujours une Habitation, foit pour défendre fes troupeaux, foit pour repouffer les Boffifmans. Ils m'auroient tout accordé, à leur tour, en reconnoiffance d'un auffi grand bienfait.

Le 19, à quatre heures du foir, je repris ma route; le foleil le plus ardent nous dévora pendant deux jours; nous errâmes fans trouver une goutte d'eau; on eut recours aux jarres que j'avois fait emplir chez les frères Nègres, & nous fûmes réduits à la ration, comme cela nous étoit plus d'une fois arrivé.

Le 21, après avoir traverfé le lit du Kriga, qui étoit à fec & que nous avions déjà paffé la veille, je rencontrai deux habitans du Camdebo qui revenoient du Cap & faifoient route pour leur demeure. Depuis plus d'un an je n'avois eu de nouvelles de cette ville & de mes connoiffances; je fus enchanté d'apprendre qu'avec

qu'avec les ſecours de la France, le Cap avoit été ſauvé de toute invaſion de la part des Anglois, & que la Colonie étoit demeurée ſous la domination Hollandoiſe; le plaiſir de cette nouvelle fut bientôt effacé par celle de l'indiſpoſition de mon bienfaicteur, que les voyageurs m'atteſtèrent avoir laiſſé dans un état critique & même fixé, lors de leur départ, aux bains chauds, dernière reſſource des malades en Afrique. Ce rapport acheva de répandre l'amertume & le dégoût ſur le reſte de mon voyage.

J'allois hâter ma marche, j'aurois voulu voler pour rejoindre un ami qui m'étoit cher à tant de titres; mais la crainte de le trouver languiſſant, empoiſonnoit le plaiſir que je me faiſois de le revoir; ces deux Colons me prévinrent que j'allois infiniment ſouffrir en route par la ſéchereſſe & le manque d'eau; qu'attendu la grande quantité de beſtiaux que je trainois à ma ſuite, je n'avois de reſſources à eſpérer que dans les orages qui pourroient ſurvenir; que les Boſſiſmans d'ailleurs infeſtoient le pays; qu'ils leur avoient enlevé à eux mêmes trente-deux bœufs, & maſſacré leurs gardiens au paſſage de la rivière

noire ; cette dernière nouvelle ne m'empêcha pas de continuer ma route ; depuis l'exemple de févérité que j'avois été forcé de donner, mes gens ne bronchoient plus, & je crois qu'ils auroient été capables d'affronter, avec moi, tous les bandits du Camdebo ; je ne voulois pas cependant m'expofer témérairement : il n'étoit guères poffible de penfer à marcher de nuit : c'étoit m'ôter tous mes avantages ; la plus grande partie de mes bœufs étoient hors de fervice par la maladie du fabot, de façon que, ne pouvant relayer les mieux portans, je les faifois partir avant nous, avec une forte garde, afin que nous ne fuffions point retardés dans la marche.

Arrivé de la forte au *Kriga-Fontyn* (Fontaine du Kriga), nos Bœufs y eurent à peu près autant d'eau qu'il leur en falloit, mais elle étoit fi faumache que les Hottentots qui en burent, gagnèrent des coliques & des diarrhées violentes ; comme je fondois le terrein, & examinois fi cette eau ne pouvoit pas nous caufer de plus grand maux encore, je fus extrêmement furpris de voir Keès, qui fe trouvoit toujours le premier par-tout, retirer de la vafe un crabe d'environ trois à quatre pouces de

diamètre. Il y avoit effectivement de quoi s'étonner; car cette fontaine étoit en plein rocher, ſans écoulement apparent. Mon ſinge me parut manger ſon crabe avec tant de plaiſir, que j'en fis prendre une trentaine que je trouvai fort bons après les avoir fait cuire. Quatre ou cinq coup de fuſil me procurèrent plus de quarante Gelinottes d'une très-belle eſpèce, habituées à venir s'abattre par milliers ſur les bords de cette fontaine; les Hottentots des Colonies les nomment *Perdrix Namaquoiſes*, parce que, dans la ſaiſon des pluies, toutes partent pour ſe rendre vers le Tropique. A dater du moment où nous décampâmes de cette fontaine, nous ne trouvâmes plus que des plantes graſſes & des Sauterelles; nous étions dans un lieu de déſolation; quatre de mes Bœufs n'ayant plus la force de ſuivre, reſtèrent ſur la place; j'eus le déſagrément de voir que tous mes Chiens boitoient & ſe traînoient avec effort, la plante de leurs pieds étant uſée & déchirée juſqu'au vif; je les fis graiſſer, afin qu'ils les léchaſſent; on les plaça tous ſur les voitures; mes Chevaux avoient gagné la même maladie que mes Bœufs; je fis faire,

avec des peaux, des espèces de petits sacs ou bottines, & après avoir bien graissé les pieds de ces Chevaux, je les leur attachai au-dessus du tarse. J'aurois bien voulu faire à mes Bœufs la même opération ; mais ces animaux indociles ne s'y seroient pas prêtés tranquillement, d'ailleurs les peaux & la graisse n'auroient pu suffire ; les roues de mes chariots, que je n'avois point baignées depuis long-temps, jouoient en marchant comme autant de cresselles.

Différentes fontaines & plusieurs lits de torrent ou de rivière que nous avions traversés & sur lesquels nous comptions encore, nous avoient tous trompés ; nos animaux étoient réduits à appuyer le nez contre terre, & à lécher les endroits qui leurs sembloient encore humides ; privés d'ailleurs de toute herbe succulante, il ne leur restoit d'autre ressource que de se rabattre sur quelques plantes grasses qui leur donnoient des tranchées affreuses ; ils battoient des flancs, & n'étoient plus que des squelettes.

Cette situation désespérante dura jusqu'au soir du 24 ; nous venions de traverser le *Swart-Rivier* (la rivière noire), qui n'avoit pas

plus d'eau que les autres ; nous allions dételer lorſque j'aperçus un troupeau de Moutons ; je courus vers le gardien, qui m'apprit qu'il appartenoit à un Colon, dont l'habitation n'étoit qu'à une petite lieue de là ; nous en prîmes auſſitôt la route, & nous allâmes camper près d'un très grand marais où nous eûmes enfin la ſatisfaction de trouver de l'eau en abondance. L'habitation apartenoit à *Adam-Robenhymer* & ſe nommoit *Kweec-Valey* ; je reçus mille politeſſes de la part du maître de la maiſon & de toute ſa famille ; elle n'étoit pas conſidérable & ſe réduiſoit à deux filles. L'une, Dina-Sagrias-de-Beer, d'un premier lit du côté de la mère, étoit une des plus belles Africaines que j'euſſe encore vues ; ces hôtes charmans me preſsèrent de paſſer quelques jours avec eux ; la ſéduiſante Dina mit des graces ſi naïves & ſi douces dans ſon invitation particulière, que je me laiſſai facilement aller à ſes inſtances réitérées, & conſentis à paſſer trois jours entiers chez elle. Cependant, le ſoir, je ne manquai pas de me retirer dans mon camp, comme je l'avois toujours fait ; les lieux où je me trouvois & le beſoin d'y maintenir l'ordre me faiſant plus que

jamais une loi sévère de ne point découcher; j'étois d'ailleurs tellement habitué à mon dur matelas, qu'un lit moëleux & plus commode m'eût réellement empêché de reposer. Cette halte agréable étoit sur-tout utile à mes pauvres bestiaux vieillis de misère & de fatigue; je craignois à tout moment d'être obligé d'abandonner mes effets & mes chariots; ce dernier séjour servit pourtant à les ranimer un peu. Le site étoit à mille égards charmant & varié : le voisinage de l'habitation offroit à mes Bœufs, aussi bien qu'à mes gens, d'abondans secours bien propres à rétablir leurs forces, pour peu que j'eusse voulu rester plus long-temps dans cet asile; mais je sentois de plus en plus le besoin de me rapprocher du Cap, & mon imagination épuisée me rendoit à chaque instant mon retour plus indispensable; il fallut donc encore une fois m'arracher à tant de séductions & partir; la belle Dina ayant appris de mes gens (car elle s'informit de tout) que les biscuits que j'avois fait faire chez les Nègres touchoient à leur fin, me pria d'en accepter une petite provision qu'elle m'avoit fait elle-même. Le premier Mars, après avoir fait mes

remercîmens à tous mes aimables hôtes, je les quittai ; il étoit cinq heures du ſoir ; nous faiſions route vers le *Gamka* ou *Leuw-Rivier* (Rivière des Lions), nous y arrivâmes à neuf heures du ſoir, & l'on y campa. Les Lions autrefois étoient très-communs ſur cette rivière, parce que les Gazelles y étoient auſſi très-abondantes ; mais, depuis que les habitans s'en ſont rapprochés, les Gazelles ont pris la fuite, & les Lions, par conſéquent, ſont devenus beaucoup plus rares ; j'avois ouï-dire à Kweec-Valey, qu'il rôdoit, dans les environs du lieu où je me trouvois, trois troupes formidables de *Boſſiſmans*. La prudence m'empêcha de pénétrer plus avant dans cette première nuit ; on m'avoit informé, de plus, que paſſé le *Gamka* juſqu'à la rivière des Buffles, je ne verrois pas une goutte d'eau ; il y avoit vingt-cinq grandes lieues d'une rivière à l'autre ; pour ne pas périr de ſoif, il falloit faire ce trajet en deux jours ; il n'étoit pas queſtion de marcher par la chaleur ; tout auroit été perdu ; je réſolus donc de reſter deux jours pleins ſur la rivière des Lions pour repoſer & fortifier d'autant mes attelages ; &, ſur le ſoir du ſecond jour,

m'affranchiſſant de toute eſpèce de crainte, & ne tenant nul compte à mes gens de leur terreurs paniques, je continuai ma route. J'avois eu la précaution de placer toute ma caravane entre deux chariots qui ſervoient d'avant & d'arrière-garde; deux jours ou plutôt deux nuits de marche forcée, mais dans le meilleur ordre, nous conduiſirent au bord de la rivière après laquelle nous ſoupirions depuis ſi long-temps. Nous n'avions pas négligé pendant les nuits de tirer de côté & d'autre des coups de fuſil de ſix minutes en ſix minutes; j'avois donné de temps en temps de l'eau de mes jarres à mes Chevaux qui ſuccomboient à la chaleur & à la fatigue; mes beſtiaux n'avoient ni bu ni mangé, ils étoient tous haletans, & ſembloient devoir à tout moment reſter ſur la place; cependant, quoiqu'il fit nuit plus d'une demi-heure avant d'arriver au *Buffle-Rivier*, les relais & tous les beſtiaux qui marchoient en liberté, ayant éventé la rivière, ſe mirent tous à courir en déſordre & à travers champs pour s'y déſaltérer; ceux qui traînoient les voitures, reprirent courage & firent le trajet en moins d'un quart-d'heure; ſans l'attention de mes gens qui coupèrent à

propos les traits des plus mutins, mes trois voitures auroient été culbutées dans la rivière; nous ſuivîmes tous l'exemple de nos animaux, & le bain me fit oublier mes fatigues.

Lorſque les feux furent allumés, une partie des animaux nous rejoignit; j'avois de l'inquiétude pour les autres; cependant nous les entendions s'agiter & marcher dans les brouſſailles qui nous entouroient; ſans doute qu'ils y cherchoient de quoi manger. Ils arrivèrent tous à la pointe du jour, excepté une paire de Bœufs que nous n'avons jamais revus; notre Bouc s'étoit également égaré & ne revint que dans le courant de la journée.

J'avois été extrêmement ſurpris à mon réveil de me trouver dans un Pays charmant que l'obſcurité m'avoit empêché d'apercevoir; la rivière n'étoit pas large; mais l'abondance & la profondeur de ſes eaux répandoient dans ces lieux une fraîcheur d'autant plus délicieuſe que la chaleur étoit exceſſive; cette rivière couloit ſur un lit de gazon coupé par cent tours & détours; il y avoit long-temps que je n'avois rencontré un auſſi agréable bocage. Une infinité de Perdrix & de Gelinottes formoient, par leur

cri, un contraste piquant avec des espèces de Canards, des Hérons, des Cigognes brunes, & des Flamans, dont la rivière étoit couverte. Il n'y eut qu'une voix pour me supplier de m'arrêter quelques jours; j'y consentis sans peine, & je fus enchanté qu'on m'eut prévenu. C'étoit encore un de ces sites agréables qui prouve que l'imagination des Poëtes n'est pas toujours au dessus de la Nature & de la Vérité dans leurs descriptions. L'emplacement où nous venions de passer la nuit n'étoit cependant pas le plus favorable: quelques grosses roches dont nous étions voisins le couvroient trop, ainsi que nous, & pouvoient faciliter à l'ennemi les moyens de nous surprendre; en conséquence, nous conduisîmes nos chariots & nos bagages dans le milieu d'une petite prairie, à laquelle le cours sinueux de la rivière donnoit la forme d'une presqu'île, & c'est là qu'on fixa les tentes.

Nous venions de faire une marche de quatre-vingts lieues, depuis l'habitation des deux frères Nègres dont j'ai parlé. On peut difficilement se faire une idée de ce que nous avions eu à souffrir dans cette traversée. De quels

fecours ne nous avoient pas été les Moutons que j'avois échangés avec les Hottentots de Sneuwberg ? Depuis ce moment, nous n'avions pas rencontré une feule pièce de gibier, pas une lagune d'eau affez pure pour en faire ufage fans précaution : tout ce que nous en avions trouvé n'étoit potable qu'après qu'on l'avoit fait bouillir, foit avec du thé, foit avec du café, pour en détruire ou déguifer au moins les qualités malfaifantes & naufabondes.

L'agrément du lieu & l'abondance de toutes chofes, que nous procuroit le Buffle-Rivier, n'étoient pas les feuls motifs qui m'arrêtoient fur fes bords; j'y demeurai jufqu'au 14 du mois; tout ce temps fut employé à la réparation de mes équipages, dont le délabrement m'inquiétoit depuis long-temps; les chariots avoient été tellement fecoués, le foleil les avoit tellement defféchés, qu'ils ne tenoient prefque plus à rien; les roues fur-tout avoient befoin de reftauration; tous les rayons quittoient leurs moyeux; pour donner plus de reffort au bois, je les fis mettre à l'eau; elles y reftèrent long-temps avant que la hache y touchât; de mon

côté, je fis la revue de ma collection, qui n'étoit pas non plus sans désordre ; ce n'étoit pas un petit ouvrage ; j'avois des oiseaux par-tout ; mes boîtes à thé, à sucre, à café, tout en étoit rempli ; nous allions bientôt arriver dans le gros de la Colonie ; résolu de ne m'y point arrêter un seul moment, j'aurois regardé comme un grand malheur le moindre accident qui fût venu retarder ma marche ; persuadé que nous n'avions plus rien à craindre des vagabonds, & voyant tous mes gens assez tranquilles & débarrassés de leur frayeur, je me proposai de marcher, tant de jour que de nuit ; ce que j'exécutai le 14, à cinq heures du soir, dans le même ordre que par le passé. Nous fîmes halte à minuit, près de Matjes-Fontein : le temps se couvrit, & nous menaçoit d'un orage, mais il s'éloigna de nous ; le lendemain, je passai le Wet-Waater, pour dételer à *Constapel ;* c'est une habitation assez agréable, mais que la disette d'eau a contraint les Colons d'abandonner. Quoique la saison fut avancée, les chaleurs n'avoient pas diminné ; forcés de rester inactifs pendant les plus grandes ardeurs du soleil, il nous brûloit d'autant mieux

que nous étions entièrement privés d'ombrage & de tout abri pour nous en garantir ; l'accablement où nous étions plongés ne nous permettoit pas même les distractions de la chasse; on sait trop que les chaleurs étouffantes ne servent pas à provoquer l'appétit; qu'alors les viandes ou fraîches ou salées, ne font que rebuter, & qu'elles augmentent le dégoût; ainsi nous ne faisions plus de cuisine; mes Hottentots dormoient durant la journée; moi, je ne vivois que des biscuits de Mademoiselle Dina, & toute la recherche de ma sensualité consistoit à les tremper dans du lait de chèvre, que je prenois toujours avec plaisir; je ne puis trop recommander aux Voyageurs qui entreprendroient des courses pareilles aux miennes, de se procurer un grand nombre de ces animaux si utiles & si doux; ils recherchent l'homme, s'attachent à lui, le suivent par-tout, ne lui causent aucun embarras, & n'exigent aucun soin; ils lui fournissent tous les jours de quoi se nourrir à la fois & se désaltérer; tout en se jouant, ces pauvres bêtes, qui ne sont point difficiles comme les autres animaux, s'accommodent de tout, peuvent supporter la

ſoif pendant très-long-temps, ſans, que leurs ſources tariſſent.

Les 16 & 17, après avoir traverſé Touws-Rivier, je gagnai, ſix lieues plus loin, près Verkeerde-Valey, un très grand lac, près duquel étoit une petite habitation que le maître abſent avoit confiée à la garde de quelques Hottentots; je vis un Colon, parti nouvellement du Cap pour regagner le Camdebo; cet homme débarraſſa mon cœur d'un poids qui l'oppreſſoit depuis long-temps; il m'apprit le rétabliſſement de la ſanté de M. Boers, & ſon retour au Cap. J'eus occaſion de rencontrer différentes eſpèces d'oiſeaux, entr'autres des Foulques pareilles à celles d'Europe; mais les marais du lac me fournirent une telle quantité de Bécaſſines, que nous en fîmes notre nourriture ordinaire.

Il y avoit beaucoup de Cochons ſur cette habitation; j'en achetai un, & je fus obligé de l'aller choiſir & de le tirer parmi les roſeaux, parce que, comme je l'ai obſervé plus haut en parlant de la manière dont on les élève, ceux-ci étoient devenus ſauvages; j'achetai encore de la farine pour régaler ma

troupe du premier pain qu'elle eût mangé depuis mon départ ; ce fut la femme de Klaas qui l'apprêta, & elle y réussit fort adroitement; je quittai Werkeerde-Valey; le 21, nous allions dans un autre pays, le Boke-Veld, plaine des Gazelles (Spring-Bok) qui s'y trouvoient sans doute autrefois, mais qui présentement ne s'y montrent nulle part ; nous apercevions, de côtés & d'autres, sur les collines, plusieurs habitations ; nous nous efforcions vainement de nous en éloigner ; plus nous allions, plus elles commençoient à devenir fréquentes ; je fus contraint de longer celle de Jan-Pinar. Je résistai aux instances qu'il me fit de me rafraîchir chez lui, & passai outre ; mais tout ce qu'il y avoit d'habitans, soit Blancs, soit Hottentots ou Nègres, accoururent pour voir défiler ma caravane, à peu près comme on vole dans nos Villes, pour jouir d'un de ces spectacles auquel des fêtes rares ou des événemens imprévus ont tout à coup donné naissance ; ma barbe, surtout pour le Pays qui ne possède ni Capucin ni Juif, parut un phénomène extraordinaire, admirable, quoiqu'elle mit en fuite les

enfans, & qu'elle fit peur aux femmes. J'eus beaucoup de peine à me débarraſſer des queſtions & des queſtionneurs, pour aller m'iſoler à onze heures & demie du ſoir, à trois lieues plus loin, dans une retraite inhabitée & paiſible; mais le bruit de mon retour s'étoit répandu; &, le lendemain, il faiſoit jour à peine, que plus de vingt habitans des divers environs, raſſemblés par la curioſité, avoient pris place autour de mon camp, afin que, quelque route que je priſſe, il me fût impoſſible de me ſouſtraire à leurs regards. On avoit pris plaiſir à débiter ſur mon compte cent abſurdités différentes; on me faiſoit cent queſtions plus ridicules les unes que les autres; on publioit, par exemple, que j'amenois des voitures chargées de poudres d'or & de pierreries trouvées dans des rivières ou ſur des rochers inconnus; un de ces crédules Payſans me conjuroit de lui faire voir cette magnifique pierre précieuſe, ſupérieure au diamant, groſſe comme un œuf, que j'avois trouvée ſur la tête d'un énorme ſerpent, auquel j'avois livré le plus ſanglant combat. Je ne rapporte ces inepties que pour juſtifier ce que j'ai dit ailleurs

de

de ce ſtupide amour du merveilleux, dont les Colons nourriſſent le déſœuvrement & les longs ennuis qui les tuent.

J'avois eu l'intention de reſter tranquille dans l'endroit où je me trouvois, juſques vers le ſoir; mais la troupe curieuſe groſſit tant de minute en minute, que j'en pris de l'impatience, & partis bruſquement; j'eus beau me dérober à trois ou quatre habitations ſur le territoire deſquelles il me fallut paſſer; l'importunité me ſuivit par-tout, & je n'eus d'autre reſſource que de profiter de l'obſcurité de la nuit pour aller, preſque comme un proſcrit, me cacher au pied d'une énorme chaîne de montagnes, nommée *Cloof*, qui fait la limite d'un autre Pays, le *Rooye-Sand.*

Cette montagne, comme un immenſe rideau que le malheur eut élevé devant moi, ſembloit appuyée là pour me contrarier davantage & redoubler mes chagrins; il falloit cependant ou franchir l'obſtacle, ou faire un très-long circuit, dont je ne connoiſſois ni la durée ni le terme; ce n'étoit plus cette ardeur bouillante que j'avois montrée en partant, cette force, ce courage infatigable, que fomentoient dans

mon ame l'amour des choſes nouvelles, & l'impatient deſir de prendre le premier poſſeſſion d'un Pays ſi rare & ſi curieux ; je me voyois arrêté, tour à tour, par le découragement, & entraîné par la reconnoiſſante amitié; je pris donc mon parti, & me décidai à gagner, comme je pourrois, le ſommet de la montagne ; l'eſcarpement & les fondrières de cette traverſée me parurent effroyables ; c'eſt pourtant le chemin ordinaire des Colons de ces quartiers là, qui préfèrent de riſquer de s'y perdre & d'y culbuter, plutôt que de s'unir pour y faire une route, ou du moins quelques réparations : preuve inſigne de leur pareſſe & de leur indolence !

J'oſai me charger de ce ſoin pour moi-même ; j'employai la journée du 24 à faire couper des branches pour combler lès endroits les plus enfoncés, & les recouvrir avec des terres, des pierres & du ſable; je réuſſis dans mon opération ; &, le 25, en quatre heures de temps, grâces aux précautions que nous prîmes, & toutes les peines que ſe donna de bien bon gré tout mon monde ; à quelques avaries près, nous eûmes l'inexprimable bonheur de ſauter l'affreux précipice, le dernier qui dût nous faire trembler ;

les Colons nomment cet horrible chemin *Mofter-Hoek*, le Coin de Mofter.

Nous campâmes au pied de fon revers; le jour fuivant, nous arrêtâmes, dans la matinée, à l'entrée du *Roye-Sand*, près des ruines d'une habitation qui paroiffoit depuis long-temps abandonnée.

Ce canton, fuivant moi, eft improprement nommé *Roye-Sand* (Sable rouge); je n'y en ai point vu de cette couleur; j'ai remarqué qu'au contraire il étoit décidément jaune.

Ce Pays eft riche en bled; les moiffons y font fuperbes, & s'y montrent par-tout en abondance; des fites heureux nous offroient, de temps en temps, des habitations plus riantes les unes que les autres, & la variété des conftructions répandoit fur toutes ces campagnes un intérêt dont l'œil étoit agréablement frappé; il eft poffible qu'accoutumé, depuis 16 mois, à des fpectacles d'une nature plus forte & mieux prononcée, le contrafte des Pays fauvages & de leurs demeures, auffi triftes que rares, avec le nouvel ordre de chofes qui fe préfentoient à mes regards, fit fur mon imagination une impreffion plus

vive; quoi qu'il en ſoit, je ne me laſſois point d'admirer ces beaux lieux.

Toutes les idées chimériques & romaneſques qui m'avoient bercé, tous ces déplaiſirs dont je nourriſſois mon cœur en quittant les Sauvages, commençoient enfin à ſe ralentir, & la Raiſon reprenant le deſſus, me faiſoit aſſez connoître que, n'étant point né pour cette vie errante & précaire, j'avois d'autres obligations à remplir, d'autres humains à chérir. Déjà je ſouriois aux divers objets dont l'image me retraçoit mes anciens plaiſirs & mes habitudes; l'amitié ſur-tout, revêtue de toutes ſes graces & telle qu'elle doit plaire aux ames délicates & ſenſibles, ſembloit m'appeler de loin, & me tendre les bras. D'autres ſentimens, peut-être, venoient à ſon appui pour dérider mon front, & preſſer de plus en plus ma marche. Certain, comme je l'avois appris, que je trouverois M. Boers bien portant au Cap, chaque pas que je faiſois vers la Ville me donnoit des élans d'impatience que mes Compagnons partageoient bien ſincèrement avec moi. Je ne pouvois me ſavoir ſi près ſans déſirer de voir diſparoître derrière moi le chemin qui devoit

m'y conduire ; je n'étois plus occupé que du plaiſir de retrouver des amis, mais ſur-tout d'embraſſer celui que mon cœur diſtinguoit à tant de titres.

Le 26, après avoir échappé, ſi je puis m'exprimer ainſi, à dix habitations qui ſe trouvoient ſur ma route, je traverſai la *Breede-Rivier* (Rivière large); une lieue plus loin, le Waater-Val (chute d'eau); enſuite quelques habitations qui, ſans doute, m'attendoient au paſſage depuis long-temps. Car les habitans, voyant que je n'arrêtois point, prirent le parti de me ſuivre comme une bête curieuſe, & ne me quittèrent que lorſqu'ils m'eurent conſidéré à leur aiſe. Je paſſai le Roye-Sand-Kloof (la Vallée du ſable rouge), le Klein-Berg-Rivier (la petite rivière des montagnes). Le lendemain 27, arrivé au Swart-Land, je fis ſeller mes chevaux, qui depuis long-temps ne me ſervoient point, &, ſuivi de mon fidèle Klaas, laiſſant les curieux autour de mes chariots & de mes équipages, je pris les devants, & me fis un plaiſir d'arriver le ſoir même chez mon ancien hôte, le bon Slaber, qui m'avoit ſi noblement accueilli deux ans auparavant, lors de mon affreux déſaſtre à la baie Saldana.

Je ne puis exprimer toute la joie, mais surtout l'étonnement que causa mon arrivée à toute cette brave famille; elle s'y attendoit si peu, ma barbe me rendoit si méconnoissable, les relations qu'on avoit faites, au Cap & dans les environs, de mes courses lointaines & des dangers auxquels je m'étois livré, rendoient ma mort si probable, qu'ils furent tous effrayés de mon approche; les femmes sur-tout me firent une guerre cruelle de cette garniture épaisse & noire qui couvroit ma figure; il y avoit déjà quelque temps qu'elle m'étoit devenue inutile & par conséquent à charge; Mitje-Slaber, la plus jeune des filles, s'offrit obligeamment de m'en débarrasser; je me mis à ses genoux, & j'offris ma tête en sacrifice; j'étois à peine arrivé dans cette demeure fortunée que je dépêchai Klaas vers M. Boers, pour lui donner la nouvelle de mon retour; je lui adressois, en même temps, deux petites Gazelles Steen-Bock & quelques Perdrix que j'avois tuées en route. Dès le lendemain, je reçus les félicitations de mon ami qui m'envoyoit deux de ses meilleurs chevaux, & me conjuroit vivement de me rendre aussitôt chez lui.

Ce jour même, mes gens que j'avois laissés en arrière, arrivèrent tous avec mes charriots. Le moment de la séparation approchoit ; nous avions, de part & d'autre, oublié nos torts; les uns laissoient échapper des soupirs, d'autres versoient des larmes ; je ne pus retenir les miennes; nous nous consolions par l'espoir d'un second Voyage, si les circonstances me devenoient favorables. Je distribuai à ces fidèles compagnons de mes fatigues & de mes aventures, tout ce qui me restoit & qui ne m'étoit plus d'aucune utilité à la ville ; j'y joignis même mon linge & encore toutes mes hardes; ne conservant absolument que ce que j'avois sur le corps. Je priai deux de ces Hottentots de rester quelques jours de plus chez Slaber, pour prendre soin de mes chevaux, de mes chèvres, & de ceux de mes bœufs, malades ou inutiles, que je laissois sur l'Habitation jusqu'à nouvel ordre ; je donnai rendez-vous chez M. Boers au reste de ma caravane. Klaas & moi nous montâmes à cheval; &, le soir même, j'eus le bonheur de serrer dans mes bras un bienfaicteur, un ami, que j'avois craint de ne plus revoir.

Mes équipages arrivèrent le 2 Avril ; ce fut alors que je remerciai tout-à-fait mes fidèles ſerviteurs, & que je leur payai leurs gages. Ils brûloient tous d'impatience de rejoindre leurs familles. J'offris la main à Klaas; il ne pouvoit ſe détacher de ſon maître; comme ſa horde étoit moins éloignée de la ville que celle des autres Hottentots que je venois d'affranchir, je l'engageai à me venir viſiter ſouvent, & lui promis toujours le même appui, la même confiance & la même amitié; je l'aſſurai particulièrement que je ne languirois pas long-temps au Cap, & que je comptois ſur lui pour de nouvelles entrepriſes; c'étoit l'objet de tous ſes déſirs, & l'unique contrepoids de ſa douleur; j'avoue que je ne pus le voir partir ſans être moi-même étrangement ému, malgré les diſtractions que me donnoient la foule des arrivans qui ſe preſſoient dans la maiſon de mon ami, les uns attirés par l'intérêt généreux que leur inſpiroit ma perſonne, un plus grand nombre par le beſoin de ſatiſfaire leur avide curioſité.

Fin du ſecond Volume.

Je place, à la ſuite de ce Volume, les Figures des Girafe mâle & femelle ; je n'ai cependant rencontré ces animaux qu'à mon ſecond Voyage; c'eſt donc une anticipation qui peut paroître irrégulière, mais à laquelle je ſuis en quelque façon contraint par des ſollicitations & des inſtances que je dois regarder comme des ordres.

J'ajoute, par ſupplément & pour l'explication de ces deux Planches, un aperçu rapide ſur les animaux qu'elles repréſentent; réſervant des détails plus eſſentiels & plus ſuivis pour l'endroit où naturellement ils doivent trouver leurs places.

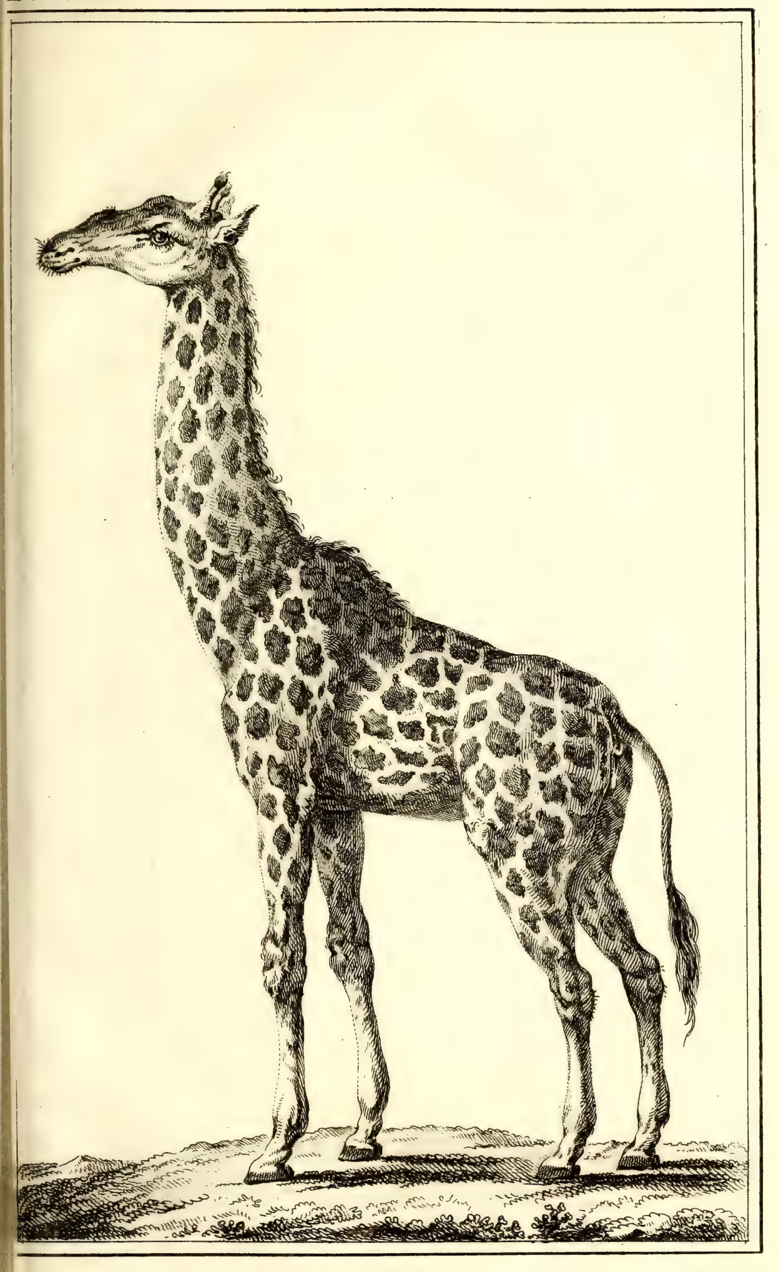
On a tant & ſi diverſement parlé de la Girafe, que, malgré les diſſertations élégantes & ſcientifiques ſur ce ſujet, on n'a pas, juſqu'à préſent, une idée nette & préciſe de ſa configuration, moins encore de ſes mœurs, de ſes goûts, de ſon caractère & de ſon organiſation.

Si, parmi les Quadrupèdes connus, la préſéance devoit s'accorder à la hauteur, ſans difficulté la Girafe ſe verroit au premier rang. Le mâle, que je conſerve dans mon cabinet & dont on voit la figure *planche VIII*, avoit,

lorſque je le meſurai après l'avoir abattu, ſeize pieds quatre pouces, depuis le ſabot juſqu'à l'extrêmité de ſes cornes ou de ſon bois; je me ſers de ces deux expreſſions uniquement pour me faire entendre; car toutes deux ſont également impropres; la Girafe n'a ni bois ni cornes; mais, entre ſes deux oreilles, à l'extrêmité ſupérieure de la tête, s'élèvent perpendiculairement & parallèlement deux parties du crâne qui, ſans aucune ſolution de continuité, s'alongent de huit à neuf pouces, ſe terminent par un arrondiſſement convexe & bordé d'un rang de poils droits & fermes qui le dépaſſent de pluſieurs lignes.

La femelle eſt généralement plus baſſe que le mâle; celle repréſentée dans la planche ſuivante, n'avoit que treize pieds dix pouces; ſes dents inciſives, preſque toutes uſées, prouvoient inconteſtablement qu'elle avoit acquis ſa plus grande hauteur.

En conſéquence du nombre de ces animaux que j'ai eu l'occaſion de voir & de ceux que j'ai tués, je puis établir, comme une règle certaine, que les mâles ont ordinairement quinze à ſeize pieds de hauteur, & les femelles treize à quatorze.



GIRAFE, FEMELLE.

Quiconque jugeroit de la force & de la grosseur de cet animal, d'après ces dimensions données, se tromperoit étrangement; on peut presque dire qu'il n'a qu'un cou & des jambes; effectivement l'œil habitué aux formes replètes & alongées des Quadrupèdes de l'Europe, ne voit point de proportion entre une hauteur de seize pieds & une longueur de sept, prise depuis la queue jusqu'à la poitrine; une autre difformité, si cependant c'en est une, fait contraster entr'elles la partie antérieure & la postérieure : la première est d'une épaisseur considérable vers les épaules; mais l'arrière-train est si grêle, si peu fourni, que l'un & l'autre ne paroissent point faits pour aller ensemble.

Les Naturalistes & les Voyageurs, en parlant de la Girafe, s'accordent tous pour ne donner, aux jambes de derrière, que moitié de la longueur de celles de devant; mais, de bonne-foi, ont-ils vu l'animal? Ou, s'ils l'ont vu, l'ont-ils attentivement considéré?

Un Auteur Italien, qui certes ne l'avoit jamais vu, l'a fait graver, à Venise, dans un Ouvrage intitulé : *Descrizioni degli Animali* 1771; cette figure est exactement calquée sur tout

ce qui en a été publié; mais cette exactitude même la rend si ridicule qu'il faut la regarder, de la part de l'Auteur Italien, comme une critique mordante de toutes les descriptions qui ont paru & se sont répétées jusqu'aujourd'hui.

Parmi les anciennes (*), la plus exacte que je connoisse, est celle de Gilius. Il dit positivement que la *Girafe a les quatre jambes de la même longueur*; mais que *les cuisses de devant sont si longues en comparaison de celles de derrière, que le dos de l'animal paroit être incliné comme un toit*. Si, par les *cuisses de devant*, Gilius entend l'omoplate, son assertion est juste, & je suis d'accord avec lui.

Il n'en est pas de même sur ce que nous lisons dans *Héliodore*: si nous voulons bien croire que ce soit de la Girafe qu'il a parlé, lorsqu'il ne donne à la tête de cet animal que le double de la grosseur de celle de l'Autruche, il faudra conclure que les choses ont bien changé depuis, & que, dans ce laps de temps, la Nature a fait

(*) Parmi les modernes, la gravure la plus fidèle est sans contredit celle qu'en a fait faire le Docteur Allaman, d'après les dessins que lui a fournis le Colonel Gordon.

fouffrir de grandes variations à l'une ou l'autre de ces deux efpèces.

Les cornes étant adhérentes & faifant partie du crâne, comme je l'ai dit, ne peuvent jamais tomber; elles ne font point folides comme le bois du Cerf, ni d'une matière analogue à la corne du Bœuf; moins encore font-elles compofées de poils réunis, comme le fuppofe Buffon; c'eft fimplement une fubftance offeufe, calcaire & divifée par une infinité de pores, comme le font tous les os; elles font recouvertes, dans toute leur longueur, d'un poil court & rude qui ne reffemble en rien au duvet velouté du refait des Chevreuils ou des Cerfs.

Les deffins de cet animal placés dans les Ouvrages de MM. de Buffon & Vofmar font généralement défectueux; on a fait aboutir les cornes en pointe, ce qui eft contraire à la vérité. aulieu de n'amener la crinière que jufques fur les épaules, on l'a prolongée jufqu'à la naiffance de la queue; infidélité qui, jointe à nombre d'autres, dégrade & rend nulles pour la fcience ces repréfentations trompeufes & mal-à-propos confacrées par la réputation des Auteurs qui les avouent.

Les Girafes mâle & femelle font tachetées également; cependant, abſtraction faite de l'inégalité de leurs tailles, on les diſtingue très-bien & de fort loin l'un de l'autre; le mâle ſur un fond gris-blanc a de grandes taches d'un brun obſcur preſque noir, & ſur un fond ſemblable, les taches de la femelle ſont d'une couleur fauve; ce qui les rend moins tranchantes. Les jeunes mâles ont d'abord la couleur de leurs mères; mais leurs taches ſe rembruniſſent à meſure qu'ils avancent en âge & qu'ils prennent de l'accroiſſement.

Ces Quadrupèdes ſe nourriſſent de feuilles d'arbres, & par préférence de celle d'un Mimoſa particulier au canton qu'ils habitent; les herbages des prairies font auſſi partie de leurs alimens, ſans qu'il leur ſoit néceſſaire de s'agenouiller pour broutter ou pour boire, comme on l'a cru mal à-propos : ils ſe couchent ſouvent, ſoit pour ruminer, ſoit pour dormir; ce qui leur occaſionne une calloſité conſidérable au ſternum, & fait que leurs genoux ſont toujours couronnés.

Si la Nature avoit doué la Girafe d'un caractère iraſcible, celle-ci auroit certainement à s'en plaindre; car ſes moyens, pour l'attaque ou

pour la défenſe, ſe réduiſent à peu de choſes; mais elle eſt d'un caractère paiſible & craintif; elle fuit le danger, & s'éloigne fort vîte en trotant; un bon cheval la joint difficilement à la courſe.

On a dit qu'elle n'avoit pas la force de ſe défendre ; cependant je ſais, à n'en pas douter, que, par ſes ruades, elle laſſe, décourage & peut écarter le Lion; je n'ai jamais vu qu'en aucune occaſion elle fît uſage de ſes cornes; on pourroit les regarder comme inutiles, s'il étoit poſſible de douter de la ſageſſe & des précautions que la Nature ſait employer & dont elle ne nous laiſſe pas toujours apercevoir les motifs.

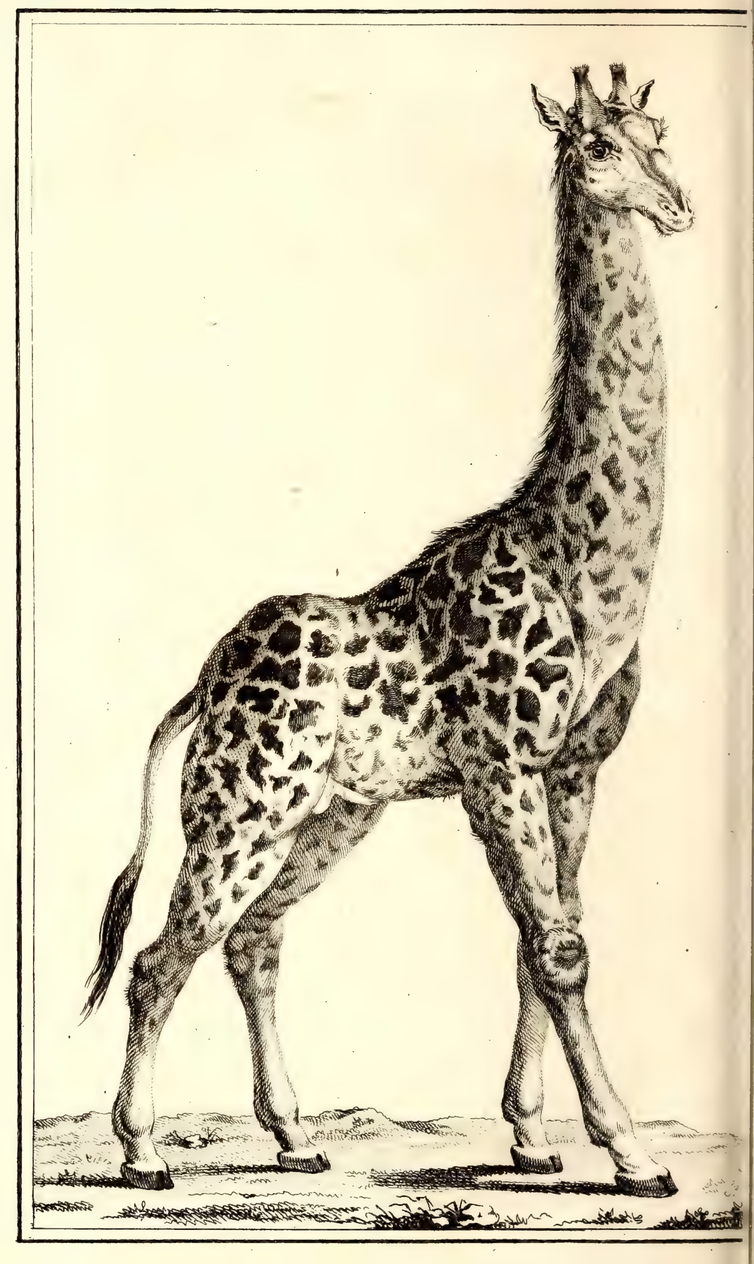
J'ai penſé qu'il étoit eſſentiel d'accompagner ces deux figures, que je livre à l'empreſſement des perſonnes qui me les ont demandées, d'une légère deſcription qui pût d'avance en faciliter l'examen; mais on ſentira bien que je n'ai pas tout dit ſur cet animal extraordinaire.



Fautes essentielles à corriger.

Tome I. *Page 96*, *ligne* 22, ſont : *liſez* eſt.
P. 113, *l.* 18, Tſiran : *liſez* Tſeiran.
P. 127, *l.* 13, Buſſias : *liſez* Buſſlias.
Tome II. *P.* 277, *l.* 20, tatonnent : *liſez* tatouent.
P. 315, *l.* 24, infractuoſités : *liſez* anfractuoſités.
P. 348, *l.* 6, la effrenée : *liſez* la plus effrenée.
Un couple, *liſez par-tout* une couple.

APPROBATION



GIRAFE, MÂLE.

APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monſeigneur le Garde-des-Sceaux, un Ouvrage intitulé : *Voyage dans l'intérieur de l'Afrique, par le Cap de Bonne-Eſpérance*, PAR M. LE VAILLANT ; Cet Ouvrage jette un jour ſi nouveau & ſi intéreſſant ſur cette partie de l'ancien Continent, qu'il ne peut que ſatisfaire infiniment les Amateurs d'hiſtoire, & la maſſe nombreuſe de Lecteurs qui cherchent, dans les récits de Voyages, des faits avérés & de l'inſtruction. Il eſt précieux par le fond, infiniment intéreſſant par la manière naturelle & philoſophique de l'Auteur. Enfin il me ſemble qu'aucun Voyage n'inſpire un intérêt auſſi vif & auſſi touchant. A Paris, ce 28 Mars 1789.

MENTELLE.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la Grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le ſieur LEROY, Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il déſireroit faire imprimer & donner au Public les *Voyages dans l'intérieur de l'Afrique, & Deſcription des Oiſeaux & Animaux de cette partie du Monde, par M.* LE VAILLANT, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, de le vendre, faire

vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de vingt-cinq années consécutives, à compter de la date des Présentes. FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelques qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de Notre obéissance: comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ses hoirs ou ayans-causes, à peine de saisie & de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée pour la première fois, de pareille amende & de déchéance d'état en cas de récidives & de tous dépens, dommages & intérêts, conformément à l'Arrêt du Conseil du 30 Août 1777, concernant les Contrefaçons; A LA CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans Notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de Notre très-cher & féal Chevalier, Garde-des-Sceaux de France, le Sieur ARCHEVÊQUE DE BORDEAUX; qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans Notre Bibliothèque publique, un dans celle de Notre Château du Louvre, un dans celle de Notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit Sieur ARCHEVÊQUE: le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses hoirs, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Présentes, qui

ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûment ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers-Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'Original. COMMANDONS au premier Notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt Notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le vingt-huitième jour du mois d'Octobre, l'an de Grâce mil ſept cent quatre-vingt-neuf, & de notre Règne le ſeizième. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, LE BÉGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XXIV de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N° 1959. fol. 215, *conformément aux diſpoſitions énoncées dans le préſent Privilége; & à la charge de remettre à ladite Chambre les neuf Exemplaires preſcrits par l'Arrêt du Conſeil, du 16 Avril* 1785. *A Paris, le* 30 *Octobre* 1789.

Signé, KNAPEN, *Syndic*.

De l'Imprimerie de LOTTIN *l'aîné*, & LOTTIN *de S.-Germain*, rue S.-André-des-Arcs, N° 27.

